

LA
CITÉ CHRÉTIENNE

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE

DIALOGUES ET RÉCITS

PAR

CLAUDE-CHARLES CHARAUX

Professeur de Philosophie à l'Université de Grenoble.



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & C^{ie}
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT
Rue Jacob, 56

1895

Tous droits réservés



II
A No 34

LA
CITÉ CHRÉTIENNE

DIALOGUES ET RÉCITS PHILOSOPHIQUES

Grenoble, imprimerie F. ALLIER PÈRE ET FILS,
Cours Saint-André, 26.

LA
CITÉ CHRÉTIENNE

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE

DIALOGUES ET RÉCITS

PAR

CLAUDE-CHARLES CHARAUX

Professeur de Philosophie à l'Université de Grenoble.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

Rue Jacob, 56

—
1895

Tous droits réservés

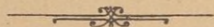


121007/2

On a cru devoir accuser plus nettement, dans cette nouvelle édition considérablement accrue de la *Cité chrétienne*, la distinction entre les *Récits* où domine la pensée philosophique, et ceux où, sans être absente, elle est loin de tenir la première place. Ces derniers forment le premier volume ; le second renferme tous les autres.

Philosophiques ou religieux, ces Dialogues et ces Récits n'ont jamais eu d'ailleurs la prétention d'exposer une doctrine étroitement enchaînée dans toutes ses parties. La variété des sujets, celle des cadres et des personnages ne l'auraient pas permis, mais l'auteur n'en a jamais eu l'intention. Ceux qui prendront la peine de les lire

avec un peu de suite découvriront aisément le lien qui les unit, la pensée maîtresse qui s'y reproduit sous les formes les plus diverses. S'ils veulent se renseigner plus exactement, c'est dans quelques-unes de nos publications antérieures, c'est surtout dans l'*Introduction* du livre : *l'Histoire et la Pensée*, qu'ils pourront satisfaire leur curiosité, ou plutôt leur désir légitime et tout philosophique d'ordre et d'unité.



LA

CITÉ CHRÉTIENNE

DEUXIÈME PARTIE¹

DIALOGUES ET RÉCITS PHILOSOPHIQUES

I

LE SONGE DE PLATON

Platon, parvenu à un âge avancé, aimait à s'entourer de ses plus jeunes disciples, à les former, à l'exemple de Socrate son maître, à la

¹ Nous avons réuni, dans cette deuxième partie, les *Récits et les Dialogues* dont le caractère plus philosophique réclame du lecteur un peu plus d'attention. La peine qu'il prendra pour entrer dans notre pensée ne sera pas toutefois, nous osons l'espérer, sans quelque récompense. — La première partie (premier volume) est précédée d'une Introduction générale.

science et à la vertu. Un jour qu'il était sorti d'Athènes avec deux d'entre eux, Critias et Apollodore, la chaleur les contraignit de s'arrêter en un lieu protégé par l'ombre des platanes, embaumé par le parfum des gattiliers, non loin d'un temple en ruines où l'on avait honoré Cérès et Proserpine. On n'entendait dans la campagne que le chant des cigales et le murmure de l'Ilissus dont l'été, qui commençait à peine, n'avait pas encore tari les eaux. Après quelques instants de silence, Critias reprit en ces termes l'entretien interrompu :

— CRITIAS. — Ce n'est pas seulement sur l'âme du monde et sur l'origine des choses que vous me semblez, Platon, n'avoir pas des idées précises et des convictions bien arrêtées, c'est encore sur la nature de l'âme humaine et sur sa liberté. Il m'importe peu de savoir ce qu'il faut penser de l'être, et vous pouvez sur ce sujet railler les sophistes et vous railler vous-même, jouer sur les mots, enchaîner des raisonnements dont l'un contredit l'autre, et dont le dernier a si peu de rapports avec les précédents, qu'on ne sait si l'on doit accepter ou rejeter vos principes. Pour moi, je suis assuré d'être, et nul ne m'ôtera cette conviction ; mais quelle est la nature et la fin de mon être ? voilà ce que je désire savoir, et vos réponses sont loin de me contenter, surtout

quand je les vois s'accorder si peu et se dérober si souvent. Encore, si vous preniez la peine de conclure avec précision : on saurait du moins quelle doctrine est la vôtre, et l'on pourrait choisir en toute connaissance. Mais vos discours qui commencent si bien finissent toujours d'une manière qui ne satisfait point l'esprit, et la plupart du temps ils demeurent comme suspendus et interrompus. Je les ai souvent comparés à des temples magnifiques dont l'intérieur ne contient ni autel ni statue, et où rien n'indique la divinité qu'on y adore. On pourrait croire, à différentes inscriptions gravées sur les murailles, qu'ils sont à la fois consacrés à plusieurs dieux, qu'on y vénère tout ensemble Minerve et Vénus, la bonne et la mauvaise fortune, les divinités du ciel et celles des enfers. Je l'avouerai, je ne suis point de ceux qui se payent d'un sourire et qui comprennent à demi-mot. Vous en accuserez, comme il vous plaira, mon peu d'intelligence, ou ma patrie, ou mon caractère ; mais je préfère la clarté des paroles à la beauté des figures, et je m'inquiète peu des agréments de la poésie, quand j'ai droit d'obtenir les leçons de la sagesse. Si vous trouvez mon langage trop libre, répondez avec la même franchise, et dites-moi si Platon est un philosophe ou s'il n'est qu'un poète. Vous m'avez, assurez-vous, arraché aux sophistes et à leurs

mensonges ; montrez-moi donc la vérité, ou avouez que vous ne la connaissez pas.

— PLATON. — Aimable Critias, j'ai donc perdu mon temps et mes soins à vous enseigner l'art de la conversation¹. Vous en ignorez, comme au premier jour, les délicatesses et les artifices. Vous dédaignez d'employer ces habiles détours par lesquels on fait entendre aux hommes qu'ils se sont trompés, qu'ils sont dignes de blâme, sans l'exprimer clairement et par les voies les plus directes. Ne pouviez-vous, par exemple, me poser cette question, ou telle autre qu'il vous aurait plu de choisir : « Vaut-il mieux, Platon, dire toujours les mêmes choses sur les mêmes sujets, ou dire des choses différentes ? » J'aurais répondu qu'il vaut mieux dire toujours les mêmes choses. Vous auriez continué alors, et peu à peu, par d'adroites interrogations, vous m'auriez contraint d'avouer qu'il existe une classe d'hommes qui se contredisent dans leurs discours, que ces hommes sont dignes de blâme et de mépris, que Platon est l'un d'eux, qu'il mérite donc comme eux d'être blâmé et méprisé, non seulement par les Athéniens, mais encore par les autres Grecs. Non, par Minerve, je n'aurais pu

¹ La dialectique.

résister à une attaque conduite avec tant d'art et j'aurais succombé, notre ami Apollodore fût-il venu à mon aide, pour me défendre et repousser un si rude adversaire. Mais si vous dédaignez d'interroger, vous plairait-il, Critias, de répondre à mes questions, ou n'y consentez-vous point ?

Critias répondit qu'il y consentait.

Pensez-vous, continua Platon, qu'on doive, quand on écrit sur la sagesse ou quelque partie que ce soit de la philosophie, songer uniquement aux hommes de sa ville et de son temps, ou faut-il avoir dans l'esprit les hommes de toutes les villes et de tous les temps ?

— CRITIAS. — En vérité, Platon, la sagesse qui conviendrait aux seuls Athéniens serait une médiocre sagesse, et j'accorde sans peine que la vérité n'est point le bien d'un seul homme ou d'une seule cité, mais celui du genre humain. C'est à lui qu'il faut songer quand on la cherche ou qu'on l'expose, et ceux-là seulement sont en état d'instruire leurs contemporains qui s'inquiètent de leurs descendants.

— PLATON. — Prenez garde, Critias, de m'accorder plus que je ne demandais, et répondez seulement à mes questions, sans devancer ou compléter ma pensée. Peut-être auriez-vous peine à la deviner, quand elle n'est pas entièrement

exprimée. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que la nature vous avait refusé le don d'entendre à demi-mot ? ou auriez-vous, en si peu de temps, changé d'avis sur ce point ; et penseriez-vous qu'on peut, avec un petit nombre de paroles, faire entendre clairement une foule de vérités ?

— CRITIAS. — J'ai si peu changé d'avis que j'estime au contraire la parole bien inférieure à la pensée, et tout à fait incapable de la rendre avec clarté et précision. Il me semble que le discours, par lequel on essaye de se faire entendre aux autres hommes, les abuse le plus souvent sur la nature de nos pensées dont il ne traduit qu'une faible partie, à supposer qu'il les traduise exactement. C'est du moins ce que j'éprouve, et tout homme sincère dira la même chose.

— PLATON. — J'admire, Critias, avec quelle facilité et quelle promptitude vous tranchez, non pas une seule question, mais plusieurs questions à la fois, et toutes d'une extrême importance. Grâce à vous, je commence à comprendre pourquoi je suis si peu satisfait des choses que je dis, et pour quel motif encore mes disciples et les autres Athéniens ne cessent de critiquer mes discours. Désormais, au lieu de m'en prendre à moi et à mes amis, j'accuserai l'imperfection de la parole humaine ; c'est elle, je le vois, qui engendre

parmi nous tant de querelles et de controverses. Et toutefois, cher Critias, vous accordez sans doute que le temps et les soins pourront guérir enfin cette faiblesse native du langage. Nous laissez-vous cet espoir, ou faut-il que nous n'en ayons aucun ?

— CRITIAS. — Aucun, Platon. Chercher un sage ou un orateur capable de fortifier la parole et de l'égaliser à la pensée, c'est chercher un médecin capable de donner à un aveugle-né le regard perçant de Lyncée, celui qui voyait les rochers sous les flots.

— PLATON. — Assurément, Critias, ce n'est point votre faute, si cette guérison n'est pas accomplie, tellement vous employez les termes les plus justes, les figures les plus vives, pour traduire au dehors ce que vous pensez intérieurement. Vos jugements sont absolus, et votre langage n'affaiblit en rien la vérité. Il m'est dur toutefois de l'entendre, car voyez où s'étend votre sentence. Elle ne porte pas seulement sur les hommes de notre âge, mais encore sur tous nos descendants. Et si mes contemporains, si mes propres disciples ne m'entendent pas toujours et découvrent dans mes discours des obscurités et des contradictions, que sera-ce dans mille ou deux mille ans, à supposer qu'on s'inquiète à cette époque de Platon et des Athéniens ? Que de

philosophes, dans un si long intervalle, se seront occupés, avec un soin vigilant et des peines infinies, à concilier les pensées en apparence contradictoires qu'ils découvriront dans mes livres ! Amis et ennemis de ma doctrine s'exerceront sans doute à la commenter, et pour scruter le sens de mes paroles, ils n'auront eux-mêmes à leur disposition que cette parole humaine dont vous avez dit, Critias, qu'elle est plus capable d'affaiblir et d'altérer la pensée que de la traduire exactement.

Pourront-ils d'ailleurs discerner dans mes discours ce qui relève de la science et ce qui dépend de l'opinion, ce que Platon croit et ce qu'il suppose, ce qu'il sait et ce qu'il imagine ? Ces hommes de l'avenir comprendront-ils un langage qui s'adressait à nos contemporains, à ces Athéniens auxquels il faut se garder de tout dire, et qui croient n'avoir entendu que ce qu'ils devinent ? Si notre génie est déjà si différent de celui des autres Grecs, et ne ressemble en rien à celui des Asiatiques et des Barbares, que penser des philosophes qui, après de longs siècles écoulés, interrogeront nos écrits altérés ou mutilés par le temps, comme nous interrogeons nous-mêmes soit les traditions populaires, soit les obscures leçons des prêtres égyptiens ? Qui nous défendra contre les interprètes maladroits

ou malintentionnés ? Croyez-vous, Critias, qu'on disputerait de nos jours avec tant d'ardeur sur les opinions des anciens sages, de Thalès par exemple, ou de Pythagore, s'ils étaient là, au milieu de nous, pour s'expliquer et se défendre ? Pour moi, je souhaite de trouver un jour dans ces âges à venir dont la pensée m'inquiète et dont les jugements m'épouvantent, un interprète plus bienveillant qu'érudit, plus soucieux de faire goûter ma doctrine et d'en exposer l'ensemble, que d'en scruter les détails et d'en concilier les diverses parties. Si un tel homme joignait à cette bienveillance peu ordinaire un esprit vif et pénétrant, une éloquence naturelle ou perfectionnée par l'usage, je remerciais les dieux de m'avoir donné un interprète dont l'âme fût en rapport avec la mienne et ornée des mêmes dons. Je consens qu'il m'égale ou me surpasse, à condition qu'il me continue : il sera toujours assez fidèle à Platon, s'il est fidèle à la vérité.

Ne vous semble-t-il pas, Critias, que les beaux enseignements appellent, comme d'eux-mêmes, les beaux commentaires, les ingénieuses préfaces, les poétiques développements ? A moins qu'un seul homme ne soit capable, dans la courte durée de sa vie, de découvrir et d'enseigner toute la vérité, de manière à lever tous les doutes, à supprimer toutes les objections. — Socrate a corrigé

la doctrine de ses devanciers ; j'ai, moi-même et de mon mieux, traduit les enseignements de Socrate ; puis-je penser que nul de mes successeurs n'expliquera le sens de mes paroles, pour les rendre plus persuasives et plus conformes à la vérité ? Je dois désirer qu'il en soit ainsi : ce serait de ma part un orgueil insupportable de croire qu'aucune erreur ne s'est glissée dans mes écrits ; qu'il faut les lire sans les discuter, et que, dans la suite, les hommes ne découvriront rien de plus sensé et de plus profond sur la science et sur la vertu.

— CRITIAS. — Il vous plaît à dire, Platon, et vous profitez bien largement de cette concession que j'ai faite relativement à la parole humaine. Nous sommes convenus, sans doute, qu'elle trahit parfois la pensée au lieu de la traduire ; mais n'est-ce pas un motif de plus pour donner au discours toute la clarté qu'il exige, pour supprimer les longueurs, les répétitions inutiles, tout ce qui ne va pas directement au but, tout ce qui rend la route plus pénible et plus longue ? Croyez-vous, Platon, qu'il faudrait un interprète à celui qui exprimerait des pensées toujours vraies, dans les termes les plus clairs et les moins nombreux ? Un tel homme ne serait-il pas compris facilement, et de ceux qui l'écouteraient et de ceux qui le liraient dans les âges à venir ?

— PLATON. — Montrez-moi, Critias, qu'un tel homme existe, ou qu'il a jamais existé, et je cesse aussitôt de me faire entendre ; ou si j'ouvre encore la bouche, c'est pour inviter tous les mortels, de ma voix la plus persuasive, à écouter cette voix divine, à suivre ses enseignements, à lui obéir sans retard et sans discussion. Il faut être plus qu'un homme pour enseigner toute la vérité dans des paroles pleines de force et de clarté, et dont aucune ne contredit celles qui la précèdent. Un dieu seul, Critias, peut opérer ce prodige ; et si ce dieu devait avoir un nom, je l'appellerais la Parole, car il aurait rendu divine de toutes les choses humaines la plus sujette à faillir et à nous tromper. Mais, pour dire toute ma pensée, à la parole de ce dieu, il faudrait encore un dieu pour interprète, un dieu qui, demeurant parmi les hommes, se chargeât d'expliquer à tous la parole de vérité. Autrement, soyez-en sûr, les discussions recommenceraient pour ne point finir : les commentaires contrediraient de nouveau les commentaires, les explications s'opposeraient aux explications, et la parole humaine, qu'on croyait guérie pour toujours, parce qu'un dieu s'en serait servi pour nous instruire, cette parole retomberait dans sa faiblesse native et dans son incurable impuissance. Vous semble-t-il qu'il en soit ainsi, Critias ; ou bien auriez-vous

modifié votre opinion sur la nature et la valeur du langage?

— CRITIAS. — Nullement, Platon ; mais vous me faites voir qu'il est atteint d'une autre maladie dont j'ai parfois aperçu les symptômes, sans connaître assez bien sa véritable nature. Non seulement, en effet, il ne dit pas tout ce que nous pensons, mais il nous fait dire souvent des choses que nous ne pensons pas : tellement les mots s'appelant les uns les autres s'enchainent à notre insu, et dépassent de beaucoup les limites que nous nous étions tracées. C'est comme une sorte de violence et d'emportement auquel vous-même, en dépit de votre sagesse, vous cédez trop souvent, Platon ; permettez-moi de le dire et de m'en plaindre. Êtes-vous bien maître de votre langage, ou n'est-ce pas lui qui vous entraîne, quand vous nous parlez d'un dieu qui saurait toute vérité, d'un dieu qui guérirait la parole et serait lui-même la Parole ? Ce dieu serait-il, par hasard, celui dont Socrate parlait à ses disciples, et dont il disait au fils de Clinias¹, que seul il peut nous apprendre comment il faut prier ? Ou bien est-ce un dieu différent du premier ? Car il me

¹ Alcibiade, dans le dialogue intitulé : *Deuxième Alcibiade ou de la Prière*.

paraît que vous en avez plusieurs pour les différentes circonstances.

— PLATON. — Vous pourriez sans peine répondre à cette question, Critias, si vous aviez demandé la vérité aux dieux sur un point obscur et difficile, et s'ils vous l'avaient accordée. Vous sauriez ce que l'homme fait sortir de lui-même et ce qu'il doit aux immortels. Mais peut-être avez-vous, par vos seules forces, découvert toutes les vérités, sans recourir aux puissances célestes. C'est donc vous qu'il faut prier, car sans doute vous ferez part de ce grand bien à ceux qui vous le demanderont avec instance, et vous le refuserez sans merci à tous les autres. Nous voyons les grands et les rois agir ainsi tous les jours. Pour obtenir la plus légère faveur, il faut montrer qu'on connaît leur pouvoir, qu'on est plein de respect pour leur personne, de confiance en leurs lumières, qu'on a pour eux, en un mot, la soumission et l'amour qu'un homme peut accorder à l'un de ses semblables. Plus on s'unit à eux étroitement par la prière qui manifeste toutes ces choses, et leur fait voir que notre âme est, avec leur âme, dans un rapport étroit de dépendance et d'affection, plus on est certain d'être exaucé. Enseignez-moi donc, Critias, comment il faut vous prier : car si le dieu dont Socrate parlait n'a pas encore révélé aux hommes le secret de la

vraie prière, vous du moins qui vivez au milieu de nous, vous mon ami, je n'ose dire mon disciple, apprenez-moi par quelle prière nous obtiendrons, Apollodore et moi, de participer à cette vérité dont il paraît, par vos discours, que vous avez obtenu l'entière possession.

— CRITIAS. — Cessez, Platon, de me railler et d'invoquer les dieux : laissez-les à leur repos et à leur silence. Qu'il y en ait un seul, comme parfois vous semblez le croire, ou plusieurs, comme le croient les Athéniens, un seul est trop grand pour daigner nous instruire, et plusieurs nous enseigneraient des choses contradictoires. La science véritable est celle qui sort tout entière de l'homme et de sa pensée, sans aucun secours extérieur ou divin. Celle-là, commencée sans bruit, continuée sans prière, ne brillera point par les ornements de la poésie, mais par le seul éclat de la vérité. Elle dissipera les fantômes de vos songes et les rêveries d'une imagination en délire, comme le soleil, à son lever, dissipe les vapeurs amoncelées par la nuit. Vous avez nourri notre enfance de fictions poétiques : c'était l'aurore. Le grand jour approche, et notre âge mûr trouvera, je le sais, un maître puissant de parole et de vérité. Le souvenir de Platon ne s'effacera jamais de notre mémoire, mais nous regretterons qu'il ait oublié si souvent la terre

et ceux qui l'habitent, pour se perdre dans les nuages.

— PLATON. — Vous aviez raison, Critias, d'affirmer que la parole nous entraîne souvent au delà des bornes que nous avons résolu de ne point franchir. La vôtre dit à la fois plus que vous ne voulez et moins que vous ne pensez. Ce maître en qui vous espérez, que vous préférez à Platon et aux immortels, je le connais, et ce n'est point d'hier qu'il s'est emparé de votre esprit, au point de le fermer à mes enseignements. Peut-être il me devait plus de reconnaissance et des ménagements plus délicats. Au lieu d'éloigner, par de sourdes attaques et des insinuations malveillantes, les disciples qui veulent bien recueillir mes dernières leçons, ne pouvait-il attendre que la mort eût fermé ma bouche et supprimé pour toujours cette parole dont le bruit l'importune ? Il est vrai que l'éducation d'un Macédonien, si elle n'est point celle d'un Barbare, n'est pas non plus celle d'un Grec ; il est même probable qu'à Stagyre¹ on pense autrement qu'à Athènes sur le respect dû aux vieillards et aux maîtres qui nous ont

¹ Aristote était né à Stagyre, ville de Macédoine, en 384 avant Jésus-Christ. Son père Nicomaque était médecin d'Amyntas III, père de Philippe.

donné les premiers soins. Ou encore est-ce un des enseignements dont vous parliez tout à l'heure, un de ceux que l'homme découvre par lui-même, sans le secours des dieux, en renonçant à toutes les fictions de la poésie ?

Et comme Critias, au lieu de répondre, tournait ses regards vers la terre, avec une sorte d'embarras et quelque confusion :

Ne croyez pas, Critias, continua Platon, qu'il entre dans ma pensée de déprécier Aristote, et de nier les grandes faveurs qu'il a reçues. Je le connaissais avant qu'il se connût lui-même, et peut-être ne sait-il pas à quelle œuvre il est réservé. Pour moi je le devine, et ne crois pas me tromper en affirmant que sa parole remplira un jour la Grèce, et retentira jusque chez les Barbares. Il est doué d'une patience infatigable, d'une mémoire prodigieuse : son application au travail et à l'étude dépasse de beaucoup celle de mes autres disciples, et jamais son corps n'en paraît fatigué. A la connaissance exacte des phénomènes il joint celle de leurs rapports, et il possède au même degré deux qualités rarement unies : celle d'observer les faits de l'âme ou de la nature et celle de les relier par leurs communs caractères. Il sera, je crois, d'un grand secours à nos descen-

dants, et pour savoir ce que pensaient les hommes de notre âge, en tout genre d'études, il faudra recourir au fils de Nicomaque. Heureux, Critias, ceux qui, comme vous, l'entendront lui-même et demanderont à sa parole d'expliquer sa parole, de la préciser ou de la développer. Car je ne crois point qu'il puisse à la fois embrasser toutes les sciences, comme il en a formé le projet, et les exposer avec la clarté et les développements que réclame la faiblesse de ses auditeurs. Il mettra tous ses soins, j'imagine, à donner de chacune d'elles un exposé rapide, et il s'efforcera de faire entendre beaucoup de choses en peu de mots : à moins qu'il n'ait reçu des dieux la promesse de vivre autant que Nestor, ce roi des Pyliens, orateur au doux langage. Vous a-t-il dit, Critias, qu'une divinité lui ait fait cette promesse ?

— CRITIAS. — Il ne l'a dit, Platon, ni à moi ni à aucun autre.

— PLATON. — Du moins vous a-t-il fait savoir comment il pourra, dans la science de la nature, et dans celle de l'âme, exposer toutes choses comme elles sont réellement, sans rien altérer ni rien omettre ? Et, par exemple, en ce qui concerne le raisonnement, il en développera sans doute également toutes les formes et toutes les lois, en donnant à chacune d'elles son degré d'importance.

— CRITIAS. — Je lui crois, Platon, l'esprit assez vaste et le jugement assez sûr, pour mener à bonne fin une telle entreprise, pour ne rien oublier d'essentiel.

— PLATON. — Avouez, Critias, que nul, sans un secours particulier des dieux, ne pourrait posséder à la fois tant de profondeur et d'exactitude, tout voir et tout dire dans une juste mesure et des proportions parfaites. Et pourtant cette faveur ne lui suffira pas. Il faut encore que les discours de notre ami puissent se défendre eux-mêmes devant ceux qui les liront; et comme ils dépendront les uns des autres et se prêteront un mutuel appui, il faut également que nul d'entre eux ne soit altéré par la main des hommes ou perdu par le temps, qu'ils arrivent tous et tout entiers devant les lecteurs auxquels ils sont destinés. Autrement il manquerait à cette puissante armée quelque corps important, sans lequel la victoire deviendrait douteuse. Pensez-vous, Critias, qu'un dieu ait d'avance garanti tous ces biens au fils de Nicomaque, et qu'il ait guéri sa parole des cruelles maladies dont nous avons reconnu, vous et moi, que la parole humaine était, dès l'origine, atteinte et comme infectée?

— CRITIAS. — Encore une fois, Platon, Aristote est si peu disposé à invoquer les dieux, et à

réclamer d'eux des faveurs particulières, qu'il les croit très éloignés du monde inférieur que nous habitons, et peu soucieux des choses qui s'y passent. Il compte uniquement sur la force et l'étendue de sa pensée, sur le nombre et l'exactitude de ses observations, sur la clarté et la précision de sa parole. Car ne croyez point qu'il songe à l'embarrasser, à la surcharger de figures, de mythes, d'allusions, d'allégories : il dédaigne ces vains ornements par lesquels nos orateurs séduisent la multitude ignorante, et dont les poètes, malgré vos décrets, n'ont pas cessé de se servir pour arriver au même résultat. Toute parole doit traduire une pensée, et à la pensée seule il appartient d'éclairer l'entendement pour régler la vie. Aristote s'adressera donc à ceux qui pensent ; il s'inquiète peu des autres, et il estime que le nombre de ces derniers diminuera promptement. Vienne le jour où la pensée régnera sans partage, et l'on ne connaîtra plus, on ne lira plus dans le monde d'autres livres que les siens.

— PLATON. — Que de merveilles, Critias, vous nous annoncez, et en si peu de mots que vous avez, je le vois, acquis déjà une grande habitude d'exprimer, à l'exemple d'Aristote, beaucoup d'idées par un petit nombre de paroles ! Que vous êtes heureux de pouvoir ainsi prophétiser l'avenir, non point sur des choses de peu de valeur,

comme l'issue d'un procès ou le gain d'une bataille, mais sur les choses les plus sérieuses et les plus considérables ! Quel bonheur pour moi, si j'avais trouvé, dans ma jeunesse, un devin assez habile pour me renseigner clairement sur la vraie nature de l'homme, sur la pensée dont j'ignorais toute la puissance, sur les destinées à venir de l'humanité ! Avec quel empressement surtout j'aurais délivré mon langage de ces vains ornements dont le poids paraît l'accabler, de ces figures et de ces images qui, loin de faire entendre la vérité, la voilent aux regards et en diminuent l'éclat ! Mais enfin, pouvais-je deviner qu'un temps viendrait où les hommes n'auraient plus que des pensées, où leur âme serait toute pensée ; un âge où la parole écrite se défendant et s'expliquant elle-même ferait voir à tous, sans la moindre obscurité, les idées qu'on lui aurait confiées, et non-seulement ces idées prises chacune à part, mais leur suite, leurs rapports et leurs dépendances ?

Aussi voyez ce qui m'arrive et comme je suis menacé de tomber bientôt, moi et mes écrits, dans l'oubli le plus profond, pour avoir cru que les hommes seraient toujours ce qu'ils sont aujourd'hui, et pour avoir sottement imaginé que leur âme serait dans l'avenir mêlée et fondue de divers éléments, entre lesquels la pensée occupe

le premier rang, mais non pas tous les rangs. Car voici que des hommes viendront, Critias le déclare, en tout point différents des Athéniens, des hommes libres d'affections, de désirs, de passions, sans regard sur le passé, sur la nature et ses splendeurs, libres des soucis et des embarras de la vie matérielle, appliqués, en un mot, à la seule pensée et au seul raisonnement. Puis-je espérer qu'ils comprendront des discours qui n'étaient point faits pour eux, mais pour un autre état de l'humanité? Ils me railleront, j'en suis certain, ils se riront de mon langage : tout au plus obtiendrai-je leur compassion pour mon ignorance dont ils avoueront que je ne pouvais triompher, privé que j'étais de ces vives lumières dont vous êtes éclairés, Critias, vous et votre ami le fils de Nicomaque. A moins qu'il ne reste encore, dans ces temps favorisés, un petit nombre d'hommes condamnés, en expiation d'une faute considérable, à garder quelque chose de notre nature imparfaite, quelque reste de nos désirs et de nos passions : trop de respect, par exemple, pour les traditions des anciens, ou un sentiment trop vif des beautés de la nature, ou enfin je ne sais quel vain amour de ces vaines légendes qui nous aident, nous faibles esprits, à désirer la vérité, à étudier la sagesse, à sentir la beauté, à chercher la justice, à conquérir la sain-

teté. Ceux-là pourront se plaire encore à parcourir mes écrits, pour y découvrir certains traits de lumière, certaines semences de vérité. Mais que sert d'être entendu ou goûté des moins parfaits et des moins nombreux, quand on est rejeté ou dédaigné des plus capables et du plus grand nombre !

— APOLLODORE. — Pour moi, Platon, s'il m'est donné de renaître, comme Pythagore l'assure et comme je l'espère, je me soucie fort peu d'une perfection qui tarirait en moi la source des plus vives jouissances; et s'il me fallait choisir entre ne point penser ou ne point aimer, mon parti est pris, je ne balancerais pas, un seul instant, à préférer à la vérité nue et sans attrait la vérité embellie par la fiction et voilée par l'amour.

— PLATON. — Vous n'aurez pas, Apollodore, la peine de choisir et la douleur de consommer un sacrifice impossible. Non, les dieux qui ont allumé dans notre âme ce grand amour des choses vraies, belles et saintes, les dieux ne l'éteindront pas. Il faudra toujours aimer la vérité pour savoir la vérité, l'aimer davantage pour la savoir davantage; l'aimer pour la faire aimer, pour éveiller dans les autres hommes le désir de la connaître et de la posséder. Eh quoi ! s'ils ne la désiraient pas, sauraient-ils jamais qu'elle leur manque, et feraient-ils le moindre effort pour la

conquérir? Et s'ils n'aimaient ni la vérité, ni leurs semblables, prendraient-ils la peine de leur communiquer ce qu'ils savent, quand il faut pour cet enseignement dépenser tant de travail et de si pénibles efforts? Non, jamais on ne fera croire ni à vous, Apollodore, ni à Critias, ni à aucun homme au monde que, sans l'amour du vrai, on puisse s'avancer bien loin dans la science du vrai, la conserver et la répandre. Les hommes ne seront plus des hommes, et il faudra les appeler d'un autre nom, le jour où ils entendront le vrai sans s'attacher à lui, sans que cette affection croissant avec leur savoir les excite à la recherche des plus hautes vérités. Sur ce point, Aristote n'a pas des pensées différentes, et s'il ne surpassait pas tous mes autres disciples en amour de la vérité, il n'obtiendrait jamais cette science qu'il poursuit et que je lui promets : car mieux que vous, Critias, j'ai lu dans son âme et je sais quelle secrète passion l'anime et la rend féconde.

Dira-t-il un jour publiquement à quelle source il a puisé, ou doit-il jusqu'à la fin garder sur ce point un silence obstiné? je ne sais, mais il se trompe, s'il croit que les autres hommes entendront la vérité qu'il leur enseigne, autrement qu'il ne l'a lui-même découverte. Oui, s'il ne leur communique ce feu de l'amour, ou s'il n'est déjà

allumé dans leur sein, ses paroles ne diront pas tout ce qu'il veut, tout ce que la parole humaine n'exprimera jamais, si l'amour de la sagesse ne lui vient en aide et n'achève son œuvre. Ses discours seront comme les miens, (c'est la loi commune), discutés et contredits, plus discutés peut-être, plus contredits que si le fils de Nicomaque consentait à unir la persuasion à la conviction, à pénétrer jusqu'aux profondeurs de l'âme par toutes les voies que la Providence des dieux n'a pas ouvertes et préparées sans dessein. Par la pensée il éclairera la pensée, mais il n'ira pas plus loin qu'elle : il sera sans action sur l'âme entière ; il ne pourra rien sur ce ressort caché que la pensée n'atteint pas sans l'amour, et ne meut pas sans lui.

A moins, cher Critias, que mes écrits ne viennent alors au secours des siens, s'il ne dédaigne point ce faible et fragile appui. A défaut d'autre mérite, peut-être ils pourraient allumer cette flamme à laquelle notre ami réserve de si précieux aliments, et qu'il se charge d'entretenir, grâce à ces vérités nouvelles dont le trésor grossit chaque jour dans ses mains. Autrement je crains fort que les hommes, et surtout les philosophes, obéissant au penchant qui les porte à exagérer les opinions et les tendances de leurs devanciers, ne se divisent, comme il semble que

nous allons de plus en plus nous divisant nous-mêmes : les uns, exposant la pensée froide et nue, au point de glacer les âmes, les autres l'ornant par la poésie, au point de la défigurer, ou l'exaltant par l'amour jusqu'au délire et jusqu'à la démence. Puissent les dieux, ô Critias et Apollodore, vous préserver de ces funestes égarements; puissent-ils en préserver, durant de longs siècles, ceux qui naîtront après nous et chercheront la vérité dans nos livres! Mais je n'ose espérer qu'il en soit ainsi, et que mes paroles soient comprises comme je les comprends moi-même. On les critiquera, on essayera de leur faire dire ce qu'elles ne voulaient pas faire entendre. J'ai prévu ces contradictions et j'ai préparé pour mes lecteurs, s'ils veulent bien s'en servir, dans mon langage même, un remède à l'infirmité de mon langage.

Ceux qu'il pourrait égarer, ceux qui l'entendraient mal ou l'expliqueraient faussement, y puiseront, même à leur insu, un certain amour de la vérité dont mon âme est éprise, et qui se répand dans mes discours par le moyen des fictions, des allégories, par tous ces accents poétiques dont Critias fait des railleries agréables, quand il ne les flétrit point d'un blâme rigoureux. Il ne songe pas assez que les mots dont on discutera toujours, s'ils ne traduisent que des pen-

sées, deviennent comme autant de flèches dont la pointe pénètre jusqu'au vif de l'âme, quand ils expriment ces sentiments dont on ne discute pas la force ou la profondeur, dont on souffre ou dont on jouit, sans pouvoir se mesurer à son gré la douleur ou la jouissance. Cette blessure que fera ma parole, je souhaite qu'un grand nombre en soient atteints : car elle n'est rien moins que l'amour inquiet de la vérité, et l'on n'en guérit que par la tranquille possession de la vérité.

— APOLLODORE. — Est-ce bien contre vos amis, Platon, et contre les plus jeunes de vos disciples, que vous deviez d'abord lancer ce trait redoutable ? Ou votre parole ne pouvait-elle, comme la lance d'Achille, les guérir après les avoir blessés ? Est-il bien et vraiment digne d'un sage d'allumer ainsi l'ardeur de nos désirs, pour ne donner à ce feu qu'un médiocre aliment ? J'ai soif de vérité, et quand vous approchez de mes lèvres la coupe où j'espérais boire à longs traits, vous la retirez soudain : il me faut, comme Tantale, désirer de nouveau, désirer avec une croissante ardeur. Je n'ai garde assurément de sonder vos discours, pour y découvrir des pensées obscures ou inconciliables. Le peu que j'ai reçu m'oblige envers vous pour jamais ; l'affection dont mon cœur est rempli, la reconnaissance qu'il m'est doux d'acquiescer m'interdiraient seules cette vaine et stérile

recherche. Je laisse à d'autres plus habiles ou plus sévères ce travail sans grandeur et sans récompense.

Et pourtant, Platon, ne pourriez-vous expliquer au plus fidèle de vos disciples, pourquoi votre langage est tantôt celui d'un simple mortel, d'un subtil dialecticien, et tantôt celui d'un homme aimé des dieux, plus éloquent que Périclès, plus mélodieux et plus doux qu'Homère, plus inspiré qu'Eschyle ou Pindare ? Toutes les forces de mon esprit (et j'avoue qu'elles sont peu de chose) s'appliquent parfois, sans y réussir, à découvrir la suite de vos raisonnements et à pénétrer vos principes ; mais parfois aussi je m'élève avec vous et comme soulevé par une main toute-puissante, de ce monde inférieur soumis à la variation et au changement, vers ces hautes régions où résident les types immuables, les parfaits exemplaires par qui toutes choses sont ici-bas ordonnées, formées, entendues. C'est pour moi un facile travail et un doux plaisir de monter peu à peu, à votre suite, des phénomènes les plus vulgaires, jusqu'aux idées générales qui les dominent ; puis de là jusqu'à ces pures Idées, les plus hautes de toutes et les plus parfaites, on pourrait même dire les seules *Idées* véritables, puisque rien ne les surpasse, puisque toutes choses ont été faites sur leur modèle, sans qu'elles-

mêmes renferment le moindre trait imité ou emprunté.

Que je voudrais, Platon, les aimer comme vous, me passionner pour elles, à tous les instants de ma vie, désirer de plus en plus faire mon âme, à leur image, belle, pure, sainte, pleine d'amour pour la vérité et la justice ! Mais ce feu qu'allume votre parole, ce feu s'éteint sitôt que le son de votre voix a cessé de frapper mon oreille ; ou bien encore il survit, mais faible, languissant, et au lieu du plaisir délicieux dont mon âme était transportée, je ne sens plus qu'une vague inquiétude, un ennui profond, souvent même comme le cruel regret d'un bien goûté, puis ravi. Seriez-vous, Platon, l'un de ces mortels favorisés des dieux, qu'ils inspirent à certaines heures et qu'ils comblent de leurs dons, pour les abandonner ensuite à notre commune faiblesse ? Faut-il expliquer de la sorte les deux langages que vous parlez tour à tour : l'un plein de subtils raisonnements, l'autre animé d'une persuasive éloquence ? Avez-vous reçu, comme les poètes, le don d'émouvoir, pour un instant, ceux qui prêtent l'oreille à vos accents ; et serions-nous, moi et vos autres disciples, comme autant de rhapsodes enchaînés à votre seule parole, capables avec son secours de penser et de sentir des choses divines, incapables, sans elle, de nous élever au-dessus

des pensées et des sentiments communs à la multitude ?

Ou plutôt faut-il croire, comme vous-même l'insinuez parfois, sans l'affirmer expressément, que vous avez, dans une vie antérieure, contemplé face à face ces Idées si parfaites, dont le souvenir, quand il revient à votre esprit, vous passionne et vous enflamme ? Encore une fois, Platon, ne direz-vous jamais ce qu'il faut penser de votre personne et de vos discours ; sommes-nous condamnés sur ce point à une profonde ignorance ? Si vous êtes un dieu, pourquoi vous dérober à nos hommages et à nos sacrifices ? Si vous n'êtes qu'un simple mortel, nous continuerons à vous honorer pour votre sagesse, à vous admirer pour votre éloquence. De grâce, répondez, et croyez qu'Apollodore, quand même tous les autres vous abandonneraient, ne laissera point jusqu'à la fin de vous suivre et de vous aimer.

— PLATON. — Que diriez-vous, Apollodore, si j'avais recours, pour vous satisfaire, à un songe ou à quelque autre fiction du même genre ? De quels reproches ne serais-je pas accablé par Critias, si j'allais, pour justifier mon langage, qu'il accuse d'être à l'excès poétique, emprunter à la poésie une invention nouvelle et surprenante ?

— CRITIAS. — Je dirais, Platon, qu'il est trop

tard, pour se guérir d'un mal dangereux, d'attendre qu'il soit fortifié par l'âge et par l'habitude. Qui nous défend même d'accorder à la poésie quelques instants d'un repos nécessaire, et de nous délasser, en sa compagnie, d'une longue et sérieuse application ? L'édit qui bannira d'Athènes les poètes inspirés n'est pas encore ratifié par le peuple. Ils pourraient d'ailleurs trouver un asile dans des lieux comme celui-ci, où l'ombrage épais des arbres et la fraîcheur des eaux disposent l'esprit à accueillir favorablement quelque belle et poétique fiction.

— PLATON. — Il faut donc vous obéir, ou plutôt il faut obéir aux dieux dont la voix vient de retentir au plus intime de mon âme, avec une force inaccoutumée. Malheur à qui néglige leurs inspirations et refuse de les satisfaire ! J'ai gardé longtemps le secret qu'ils m'avaient défendu de publier ; j'ai parlé d'une vie antérieure où j'aurais puisé, dans une trop courte contemplation, l'amour du beau, du vrai, du bien, des Idées éternelles, le regret de n'en plus jouir, le désir de les posséder de nouveau. J'ai parlé comme il m'était permis, non comme j'aurais voulu. Vous savez ce que j'ai dit, apprenez ce qui est, car les dieux l'ordonnent, et la voix retentit de nouveau avec un commandement impérieux. Gardez-vous de prendre pour une fiction la vérité que je vais

découvrir et dont les traits épars, déguisés avec soin, se retrouvent partout dans mes livres, — la vérité d'où est sortie comme d'une source intarissable cette poésie que vous me reprochez, Critias, mais à tort, puisqu'elle vient des dieux, et qu'ils ont voulu par elle orner et faire goûter ma parole. Croyez qu'ils savent mieux que nous ce qui convient aux faibles mortels ; et s'il leur plaît de vous donner un jour, par un messenger divin ou par quelque autre voie, le goût et l'amour de la lumière, afin que vous puissiez la posséder avec plus d'abondance, remerciez-les d'un si rare présent, et sans leur demander les causes de cette faveur, contentez-vous d'en jouir et de la communiquer aux autres hommes.

J'ai raconté souvent à mes disciples et aux Athéniens trompés par la calomnie les derniers moments de Socrate, l'entretien qu'il eut avec Phédon, Criton et quelques autres sur l'immortalité de l'âme, dans les heures qui précédèrent selon nous sa mort, selon lui sa délivrance. Et pourtant je n'assistais pas moi-même à cette scène si pleine d'enseignements et de larmes ; je n'eus pas la consolation de voir Socrate à son dernier jour, de recueillir ses dernières paroles. Des témoins fidèles me les ont rapportées, je les ai, d'après eux, écrites pour nos descendants. Depuis plusieurs jours j'étais en proie à une fièvre

violente et, par l'ordre d'Acumenos¹, je n'osais sortir de ma maison, ni même de mon lit. Le vaisseau² qu'on attendait venait enfin d'entrer dans le port ; je l'avais appris, mon ennui s'en était accru et mon mal avait redoublé. Épuisé par cette douleur croissante, consumé par la fièvre, je finis par tomber, vers l'heure où Socrate mourait, dans un lourd et pénible sommeil.

Il me sembla que j'étais transporté dans des régions inconnues qu'éclairait une pure lumière, aussi douce que celle de l'aurore, mais moins voilée et plus brillante. Grâce à elle, mon regard plongeait, sans que rien l'arrêtât, dans ces espaces sans limites, mais où il ne pouvait distinguer autre chose que cette même lumière dont l'éclat m'environnait et pénétrait jusqu'à mon âme. Non seulement mes yeux, mais encore tous mes sens en étaient inondés et ravis ; un calme délicieux succédait peu à peu à la cruelle agitation dont j'étais tourmenté depuis tant de jours. On eût dit que tout mon être était comme nourri et fortifié par cette pure et puissante lumière.

¹ Médecin fameux, souvent cité dans les dialogues de Platon.

² Socrate avait été condamné à mort, le jour même où le vaisseau sacré partait pour Délos. Jusqu'à son retour on ne pouvait exécuter aucun condamné.

Tandis que j'étais tout entier au plaisir de m'en pénétrer, une voix bien connue retentit à mon oreille et m'arracha, pour un instant, à cette douce contemplation. Près de moi se tenait (était-ce lui-même ou n'était-ce que son ombre envoyée par les dieux) Socrate, délivré des liens du corps et de la captivité. C'était lui : à l'expression ordinaire de son visage se joignaient je ne sais quelle tristesse, mais noble et sans amertume, et une sereine majesté que n'ont pas ici-bas les sages et encore moins les simples mortels.

« Platon, me dit-il, en fixant sur moi ce regard
« profond qui, non moins que sa parole, im-
« sait et persuadait la vérité, Platon, mon œuvre
« est terminée avec ma vie : j'ai parlé pour Athè-
« nes et pour mes disciples, à toi d'écrire mes
« discours pour le monde et nos descendants.
« J'ai vu l'aurore de la vérité dont le doux éclat
« t'environne et t'enivre ; il te sera donné d'en
« contempler les premiers rayons, d'entrevoir ce
« soleil que mes regards ne sauraient fixer en-
« core. Mortel aimé des dieux, jouis d'une faveur
« dont Socrate sans doute n'était point digne, et
« laisse le feu divin qui va s'allumer dans ton
« cœur se répandre en liberté dans tes dis-
« cours, pour embraser ceux qui les liront. Ne
« demande pas aux dieux le secret de leurs bien-
« faits. Celui qui mesure la lumière t'en donnera

« plus qu'à moi, moins qu'il n'en répandra lui-
« même, le jour où sa voix succédant à la nôtre,
« toute voix humaine se perdra dans la sienne.
« Socrate ne t'a rien enseigné qu'il n'ait appris
« de Lui. Ne m'oublie point, mais surtout n'oublie
« point notre maître. »

A peine il avait prononcé ces paroles que, du fond de l'espace immense, jaillit un rayon précurseur de ce mystérieux soleil dont l'aurore avait rempli mon cœur de suaves délices. Tant de merveilles à la fois éclatèrent à mes yeux charmés que j'oubliai et Socrate, et moi-même, et tout ce que j'avais su, appris ou admiré dans le monde inférieur que nous habitons. A ce premier rayon succéda bientôt un second jet de lumière, plus rapide et plus éclatant. D'autres suivirent, et chacun d'eux me découvrait de nouvelles splendeurs et des beautés plus parfaites. Dans un court instant j'en vis plusieurs s'ajouter l'un à l'autre, sans que le dernier se confondit avec ceux qui l'avaient précédé. Tous ensemble ils composaient une même et divine lumière, et pourtant chacun d'eux gardait son éclat primitif et ses propres magnificences.

Non, jamais l'astre du jour perçant d'un rayon vainqueur le nuage qui le dérobaît à nos regards, n'a illuminé les riches campagnes ou la mer immense d'une clarté plus éblouissante. Les pre-

miers feux du jour ont moins de douceur, le soleil, à son midi, a moins de force et de majesté que n'en avaient ces rayons à la fois pareils et différents, séparés dans leur cours, unis dans leur source. Si deux ou plusieurs venaient à concentrer leurs feux, un monde inconnu, divin, jaillissait alors à mes regards et m'inondait de ses splendeurs.

Tandis que je contemplais ces merveilles, tandis que mon âme se remplissait de ces vives impressions dont le souvenir, ou plus présent ou plus effacé, a nourri quarante ans mes discours de figures, de fictions, de poétiques richesses ; tandis que j'admirais ce rapide et impétueux mouvement des rayons, qui tantôt semblaient s'abaisser pour éclairer de nouveaux espaces, et tantôt remontaient vers leur source, l'un d'eux plus brillant s'élança vers moi et vint frapper ma poitrine : tout mon être en fut ébranlé. Cette âme supérieure où résident la pensée et l'intelligence en reçut une vive et pénétrante lumière ; il me sembla que l'âme inférieure où s'agitent les désirs violents, les passions déréglées, en avait été, elle aussi, apaisée et purifiée. Mais c'est au centre même de la vie, c'est au cœur, siège des nobles passions, du courage et de l'amour, que le rayon divin laissa surtout son empreinte. C'est là qu'il avait frappé d'abord, c'est là que je sentis une

flamme ardente s'allumer et courir dans mes veines. Je brûlai dès lors du désir de voir le foyer même d'où s'élançaient ces invincibles rayons, de me perdre dans ses feux, de me rassasier de sa lumière. Il s'avavançait pourtant, mais à peine avait-il, du feu de son premier regard, illuminé et embrasé l'horizon, que le mien se trouva sans vertu pour le soutenir. Ma main se porta d'elle-même sur mon front, s'abaissa sur mes paupières, et quand je voulus, ou plus ferme ou plus ému, ouvrir de nouveau les yeux, ils ne virent plus que la solitude et les ténèbres ; tout avait disparu, mon songe avec mon sommeil.

Tout avait disparu, le trait seul est resté. La blessure qu'il m'a faite, j'ai cru souvent qu'elle était guérie ou cicatrisée : Platon parlait alors comme un simple mortel. Mais bientôt la flamme se reprenait à brûler, à passer du cœur dans les veines ; ce n'était plus alors Platon qui parlait, mais un blessé de l'amour, dévoré d'un désir qu'il ne pouvait satisfaire, qu'il ne diminuait qu'en le faisant partager aux âmes les plus belles et les plus pures. Et voici que parvenu au terme de la carrière, prêt à me reposer comme un lutteur fatigué des combats, le mal dont je souffrais reprend une vigueur nouvelle, à l'heure même où quelques rares disciples veulent bien encore écouter ma parole et soulager ma souffrance. Les

autres m'ont abandonné : ils n'entendent plus ou ils n'entendent qu'à demi ma voix défaillante. Tout s'affaiblit, tout s'use en moi, le pouvoir de penser, celui de captiver de nombreux auditeurs par les leçons de la sagesse, par les charmes de la poésie. Seul mon mal ne s'use point, il ne s'affaiblit point ; il me consume encore, quand je suis moi-même consumé par le temps !

Idées éternelles, splendides rayons qui animez et vivifiez l'univers, par qui seuls toutes choses ici-bas sont éclairées, ordonnées, entendues ; vous qui répandez partout, sans vous épuiser jamais, la vérité, la beauté, la justice, les dons les plus précieux, ne pourrai-je enfin m'élancer avec vous jusqu'au foyer où s'allument vos feux, où se nourrit votre lumière ? Quand ce vœu de mon âme, ce vœu de chaque heure sera-t-il exaucé ? Quand pourrai-je retremper ma vie, rajeunir ma pensée à la source même de la vie et de la pensée ? Car je n'ose espérer que ce mystérieux soleil monte un jour, de lui-même et pour nous, à notre horizon, et que des yeux mortels en puissent soutenir l'éclat. Heureux les hommes, si leur regard devenait assez fort pour fixer la lumière, et la contempler autrement que dans son image et dans ses rayons réfléchis ! Et si les dieux daignaient leur faire un tel présent, qui oserait parler des choses que tous pourraient admirer ?

Ne serait-ce point le dernier jour et la fin de cette parole humaine dont mieux que personne j'ai connu la force et les défaillances ? Qu'il vienne ce jour désiré ; qu'il brille à tous les regards, et que l'infirmité du langage, que ses limites et celles de nos pensées s'effacent et s'anéantissent dans l'immensité de la lumière !

Mais ce jour je ne le verrai point ; et qui peut dire combien de générations passeront sur cette terre, plongées dans les mêmes ténèbres, à peine guidées par les discours de quelque sage, plus favorisé du Ciel, mieux inspiré dans sa pensée et dans son langage ? Ai-je été l'un de ses précurseurs choisis par les dieux pour préparer la grande révélation de l'amour et de la vérité ? Mais aussi ai-je bien rempli ma tâche et communiqué, avec un peu de lumière, le désir de la pleine et parfaite lumière ? Et maintenant que le terme approche de ma vie et de mon travail, puis-je espérer qu'une clarté plus pure accueillera mes regards, quand s'éteindra pour eux ce soleil périssable, image du soleil éternel ? Je n'ose l'affirmer, mais j'espère dans la justice et la bonté des dieux dont j'ai toujours écouté la voix et suivi les inspirations avec une entière obéissance.

Platon cessa de parler, il se fit un profond silence. On n'entendait au loin, dans la campagne, que le chant des cigales et le murmure de l'Ilis-

sus, dont l'été qui commençait à peine n'avait pas encore tari les eaux. Mais comme une douce et puissante harmonie, la parole du maître avait peu à peu, dans l'âme de ses disciples, éveillé tous les échos, ébranlé toutes les profondeurs. Ils s'efforçaient de graver dans leur mémoire les pensées qu'ils avaient comprises, de pénétrer celles qu'ils n'avaient qu'à demi entendues.



II

LA NAISSANCE D'UNE PHILOSOPHIE

Jardin du Luxembourg, septembre 1847.

La génération présente jouit sans arrière-pensée de la voie large et commode qui borne à l'ouest, à partir de la rue de Vaugirard, le Jardin du Luxembourg. Qu'il soit permis à une génération plus avancée dans la vie de regretter l'allée solitaire qui tenait sa place, il y a trente ans, et que limitaient, du côté de la ville, les murs peu élevés de quelques jardins particuliers. Rien de plus agréable que cette retraite fréquentée de préférence par un petit nombre de jeunes gens studieux. C'est là qu'on les voyait, à l'ombre des hauts platanes, apprendre par cœur, pour la classe du lendemain, un livre de Virgile, une tragédie de Racine, et plus tard préparer des examens où la muse tient moins de place que la chicane. C'est là qu'en l'an de grâce 1847, par

une paisible matinée de septembre, un jeune homme de vingt-deux ans à peine se promenait loin du bruit, revenant sans cesse sur ses pas et ne pouvant, semblait-il, se résoudre à quitter, pour une autre partie du jardin, l'allée qui lui rappelait de chers souvenirs. Enfant de Paris, il était venu bien des fois, sous ces beaux arbres, jouer, étudier, rêver. Témoins de ses joies ils l'étaient aujourd'hui de sa langueur. Tout à coup son visage s'anima; son œil avait reconnu de loin un ami, un ancien maître. Ce fut l'affaire d'un instant de se porter à sa rencontre.

— Vous ici, Monsieur le Directeur! Quelle bonne fortune pour moi! On n'est pas habitué à vous voir sur les promenades et dans les jardins publics.

— J'en suis moi-même tout étonné. Mais d'abord cessez de m'appeler Monsieur le Directeur : je ne le suis plus depuis deux jours.

— Quoi! vous auriez abandonné le collège Stanislas!

— Mais non pas les jeunes gens, je les aime toujours.

— Et quels sont, je vous prie, ceux que vous préférez à mes jeunes condisciples?

— Des élèves d'un âge plus mûr, mais toujours des élèves. J'étais hier aux avant-postes, on m'envoie aujourd'hui dans la citadelle.

— Dans quelle citadelle, je vous prie ?

— L'École normale a pris tout récemment possession de sa nouvelle et splendide demeure : je suis son premier aumônier¹.

— Monsieur l'Aumônier, je vous félicite de tout mon cœur, mais non moins que vous l'École à laquelle vous allez donner votre science avec votre âme, car vous ne faites pas les choses à demi.

— Quelle plus belle occasion, mon cher enfant, de se dépenser tout entier ! Songez-y... des jeunes gens, l'élite de nos lycées ; des esprits cultivés dans tous les sens, largement ouverts, admirablement préparés.....

— Et sans doute aussi quelque peu chrétiens.

— Plusieurs le sont déjà, la plupart le deviendront.

— Avec l'aide de Dieu, rien n'est plus facile.

— C'est en lui seul que je me confie. Mais aussi quel résultat pour notre chère patrie, pour la France entière ! Volontiers je sacrifierais tout ce que j'ai, tout ce que je suis, ma santé, ma vie, pour aider à former des maîtres comme je les rêve. C'est à eux, c'est à vous, jeunes gens, qu'appartient l'avenir. C'est vous qui le ferez.

¹ L'abbé Gratry (1805-1871) fut aumônier de l'École normale supérieure de 1847 à 1851.

— Parlez d'avenir, Monsieur l'Aumônier, à ceux que Dieu favorise de la santé. Pour moi qui l'ai perdue...

— Vous la retrouverez.

— Elle ne se presse pas de revenir. J'y crois si peu que, tout à l'heure, je ne sais quelle liaison d'idées m'avait remis en mémoire des vers qui sentent bien pourtant leur déclin d'Empire, leur Delille doublé de Fontanes, et que je me récitais à moi-même, tant ils me semblaient de circonstance :

Un jeune *poitrinaire*, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.....

— Vous, poitrinaire ! vous ne l'êtes point, je n'en veux pour preuve que votre découragement. L'espérance des poitrinaires va croissant jusqu'au dernier jour, et la vôtre.....

— Est nulle, Monsieur l'Aumônier, usée, confondue, réduite à rien. Et je n'ai pas même la ressource de dire avec notre poète¹ dans une autre pièce :

Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis, ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

¹ Millevoye.

Je ne laisse après moi aucun chant d'aucune sorte, je n'ai composé ni vers parfaits, ni vers médiocres. Toute mon ambition eût été d'écrire, en vile prose, quelques-unes des pensées dont vous avez déposé le germe dans mon âme, mais je vois qu'il y faut renoncer.

— Pour un temps peut-être, mais non pour toujours. Courte ou longue l'épreuve, si vous le voulez, mon cher ami, sera féconde.

— Aujourd'hui elle n'est que pénible. Savez-vous qu'on m'a défendu toute application, que je n'ai pas le droit de lire, encore moins celui d'écrire, qu'on m'interdit même de penser. Je suis condamné à la promenade sans trêve, ni merci.

— Que je vous plains !

— Le pis de tout, c'est que cette promenade, au lieu de les éteindre, éveille idées et souvenirs ; et me voilà contraint d'être là, immobile en face de la nature, cherchant à endormir ma pensée dans son sein, à noyer ma vie dans l'immensité de la sienne. Je fais ni plus ni moins, moi chrétien, moi catholique et ancien élève du collège Stanislas, œuvre de panthéiste, de spinoziste, de bouddhiste ; je m'exerce à n'être plus rien, à m'éteindre dans l'Absolu. Heureusement j'aime la nature, je suis touché de ses moindres beautés, sensible à ses harmonies.....

— C'est une grâce dont il faut remercier Dieu, mon cher enfant. Je suis, sous ce rapport, moins favorisé que vous. Si belle que soit la nature, elle parle moins à mon âme que mon âme elle-même. Devant les merveilles que j'y découvre, toutes celles du dehors, je dis les plus vantées, me semblent des beautés bien pâles. Savez-vous un monde plus grand, plus riche que le monde intérieur, un monde où l'on voit Dieu plus à découvert ? Qu'est-ce que la nature me dit de moi-même ? Qu'est-ce qu'elle m'apprend sur l'homme, sur mes semblables, mes devoirs, ma fin et les moyens de l'atteindre ? Qu'est-ce que ses harmonies auprès de celles que la réflexion découvre entre les pouvoirs de mon âme, entre ma pensée et mon amour, entre ma raison et la sagesse de Dieu, entre ma liberté et sa Providence ? Puis-je converser avec la nature comme je m'entretiens avec le maître intérieur ? Elle est le reflet de Dieu dont mon âme est le rayon : je vais où je vois plus de lumière.

— Et moi, mon cher maître, où je l'espère plus douce, plus tempérée, mieux accommodée à la faiblesse de ma vue. Le reflet me suffit, et pourtant le rayon ne cesse de me tenter. Savez-vous ce que j'ai imaginé pour penser sans désobéir à la médecine, sans parjurer la promesse que j'ai faite de ne plus penser ?

— Je vous sais très ingénieux, et d'esprit très inventif. Toutefois, je ne devine pas tout d'abord...

— J'ai songé que si je réunissais toutes mes pensées en une seule;.....

— Ce travail de concentration n'aidera pas à vous guérir.

— Que si je parvenais, par un effort une fois accompli et qui me dispensât pour l'avenir de tout autre effort, à les rattacher à une pensée principale, je n'aurais plus qu'à déduire du principe ainsi posé, doucement, peu à peu, par le menu, sans me donner la moindre peine et suivant les besoins de chaque jour, les conséquences renfermées dans ce principe, point de départ vraiment unique et universel.

— Et vous l'avez découvert?

— Ou je me trompe fort, ou c'est chose faite.

— C'est-à-dire, si j'ai bien compris, que pour n'avoir plus à penser vous voulez penser tout en une fois, et que, pour philosopher sans fatigue, vous créez, tout d'une pièce, une philosophie.

— Je n'osais dire le mot, et pourtant c'est bien celui-là. Heureusement le principe qui la résume me garantit contre tout orgueil, vous l'allez voir dans un moment. Et d'ailleurs qui n'a pas, de nos jours, sa philosophie?

— Ajoutez, qui ne l'a pas eue dans les siècles passés?

— Nouvel argument tout en ma faveur.

— Je l'accorde.

— En faudrait-il beaucoup d'autres pour établir solidement que si la vérité est une en soi, les intelligences qui la conçoivent diffèrent à l'infini les unes des autres par leurs aptitudes et leurs qualités. Il n'est pas d'esprit qui puisse s'égaliser à elle, pas de langue qui puisse la traduire tout entière, pas de mémoire en état de la garder comme l'esprit l'a conçue. N'êtes-vous point de mon avis ?

— En pouvez-vous douter, mon cher enfant ?

— A ces diversités, joignez celles qui naissent du milieu, des caractères, de l'éducation, de la culture, et dites-moi si chacun ne met pas du sien dans la philosophie, qui pourtant n'appartient à personne. Celle qui a régné le plus longtemps dans les écoles, la plus impersonnelle de toutes, porte encore un nom, que dis-je ? elle en porte deux : c'est la philosophie de saint Thomas complétant et corrigeant celle d'Aristote. Ces deux grands hommes s'y font voir tour à tour, chacun avec sa nature et son caractère. N'est-ce pas à croire que la vérité, une dans son essence, s'est voulu donner ici-bas autant de témoins différents qu'elle a créé d'esprits capables de l'entendre ? Ils s'accordent sur les vérités capitales, voilà pour l'unité. Quant à la richesse, elle n'est pas moins

visible dans la variété des points de vue préférés, dans d'innombrables nuances de disposition, d'accent et de langage. La dernière philosophie sera l'œuvre de la dernière intelligence que Dieu voudra créer avec le signe commun de la raison et le signe particulier d'une âme d'élite, capable d'une pensée qui lui appartienne. Croyez-vous que son pouvoir créateur soit près d'être épuisé ?

— Je crois, mon cher ami, tout ce que vous me dites, et rien ne sert de vous animer à ce point. Votre santé en pourrait souffrir, et ma conviction n'en deviendrait pas plus forte. Je suis avec vous, je suis pour vous dans la cause que vous défendez avec tant d'ardeur. J'ai même des raisons particulières de souhaiter qu'elle soit indiscutable. Et maintenant que nous sommes si parfaitement d'accord, vous me direz bien votre secret.

— Mon secret est des plus simples.

— Faites-moi part, au nom de l'amitié, de cette pensée qui va désormais résumer toutes vos pensées, de ce principe assez fort pour porter seul une philosophie.

— Pensée ou principe, il n'en est pas moins vrai que tout tient en un mot, mais ce mot, je n'ose le dire ; je prévois vos objections, je devine votre étonnement. Vous allez m'accuser de mêler le naturel au surnaturel, la religion à la philo-

sophie, d'entrer dans une voie dangereuse, de confondre ce qu'il convient de distinguer avec le plus grand soin.

— Je vous dirai tout à l'heure si ces reproches sont fondés.

— Vous ajouterez qu'une telle fantaisie est bien celle d'un malade dégoûté de tout et de lui-même, se réfugiant dans les excès parce qu'il a perdu le sens du réel et du vrai. Non jamais, au grand jamais, homme bien portant, sain de corps et d'esprit¹, ne rêva que le dernier mot d'une philosophie, le résumé d'une méthode, d'une morale, d'une logique, d'une théodicée, d'une doctrine entière...

— C'est ?

— *L'humilité*: le mot est prononcé, *volat irrevocabile verbum*.

— C'est bien le dernier auquel je m'attendais.

— C'est pourtant celui que j'ai choisi : vous me permettrez de le défendre.

— Sans aucun doute.

— Nierez-vous qu'il y ait là un point de départ ?

— Et de tous le plus modeste.

¹ *Mens sana in corpore sano.*

— Peut-on descendre plus bas ?

— En aucune façon.

— C'est tout ce que je désirais. Nous voilà aux dernières limites du fini capable de pensée, d'amour et de libre action. Et dans ce point de départ ne voyez-vous pas plus qu'une pensée, une vertu ?

— Je la découvre.

— Plus qu'une pensée et qu'une vertu, une méthode ?

— Je la devine.

— Que reste-t-il, en effet, à l'âme parvenue à ce point extrême, sinon de remonter un à un, en vertu de son activité naturelle, de son énergie indestructible, tous les degrés.....

— J'entends et n'ai garde de vous contredire.

— Est-il rien qui soit mieux dans la nature de l'homme que cette marche ascendante et mesurée vers l'infini ?

— Absolument rien.

— Marche de la pensée d'abord, — puis de l'amour inséparable de la pensée.

— Je ne m'y oppose point.

— De la liberté enfin éclairée par l'une, animée par l'autre.

— C'est encore mon sentiment.

— Mais si la Logique est satisfaite, la Morale ne l'est pas moins. A quelle vertu l'humilité ne

sert-elle pas de fondement ? Quelle vertu sans elle possible ou durable ? Qui sera juste, sage, tempérant, courageux, non pas seulement en apparence, mais en réalité, non pas à la surface, mais jusqu'au fond, s'il n'est humble et détaché de lui-même ? L'humilité est la source de toute vertu, comme elle est le foyer de toute lumière.

— Nous voici en règle avec la Morale : reste la Théodicée.

— C'est justement ici que l'humilité montre toute sa force. Elle ne nous diminue que pour nous grandir ; elle ne comprime à ce point toutes les puissances de notre âme que pour leur donner plus de ressort. Elle ne serait pas possible, si Dieu n'existait pas : son infinie majesté explique seule ce libre abaissement de nos âmes. On peut être modeste à l'égard de ses semblables, on n'est humble qu'à l'égard de Dieu, ou par rapport à lui. L'humilité perdrait son nom, sa réalité, sa raison d'être, si Dieu n'était la perfection de l'être, de la vérité, de la bonté, de la beauté. Rien de fini ne mérite l'effort d'une telle vertu, et la puissance d'ici-bas qui la réclame de moi, si elle ne vient pas de Dieu, m'en imposera tout au plus les signes extérieurs : mon âme résistera fière et libre.

Mais l'humilité ne fonde pas seulement la

science de l'âme par l'aveu sincère de notre ignorance, la science de Dieu, puisque sans lui elle ne serait point; elle est encore, par excellence, l'aiguillon du progrès, oui, de ce progrès dont on commence à parler beaucoup.....

— Et que ses admirateurs, ses apôtres les plus ardents entendent si mal, quand ils ne le prennent pas à contre-sens.

— Parce qu'ils croient tout savoir, tout pouvoir, et qu'au lieu de se retremper dans l'humilité, ils connaissent à peine la modestie. Ils entendraient mieux ce progrès dont ils annoncent le règne, ils le réaliseraient plus sûrement si, convaincus de leur ignorance, ils consentaient à interroger la sagesse des siècles passés, celle des nations voisines, leurs lois, leurs institutions, leurs livres; si au lieu de vanter à tout propos leur profond savoir, ils pensaient n'avoir rien conquis auprès de ce qui reste à conquérir¹.

¹ « Il est advenu aux gens véritablement savants ce qui advient aux espies de bled, ils vont s'eslevant et se haulsant, la tête droite et fière, tant qu'ils sont vuides, mais quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser leurs cornes. » (MONTAIGNE, *Essais*, II, 12).

— Voilà des raisons fort solides à l'appui de votre thèse ; croyez-vous qu'elles persuadent les philosophes contemporains ? Et d'abord ils vous demanderont si vous avez des ancêtres, si l'histoire vous est favorable. Elle est devenue pour eux, vous le savez, l'autorité suprême, l'oracle infailible. Malheur à vous si elle ne dit rien de l'humilité !

— Elle ne parle d'autre chose, elle n'est pleine que de ses victoires et de ses conquêtes. Le christianisme tout entier repose-t-il sur une autre base, et peut-on séparer du christianisme la civilisation dont il est la source, la théologie, la philosophie, la science et la grandeur des siècles chrétiens ? Les plus illustres de ses docteurs n'ont-ils pas été les plus humbles ; et celui d'entre eux qui nous a caché son nom, celui qu'on pourrait appeler le Docteur de l'humilité, n'a-t-il pas écrit, dans *l'Imitation*, le livre le plus beau après l'Évangile, le plus solide et le plus simple, le plus riche de pensées et de consolations ?

Mais laissons les philosophes chrétiens, laissons l'antiquité où nous apprendrions pourtant que la vraie sagesse c'est d'abord l'intime conviction de notre ignorance, que l'âme du sage s'élève lentement, par les degrés de la dialectique, depuis les réalités inférieures jusqu'à l'essence du Bien. Venons à Descartes. Croyez-vous que l'anéantis-

sement de l'humilité n'égale pas, ne surpasse pas celui qu'il nous propose ? Le sien descend, au risque de s'y engloutir, jusqu'au doute absolu ; l'humilité s'affirme et ne cesse d'affirmer son néant. Le doute est tout juste une pensée ; l'humilité est à la fois une pensée et une vertu. L'humilité constate que nous ne sommes rien comparés à Dieu : c'est là une simple vue de l'esprit, ce n'est pas un raisonnement. Pour parvenir au doute universel, Descartes est contraint de s'appuyer sur des raisonnements qui le démentent. Pas de contradiction dans le point de départ de l'humilité ; le sien en est rempli, car qui peut savoir pourquoi il doute sait quelque chose et ne doute pas de tout. Il n'en reste pas moins que Descartes a voulu, par une inspiration de génie, faire reposer la science la plus solide sur l'anéantissement le plus complet. De cet abîme, en effet, où sa pensée semblait perdue avec son être, elle est sortie tout à coup plus que jamais maîtresse d'elle-même et sûre de Dieu. Elle aurait jailli moins haut, s'il avait creusé moins avant ; elle aurait eu moins de ressort, s'il l'avait comprimée avec moins d'énergie.

Ne valait-il pas mieux, après tout, et quoi qu'on puisse penser de Descartes et de son œuvre, descendre ainsi au plus profond de notre âme pour y découvrir la vérité, qu'opposer, en des pages

brillantes mais parfois bien vides, le fini à l'infini, le moi au non-moi, des mots à des mots, des abstractions à des abstractions, sans qu'il sorte rien autre chose de ce choc étourdissant d'antithèses que des vérités banales ou de vieilles erreurs ! L'auteur de ce jeu téméraire croit-il aux unes plutôt qu'aux autres : on serait fort en peine de le dire, car ce qui manque surtout à ces compositions élégantes, c'est l'accent de l'âme, c'est celui d'une conviction profonde. Il traverse les systèmes comme un curieux sans cesse en quête de nouveaux spectacles ; il les raconte comme un lettré soucieux de bien dire, désireux de plaire, et qui n'est pas insensible au charme de sa propre parole¹. Assurément c'est un merveilleux artiste : est-ce un grand philosophe ?

— Parlez moins haut, mon enfant. Peut-être est-il là près de nous, goûtant les douceurs d'une promenade solitaire...

— Ce n'est guère son habitude.

— Discourant avec quelques amis...

— Nous l'aurions entendu.

¹ Victor Cousin : Cours de 1828-1829. Voir surtout l'édition, assez rare aujourd'hui, des leçons publiées à mesure qu'elles étaient prononcées, et parmi ces leçons, les 6^e, 7^e, 8^e et 9^e.

— Méditant...

— C'est beaucoup s'avancer, Monsieur l'Aumônier.

— Soyez moins sévère à son égard, mon cher ami, rendez justice à ses belles qualités.....

— D'écrivain, j'y consens.

— D'adversaire décidé de tout sensualisme raffiné ou grossier. ...

— J'y souscris encore.

— De philosophe spiritualiste.....

— Quand il oublie ses amis d'Allemagne et leurs sottes inventions.

— Se rapprochant de plus en plus de nous et de la philosophie chrétienne.

— Où il n'atteindra jamais, je le crains.

— Vous êtes bien peu charitable, mon enfant.

— Je suis trop clairvoyant. Il est trop peu libre, trop flatté, trop soucieux de l'opinion régnante.

— J'en augure mieux, pour ma part, mais surtout j'ai confiance dans la bonté infinie du Dieu qui n'attend, pour se donner et nous donner sa vérité, qu'un soupir de notre cœur.

— Je désire qu'il le pousse vers le ciel, avant que la leçon des événements lui ait démontré l'impuissance d'une philosophie spiritualiste réduite à ses seules forces, indifférente ou hostile à la philosophie chrétienne.

— Il est vrai, mon ami, depuis quelques mois les sombres présages se réunissent pour nous effrayer. Les passions sont plus excitées, les esprits plus émus, les journaux plus violents. On écrit de nouveau, et parfois avec un fanatisme étrange, l'histoire des plus mauvais jours, on réhabilite d'odieuses mémoires. On dirait que nos historiens les plus goûtés, les plus populaires, se sont entendus pour ranimer, dans leurs publications récentes, des luttes assoupies, pour troubler la paix des âmes et celle de l'État.

— Et c'est l'heure où tout est remis en question, où *le sol commence à trembler*, pour employer le langage de nos journaux conservateurs, c'est cette heure-là même que choisissent les philosophes spiritualistes, non pour discourir, dans de paisibles promenades, sur le mal et ses remèdes, mais pour s'enfermer dans les bibliothèques publiques, afin d'y réunir les matériaux d'une histoire.....

— Qui réfutera sans doute avec autorité les erreurs et les sophismes de nos adversaires.

— D'une histoire des grandes dames du dix-septième siècle, pour lesquelles ils se sont épris d'un amour tout platonique, assez semblable à celui qu'ils professent pour la philosophie proprement dite. Voilà ce qu'on peut attendre de la

philosophie séparée, — ainsi la nommiez-vous fréquemment dans nos entretiens intimes, — quand vient l'heure des grands périls. Elle se retire sous sa tente pour n'avoir pas à combattre ses alliés d'hier, ou elle s'oppose mollement à leurs entreprises. Ne me parlez pas de ceux qui aiment les Lettres par-dessus tout : je crains toujours qu'ils n'aiment pas assez la vérité.

— Et pourtant, mon cher ami, ce serait l'heure de se donner tout entier à sa défense. Quelle gloire de concourir à son triomphe, de la faire connaître et de la faire aimer ! Quand me serait-il donné de la défendre autrement que par mes désirs et quelques paroles aussitôt évanouies ! Comme de grand cœur je me dévouerais à la servir par mes discours, par mes écrits, si Dieu m'avait accordé le don d'écrire ! Les paroles meurent, les livres se perpétuent. La parole ne dépasse pas les étroites limites d'un auditoire bientôt lassé ; le livre pénètre partout, atteint, à toutes les distances, le lecteur du présent et celui de l'avenir. Qu'est-ce que la pensée, je dis celle dont on se croit le plus sûr, quand elle n'a pas subi la décisive épreuve de l'impression et du public ?

Oui, il faut que la philosophie chrétienne renaisse à la vie, qu'elle sorte de l'ombre des écoles,

qu'elle pénètre de nouveau, par le livre solide et simple, dans cette société qui ne la connaît plus. Il faut qu'elle entraîne à sa suite, qu'elle dilate à son contact la philosophie étroitement spiritualiste, à peine capable de maintenir quelques lettrés dans la connaissance d'un petit nombre de vérités imparfaitement comprises. Est-ce bien la peine, en vérité, de s'absorber depuis tant d'années dans l'analyse de quelques notions abstraites, dans la minutieuse description des phénomènes moraux, dans l'étude approfondie des facultés primordiales et des facultés secondaires, pour oublier de nous dire que chacune d'elles, à côté de sa fonction spéciale, concourt à la fin commune d'élever l'âme entière, que tout en nous aspire à monter, s'efforce de grandir, que telle est la nature et la loi de notre être ! — Oui, il le faut : bien ou mal j'essaierai de combler ces lacunes, j'essaierai d'écrire.

— Vous ne pouviez rien dire, Monsieur l'Aumônier, qui me fût plus agréable : cette nouvelle remplira de joie tous vos amis. Que votre pensée redresse la mienne, c'est son office ordinaire ; mais que cette correction, outre le profit qu'elle m'apporte, vous élève à des pensées plus hautes et vous détermine à prendre la plume, voilà qui dépasse mes espérances.

— Vous me suivrez.

— Beaucoup plus tard et de loin, comme un soldat suit son général.

— Il me semble que, pour le moment du moins, le guide de mes pas aussi bien que de nos discours, c'est vous, vous seul, et je suis loin de m'en plaindre. Mais où m'avez-vous conduit ? Quel jardin délicieux¹, et par quelle porte y sommes-nous entrés ? Où est donc la paisible allée où nous conversions tout à l'heure ?

— A deux pas d'ici.

— C'est à n'en pas croire ses yeux. Toutes les fleurs de la saison, tous les fruits qui couronnent l'année ! Comme ces grappes brillent et rougissent délicieusement sous les tièdes rayons du soleil d'automne ! Le pampre qui les protège semble vouloir, jaloux de leur beauté, varier lui aussi sa couleur uniforme ; il prend toutes les teintes, il épuise toutes les nuances. On dirait que la nature, sur le point de s'endormir, concentre, dans un dernier sourire, tout ce qu'elle

¹ Il se nommait la Pépinière : il contenait, avec un grand nombre d'arbres fruitiers, toutes les variétés de raisins cultivées en France et à l'étranger. Il disparut quand, pour embellir le Luxembourg, on résolut d'en supprimer une partie, et non pas la moins riante.

avait de charmes, tout ce qu'elle conserve d'espérances.

— Vous êtes poète par la grâce d'en haut ; je m'en doutais, mon cher maître, maintenant j'en suis bien sûr. C'est plaisir de diriger vos promenades, et il ne faut pas aller bien loin pour vous conduire en pays inconnu. Cette dépendance du Luxembourg, ce jardin que vous admirez est tout proche

— Je ne le connaissais point, j'en ferai ma promenade favorite. Que Dieu est bon ! Qu'il est admirable dans ses œuvres ! Comment les hommes peuvent-ils l'oublier, que dis-je, le méconnaître ? Ah ! mon cher ami, nous manquons de raison encore plus que de foi, et s'il nous reste peu de religion, nous avons encore moins de philosophie. On ne s'élève pas du premier coup jusqu'au surnaturel, on n'est pas tout d'abord humble et pieux. Il faut chercher plus près de nous des appuis plus connus, plus faciles ; il faut lentement, progressivement, par tous les degrés des phénomènes, par tous ceux de la pensée, parvenir enfin jusqu'à Dieu.

L'humilité ! mais c'est une vertu chrétienne, c'est la fleur la plus délicate, c'est le fruit le plus doux du christianisme. Ils ne vous comprendraient pas. Ils doivent passer par une autre école. Demander l'humilité à ceux qui ne croient

pas en Dieu, c'est leur demander l'impossible : il est déjà si difficile aux chrétiens de la conquérir et de la garder. Tous peuvent, au contraire, comme nous le faisons aujourd'hui, à la vue de ces beautés, de ces délicatesses qui nous ravissent, s'élever sans effort, par le sentiment d'abord, ensuite par la pensée, jusqu'à l'auteur de tant de merveilles. Les philosophes ont trop négligé cet élan propre à l'âme humaine, cette tendance à monter qui la distingue en tout temps et dès l'origine. Se laisseront-ils, cette fois encore, prévenir par les savants, et souffriront-ils qu'on use mieux qu'eux d'un procédé qui leur appartient ?

Nous avons abusé des *majeures*, mon cher enfant, nous donnons trop de place au syllogisme. Majeures et syllogisme sont excellents, mais ne sont pas toute la Logique, encore moins toute la philosophie. Nous savons parfaitement comme il faut descendre d'un principe à ses conséquences ; on dirait que nous avons, en philosophie du moins, perdu l'usage et le goût de monter. Et pourtant le monde entier n'est-il pas comme une échelle immense dont le premier échelon est toujours là, à notre disposition, sous nos pas, devant nos yeux ? Il s'offre à nous dans cette fleur qui s'épanouit, dans cette tige qui s'élance, dans ce fruit qui se penche plein d'un suc délicieux. Il est dans toutes les beautés, dans toutes les har-

monies de la nature ; il n'est pas moins dans notre corps, dans nos veines, dans notre sang, dans tous les prodiges de cette circulation si rapide et si bien réglée, dans ce que nous voyons distinctement et dans ce qui échappe à notre ignorance ou à notre négligence.

Ah ! si un philosophe chrétien, pénétré de cette pensée que le mouvement propre à l'âme est le mouvement vers les hauteurs, que l'induction est le procédé essentiel de la raison comme la perfection croissante est la loi de la morale, si un tel philosophe appelait à son aide les réflexions des sages et les expériences des savants, s'il ne négligeait aucun témoignage, de quelque part qu'il vînt, de l'âme, de la nature ou de l'histoire, n'en doutez pas, mon cher ami, ce philosophe pourrait écrire, pour ce siècle oublieux, une nouvelle préface de la foi.

— Non seulement je n'en doute pas, mais j'affirme que cette philosophie vous nous la donnerez, que cette préface vous l'écrirez.

— Une telle entreprise est au-dessus de mes forces. Je ne suis pas encore assez maître de ma pensée ; je n'ai pas assez réfléchi, assez étudié.

— S'il ne faut que du temps nous vous en accorderons.

— Il est vrai que les mathématiques pourront

m'être d'un grand secours. Je compte beaucoup sur le calcul infinitésimal.....

— Et moi bien davantage sur l'étendue de votre savoir, sur la pénétration de votre esprit, sur la force de votre pensée et, faut-il le dire, comme je le crois, sur l'émotion communicative de votre parole. Quant à l'analyse des géomètres, pour parler la langue du dix-septième siècle, si c'est une certaine façon de penser, — et rien n'est moins certain, — elle n'a rien à voir avec la philosophie. Au lieu de l'aider elle l'embarrasse ; elle la détourne, l'histoire le prouve, de sa voie naturelle, elle lui impose sa méthode exclusive, elle.....

— N'en dites pas de mal : si vous aviez lu Leibnitz, si vous pouviez apprécier la profondeur de sa conception, vous n'hésiteriez pas à changer d'avis.

— Assurément son autorité est bien grande, mais, en attendant de l'avoir lu, je m'en tiens aux faits : ils parlent plus haut que tous les livres.

— Que cette philosophie serait belle, mon cher enfant, qu'elle serait grande si, maîtresse des sciences humaines, elle les entraînait à sa suite, de tous les points du monde fini vers l'Infini, si l'humanité s'élevait avec toutes les puissances qui sont en elle vers la source de l'Être et de la Vérité. Non seulement les esprits seraient éclairés, les âmes purifiées, mais les institutions et

les mœurs se transformeraient peu à peu ; les nations comprenant enfin cette loi du progrès dont on leur cache le sens profond iraient de plus en plus, sous l'œil de Dieu, grandissant dans l'amour et dans la lumière, s'affermissant dans la paix ! — L'épi naît du germe, le fruit de la fleur qui d'abord a dû mourir ; l'arbre qui étend au loin ses rameaux et son feuillage, tout ce qui doit durer est sorti des entrailles de la terre et d'une tombe où se cachaient les semences de la vie. Pourquoi la philosophie échapperait-elle à la loi qui régit toute la création ? Si nous n'osons lui demander de s'anéantir dans l'humilité, pour se relever dans la gloire de la vérité conquise, que du moins, avec la nature entière, avec tous les êtres et toutes les choses, par toutes les voies anciennes ou nouvelles, elle monte du fini à l'Infini, de l'homme à Dieu ! Qu'elle fasse connaître le grand ressort intérieur, et qu'elle obéisse la première au mouvement qu'il imprime !

— Ou je me trompe fort, mon cher maître, ou ce point de vue est en effet assez oublié pour qu'on puisse, à partir de lui, édifier une philosophie digne de prendre sa place à la suite de celle qui règne, depuis des siècles, et continuera de dominer dans les écoles chrétiennes. Qu'autour de cette pensée principale viennent se ranger, par l'effort d'un esprit ordonnateur (ordonner ici

c'est créer), toutes les pensées secondaires qui en dépendent ; qu'un auteur, disons mieux, un homme, — il est tout trouvé, — les marque au signe de son âme, et voici venir une forme nouvelle de la vérité immuable, un nouveau témoignage de la raison créée en faveur de la Sagesse éternelle, une philosophie qui tiendra son rang parmi celles du dix-neuvième siècle. Mais comment la nommerons-nous ?

— La philosophie du procédé principal de la raison ? Que vous en semble ?

— Ou celle de l'induction, car il importe d'être court. Le nom d'ailleurs viendra toujours assez tôt, quand nous aurons la chose. Je souscris à tout, à une seule condition.

— Je la devine, mon ami, et préviens vos désirs. Vous voulez que l'élan de l'induction profite à celui de l'humilité, et que la raison devienne, par l'exercice de la première, capable de la seconde.

— Je n'ai pas tant d'ambition pour ma pensée de l'élever à la hauteur de la vôtre, trop heureux qu'elle ait pu, même dans son excès, lui donner l'occasion de se produire. Je désire seulement que vous réserviez, en vue de l'avenir, les droits de l'humilité.

— J'irai plus loin : je promets de mettre la philosophie de l'induction, ma philosophie (je souris

en employant ce terme présomptueux) quelle que soit sa fortune, tout ce que je dirai, tout ce que j'écrirai, sous la garde de l'humilité. N'est-ce pas le meilleur moyen de donner, en attendant mieux, un corps à la philosophie que vous rêviez?

— Ni la mienne — mon cher maître, — elle n'était qu'un délasement de mon esprit, — ni la vôtre, bien qu'elle soit pleine de promesses, ne se réaliseront peut-être jamais. Et pourtant quelque chose me dit que les pensées rapidement échangées entre nous sont, à l'heure présente, les pensées d'un grand nombre d'esprits. Ouvrez seulement la voie : on ne tardera pas à s'y engager à votre suite. Il y a, dans cette génération qui grandit et n'attend que des chefs, assez d'âmes marquées d'un signe propre, pour que ce siècle voie naître et se développer, avant son déclin, plus d'une philosophie qui l'honorera dans l'histoire. Il est né dans la lutte, presque dans la mort, il finira dans la paix et la plénitude de la vie. L'Église de France a déjà reconquis la chaîne d'or de l'éloquence : il faut qu'elle partage, avant cinquante ans, l'empire de la philosophie et celui de la science.

— Périssent à jamais nos noms, nos discours, tous nos vains projets, et que ce souhait s'accomplisse !

— Il est pourtant, mon cher maître, bien doux

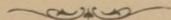
de rêver qu'on donne au monde une philosophie.

— Si le rêve est doux, l'œuvre est pénible, et il y a loin du grain de sénevé au grand arbre.

— Pas tant qu'il semble, si le grain de sénevé consent à mourir.

— C'est chose faite, mon cher enfant, autant du moins qu'il est au pouvoir de l'homme.

— Alors, n'en doutons pas, l'arbre est déjà né.



III

LA LOI DE L'EXPIATION

(7 Septembre 1765)

Les vacances de l'année 1765 venaient de s'ouvrir pour la vieille Université lorraine, et les professeurs jouissaient, ainsi que leurs élèves, d'un repos mérité. Pour ces derniers la joie était sans mélange, l'avenir sans nuages : il n'en était pas ainsi de leurs maîtres. Membres, pour la plupart, d'une Compagnie proscrite, ils ne devaient qu'à la généreuse bonté d'un vieillard l'abri passager que sa mort allait leur ravir. Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, touchait au terme de sa longue carrière ; lui disparu, la Lorraine devenait, en vertu des traités, province française. Dès lors, plus de tolérance et de protection : la loi commune s'appliquerait aux jésuites de l'Université de Pont-à-Mousson ; il leur faudrait se disperser aussitôt et prendre, à la suite de leurs frères, la route de l'exil. Ce petit coin de terre était leur dernier asile, leur dernière école : ils

n'espéraient pas en jouir et y enseigner longtemps. Ils attendaient calmes et résignés, tout entiers à des devoirs qui pouvaient cesser demain, et qu'ils remplissaient comme s'ils ne devaient pas bientôt finir.

L'un d'eux, philosophe mystique, traducteur de Platon, le Père Grou ne devait plus remonter dans la chaire qu'il occupait depuis deux années à peine. Il prenait, suivant les usages de la Compagnie, quelques jours d'un repos absolu, avant de se livrer à d'autres travaux : il venait de mettre la dernière main à l'Exposé simple et lumineux qui précède la traduction des dix livres de la *République*. Né en 1731, dans un village voisin de Calais, le Père Grou avait prononcé ses derniers vœux à l'Université de Pont-à-Mousson, avec son ami et son contemporain le Père Beauregard¹. Il devait ce jour même prendre congé de lui : les deux Religieux allaient se quitter pour ne se revoir de longtemps. Venu pour visiter son vieux père et sa famille, pour saluer une fois encore les lieux et les hommes qu'il avait tant aimés, le Père Beauregard avait hâte de retourner, dans la

¹ Le Père Beauregard était né à Metz le 4 décembre 1731. Sa famille, à l'époque de ses études, était venue s'établir à Pont-à-Mousson ; sa sœur s'y était mariée. La famille issue de ce mariage est aujourd'hui éteinte.

capitale de la France, à ses travaux et à son infatigable apostolat. Aussi ardent, aussi impétueux que le Père Grou était doux et timide, il préférerait le commerce des hommes à celui des livres, la prédication à la contemplation, la polémique qui passionne à l'étude qui repose l'âme. Il se souciait peu de s'adresser aux esprits d'élite, comme on les nomme, et ne parlait si volontiers qu'aux auditoires populaires dont son éloquence obtenait tout ce qu'elle réclamait. On eut plus d'une fois l'occasion de le constater : dans les églises de Paris où sa parole puissante remuait, bouleversait, convertissait ; dans sa ville adoptive où, vingt ans plus tard, il revint prêcher une station dont le souvenir y a survécu aux événements de la Révolution française. Mieux renseigné sur l'état des esprits qu'un grand nombre de savants, doué d'ailleurs d'une clairvoyance extraordinaire, on entendit parfois sortir de sa bouche des prédictions que l'avenir ne devait que trop réaliser et dont l'énergique précision frappa ses contemporains. On peut lire, dans tous les cours de littérature, l'apostrophe éloquente que Laharpe a reproduite le premier et qui prophétise, en quelques lignes, les sacrilèges du culte de la Raison¹.

¹ « Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre

Tel est l'homme déjà célèbre, l'ami dévoué que le Père Grou attendait vers la fin d'un beau jour de septembre (on était au sept de ce mois), dans les vastes jardins de l'Université, non loin des bords de la Moselle, pour échanger avec lui ses sentiments, ses pensées, ses tristesses. Passionné pour l'étude et le travail solitaire, le Père Grou craignait autant la foule que le Père Beauregard l'aimait et la recherchait. Son influence, qui fut considérable et qui dure encore, s'exerça surtout par les livres ou dans un cercle restreint d'auditeurs. Il excellait à diriger les âmes que Dieu appelle à lui par un attrait particulier : ses succès, sous ce rapport, furent aussi grands que soigneusement cachés. Tandis qu'il nous reste à peine du Père Beauregard deux volumes de sermons, ou plutôt d'improvisations et d'analyses recueillies après sa mort, le Père Grou a laissé¹, outre ses

culte proscrit. Mais qu'entends-je, grand Dieu ! que vois-je ? Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur succèdent des chants lubriques et profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs ! »

¹ M. Cousin n'a guère fait que reproduire en la retouchant, avec plus ou moins de bonheur, la traduction du Père Grou (*République de Platon, Gorgias, etc.*).

traductions dont le mérite n'est point contesté, un grand nombre d'ouvrages ascétiques d'une saine doctrine, d'une morale austère. Son style simple, précis, facile, est celui des écrivains de la meilleure époque. Il éclaire et il persuade plus qu'il n'entraîne ; pourtant il a des pages d'une sévère éloquence.

Le Père Grou n'était point seul à jouir de cette belle soirée : un autre Religieux dont le nom n'appartient pas à l'histoire des Lettres, mais dont la vie n'en fut pas moins riche de travaux et de mérites, attendait en sa compagnie leur ami commun. Lorrain d'origine, le Père Bourgeois était né, lui aussi, en 1731. Ancien condisciple du Père Beauregard, il enseignait alors la théologie et quelques parties des sciences à l'Université de Lorraine. Chose digne de remarque : il comptait au nombre de ses élèves le jeune Henri Grégoire dont la famille habitait non loin de la sienne, au village de Vého : le futur Conventionnel avait alors quatorze ou quinze ans. Doué d'un esprit plus vif que profond, prompt à concevoir, prompt à se décider, d'ailleurs plein de franchise et de bonté, le Père Bourgeois n'était guère moins attiré vers l'histoire que vers les sciences. Il les cultivait avec une égale ardeur, et en cette année même (1765), il avait obtenu qu'on élevât, dans les jardins de l'Université, un Observa-

toire¹, qui existe encore, bien que sa destination soit changée.

C'est au pied de cette élégante et légère construction que les trois Religieux s'étaient donné rendez-vous. Le Père Bourgeois et le Père Grouy furent les premiers, et, comme il était naturel, ils s'entretenirent des choses que le Père Beau-regard avait dites, des nouvelles qu'il avait apportées de la capitale. On n'en pouvait plus douter : l'esprit du siècle et celui des Lettres tournaient décidément à l'irréligion la moins déguisée, la plus agressive. L'impiété avait son fanatisme, ses accents de haine et de colère ; elle avait ses chefs et ses soldats, son mot d'ordre et ses plans de campagne ; elle propageait sous toutes les formes, ouvertes ou dissimulées, savantes ou séduisantes, ses négations et ses calomnies. Voltaire était plus que jamais comblé de gloire, entouré d'adorateurs. Le déisme vague et sentimental de Jean-Jacques Rousseau n'offrait guère moins de périls que la mordante ironie et la verve impitoyable du patriarche de Ferney. Si l'un savait mieux détruire, l'autre édifiait de redoutables abstrac-

¹ Il appartient à un grand industriel, M. Adt, dont l'immense manufacture occupe, depuis 1871, au moins la moitié des bâtiments de l'ancienne Université.

tions : il serait encore dangereux quand son émule serait presque oublié. L'*Encyclopédie* accumulait avec ses volumes ses insinuations et ses objections perfides. La nouvelle, le roman, le théâtre s'attaquaient aux mœurs et aux traditions non moins qu'aux croyances. C'était de partout comme un gigantesque effort pour rompre avec le passé, pour se séparer de lui et l'anéantir.

— Et que fait le roi, que fait la noblesse en présence d'un tel déchainement ? Quelle digue opposent-ils à ce flot montant de haine et d'irrégion ?

— Votre roi, — car le Père Bourgeois resta Lorrain jusqu'au dernier jour, — votre roi s'endort dans la mollesse et se livre à de honteux plaisirs. Il pense que tout cela durera bien autant que lui, et il s'inquiète fort peu de ses successeurs. Vos nobles, vos grands seigneurs sont les premiers à protéger l'impiété, à courtiser les écrivains qui la répandent. Leurs vices, d'ailleurs, égalent leur irrégion. Ils suivent fidèlement l'exemple de leur maître. Sans nous bien porter, nous sommes assurément moins malades que vous, et la corruption nous envahit plus lentement. Je n'ose penser au jour où mourra notre bon duc...

— Et le clergé français, où donc est-il ? que devient-il dans cette crise redoutable, lui si dévoué, si savant ?

— Vous vivez, cher professeur et parfait tra-

ducteur, avec les Athéniens, et ne savez plus ce qui se passe en France et autour de nous ; vous êtes en retard au moins d'un siècle. Avez-vous donc oublié sitôt ce que nous dit hier notre ami : le clergé s'isole, il vit dans la retraite et le silence. Quelques-uns de ses membres traduisent ainsi que vous de beaux livres grecs et latins ; il en est qui s'élèvent comme notre père Guénard¹ jusqu'au discours académique et ornent leur front, à l'exemple de Jean-Jacques, des couronnes que distribuent les savants de la province et de la capitale. Ils sont un peu de Dieu, un peu du monde, un peu du parti de l'Église, un peu du camp des philosophes. Ils font leur part et leur cour à toutes les puissances, au passé digne de tous les respects, au présent qu'il serait malséant de ne point louer, à l'avenir qu'il serait imprudent de ne pas ménager.

— Ne plaisantez pas, mon Père, en un sujet aussi grave. Je sais des prêtres de cœur et de talent qui se préparent à confondre les séducteurs,

¹ Le Père Guénard, jésuite lorrain, auteur d'un éloquent discours sur la nature de l'esprit philosophique, couronné par l'Académie française en 1755. Il avait pris pour épigraphe ces paroles célèbres : *Non plus sapere quam oportet*. Le Père Guénard né en 1726, mourut en 1806.

à les réduire au silence. L'un d'eux, mon premier maître, celui qui me fortifia dans ma vocation et me fit venir ici pour couronner mes études, l'abbé Guénée¹, scrute avec soin les Saintes Lettres, l'histoire et les mœurs des Hébreux, les traditions et les langues des peuples de l'Orient. On n' imagine point, m'écrit-il, dans quelles erreurs Voltaire est tombé au sujet de la nation juive, et combien il a soutenu de paradoxes absurdes ou ridicules. A vrai dire, il ne sait pas le premier mot des questions qu'il traite avec tant d'assurance. Il n'a, dans ces matières difficiles, ni érudition, ni critique : rien ne sera plus facile que de le confondre.

— Et pourtant on ne cessera pas de le croire. Il plaisante avec esprit des choses qu'il ne sait point : il aura les rieurs de son côté.

— Mon maître n'est pas, croyez-le bien, un savant sec et froid : il saura lutter, s'il le faut, de verve moqueuse, de plaisanterie fine et délicate, et battre l'ennemi avec ses propres armes. Vous me direz bientôt si j'ai trop promis de lui.

— Qu'il se hâte donc, car le temps presse et

¹ L'abbé Guénée dont il est ici question, né à Amiens en 1717, fit paraître en 1769 ses *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais*, si pleines de science, de verve et de bon sens, que Voltaire lui-même n'essaya pas d'y répondre.

l'erreur fait des progrès qui m'épouvantent. Mais est-ce bien assez, dites-moi, d'un homme, d'un prêtre savant et zélé, pour soutenir de tels assauts? N'est-ce point par centaines que vous devriez, en France, compter les défenseurs de la vérité? Où les voit-on multiplier leurs efforts pour répondre aux attaques de leurs adversaires? Nommez-moi, je vous prie, dans cette croisade qu'on attend, mais toujours en vain, les chefs et les soldats de l'Église. Est-ce assez de quelques livres publiés par nos Pères, et plus souvent par des auteurs inconnus, où l'on découvre plus de zèle que de science, de quelques mandements où de pieux évêques exhalent leurs plaintes, et dépeignent avec éloquence des angoisses dont les philosophes ne font que rire et qui redoublent leur audace? Devrions-nous, dans un péril aussi grand, nous contenter de ces douleurs sans action, de ces gémissements sans effet, de ces rares soldats qui combattent çà et là sans discipline et sans capitaines? Croyez-moi, mon Père, il y a parmi vos évêques français trop de grands seigneurs, de trop haute naissance et de trop noble maison. La cour ne fut jamais, nous le savons, une école de devoir et de courage apostolique.

— Oubliez-vous que l'épiscopat français compte encore un grand nombre d'hommes pieux et de saints?

— Des hommes pieux, mais irrésolus : des saints, mais comme l'Église n'en canonise point et comme le jansénisme nous les a gâtés, pleins de scrupules dans les petites choses, incapables des grandes, résolus à l'égard du seul Siègre apostolique, timides ou prosternés dans tout le reste : des saints qui craignent, qui tremblent et ne savent plus aimer. Les vrais saints sont ceux qui sauvent l'âme de leurs frères, et je vois qu'on s'en occupe en général assez faiblement. Voyez ces bons prêtres du voisinage qui nous visitent de temps à autre. Ils ne sont pas jansénistes, et ils seraient marris qu'on eût d'eux cette fausse opinion, mais s'ils n'ont pas l'erreur ils en ont toutes les suites. Ils me désolent par leurs scrupules et leur peu de confiance en la bonté de Dieu qui mourut pour nous. Ces âmes honnêtes mais timorées, accablées par la majesté des saints mystères, n'ont plus de ressort et d'élan. Comment pourraient-ils convier leurs paroissiens à se nourrir du pain de vie, du sacrement des forts, quand il leur inspire à eux-mêmes plus d'effroi que d'amour ! Je vous le répète : si l'erreur fait tant de ravages dans les âmes, si ses progrès sont à ce point désolants, ce n'est pas que nos adversaires soient bien forts, c'est que nous ne savons plus aimer.

— Il n'est que trop vrai, l'erreur janséniste a

corrompu les sources de la pensée en desséchant celles de l'amour.

— Et préparé par suite aux écrivains irrégieux des succès trop faciles. Ils doivent à leurs précurseurs de belles actions de grâces, car ils ont fait au moins la moitié de leur travail. Où l'amour chrétien languit et s'en va mourant, l'amour faux et corrompu ne tarde pas à prendre sa place jusqu'au jour où il domine sans partage et corrompt la pensée avec la volonté. De là ces scandales publics, ces déplorables exemples donnés par les premiers et les plus grands de votre nation, ces hontes royales auxquelles je voudrais ne point croire. Jusqu'où iront de pareils déportements?

— Aussi loin que le mal peut aller ici-bas, mon Père, c'est-à-dire jusqu'aux derniers excès. Il n'en est pas, continua le Père Grou, de plus en plus absorbé dans ses tristes pensées, dont l'amour ne soit capable, s'il est une fois détourné de sa fin. Il n'est point d'illusions dont il ne puisse repaître l'esprit, d'excès et de crimes auxquels il ne puisse entraîner la volonté. Rien n'est affreux, vous le savez, comme la corruption de ce qui est en soi meilleur et plus parfait. Plus le présent fut incomparable, plus le châtement des ingrats dépasse tous les châtements. C'est le don lui-même qui l'engendre, et du germe empoisonné mais toujours fécond sortent des fruits de mal et de

mort. La pensée qui devait monter jusqu'à Dieu descend jusqu'au néant. Ni sa pointe, ni sa force ne sont émoussées, mais elle n'aiguisé plus que le sophisme, elle ne perce plus que les défenseurs de la vérité. C'est un glaive qu'on tourne contre soi-même et contre les autres, dont on les frappe et dont on meurt. L'amour de son côté se prend aux trompeuses amorces, aux vaines images de la beauté qu'il a dédaignée, du bien dont il se détourne. D'attraits en attraits corrupteurs il descend jusqu'aux plus vulgaires et jusqu'aux plus avilisants. Plus de science, mais de vaines opinions : plus de noblesse et de dignité, mais toutes les hontes et toutes les dégradations. Pour finir, le mépris de Dieu, le dédain de sa loi, dernier pas qui sépare de sa justice et de l'abîme.

— Voilà, mon Père, un beau tableau et bien rassurant, tel que les philosophes en savent faire, quand ils veulent que rien n'y manque. Je gagerais que vous avez pris celui-là dans Platon, du moins pour l'essentiel et les grandes lignes. Mais qu'il soit de Platon ou qu'il soit vôtre, permettez-moi d'y ajouter un trait. Sans viser au renom de savant, je m'occupe des sciences de la nature. Or, dans l'étude du corps humain, rien ne m'a frappé comme la sympathie que le cœur et le cerveau semblent éprouver l'un pour l'autre. L'un d'eux ne peut souffrir, sans que son compagnon soit

malade en même temps. Ensemble ils pâtiſſent, ensemble ils jouiſſent. Ils ſe renvoient tour à tour les impressions et les ébranlements, et, du centre double et un, ceux-ci ſe communiquent au corps tout entier. Ainſi dépendent-ils l'un de l'autre et tiennent-ils les autres organes dans leur dépendance. Cela ſe fait ſans doute par le moyen des nerfs dont nous ſavons mal encore la nature et les fonctions, par ces minces filets qui relieut, à travers mille détours, le cœur au cerveau, et à tous deux les membres et les diverses parties de cette machine ſi bien ordonnée.

N'est-ce point là, mon Père, comme une image des rapports que le philoſophe découvre entre la pensée et l'amour, et de l'influence qu'ils exercent dans un concert merveilleux ? Ne fallait-il point que le ſerviteur fût conſtitué à la reſſemblance du maître, le corps à celle de l'âme qui le vivifie ? Il leur eſt enjoint de vivre enſemble et de ſe pénétrer juſqu'au plus intime de leur ſubſtance. Si différente que ſoit celle-ci dans l'un et dans l'autre, l'arrangement des parties du corps et des pouvoirs de l'âme devait, dès lors, préſenter des analogies ſans nombre. Nous en ſavons quelques-unes, les ſavants en découvriront bien d'autres. Nous n'y ſerons plus pour les voir.

— Nous n'y ſerons que trop pour voir la ruine

de la France, ma chère patrie, si son mal empire, comme tout le fait craindre, et si les deux sources de la vie continuent à verser dans son sein le poison et la mort. Car enfin quelle source de pensées plus féconde et plus pure que la vérité chrétienne, et les âmes qu'elle a nourries si longtemps trouveront-elles ailleurs des aliments pour la faim qu'elle entretenait et qu'elle apaisait tour à tour ? Que des nations aient vécu, sans la connaître, des vérités que la raison découvre, je le comprends, et l'histoire en témoigne. Montre-t-elle un seul peuple qui l'ait abandonnée sans mourir ? Elle a si bien et si avant creusé notre âme qu'elle seule peut la combler : elle seule peut satisfaire les désirs qu'elle allume. Au prix des pensées dont elle nourrit notre intelligence, toutes les autres sont comme la cendre auprès du pur froment. La cendre se disperse, le froment seul donne le pain qui nourrit. Je mets au défi tous les philosophes, tous les savants de faire vivre par leurs théories et leurs découvertes un peuple qu'ils auraient détaché de l'Évangile. De crise en crise il doit aller jusqu'à la mort.

Par quel amour remplacer dans les âmes celui du Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, malgré nos mépris et nos crimes ! Est-ce qu'il n'y aurait plus dans le monde ni misères à soulager, ni afflictions à consoler, ni désespérés

à sauver ? Si l'amour de Jésus-Christ y suffisait à peine par tant de vertus et de dévouements qu'il inspire, quel amour le remplacera ? Tous peuvent-ils ici-bas aimer leurs richesses, leurs honneurs, leur brillante fortune, se complaire aux louanges des flatteurs de leur rang ou des courtisans de leur génie ? Toutes ces joies sont-elles pour tous les hommes, et comblent-elles seulement ceux que la foule des déshérités proclame les heureux de la terre ? Ne sont-ils pas souvent, dans le vide affreux de leur âme, les plus inquiets et les plus misérables ? Où l'amour de Jésus-Christ purifiait et ennoblissait les autres amours, toutes les vertus étaient possibles et toutes les grandeurs. Vous avez réussi à le bannir de vos âmes, vous l'avez rejeté et conspué, vous grands et puissants de la terre, vous prétendus philosophes, sophistes qui vous nommez des sages : laissez-le du moins aux petits et aux faibles, et tremblez qu'ils ne le perdent. Car malheur à vous, si après avoir aimé les choses les moins dignes d'être aimées, si après avoir demandé le bonheur aux sciences, aux lettres, au pouvoir, à la guerre ; si après vos luttes sans fin, vos triomphes et vos défaites, lassés de tout, impuissants, pour comble d'infortune, vous ne trouvez plus dans ce peuple épuisé par vos excès, dégoûté de vos folies, la moindre étincelle de cette flamme où s'allume et

s'entretient la vie des nations. Ah ! vous êtes perdus, et avec vous ceux dont vous étiez les chefs, dont vous êtes devenus le fléau ! Mais non il ne saurait en être ainsi : et l'amour que l'orgueil des puissants a dédaigné, la reconnaissance des petits et des humbles le gardera comme un levain précieux qui fera, tôt ou tard, fermenter la masse entière !

— Voilà, mon Père, le langage d'un philosophe que Platon n'a pas dégoûté de l'Évangile.

— Platon n'est que l'aurore, l'Évangile est la lumière. Dieu me garde de préférer le vestibule au temple et l'Académie à l'Église. Et pourtant Platon (vous ne vous méprendrez point à mes paroles) avait l'âme plus chrétienne que la plupart de vos philosophes, et il aimait mieux sa patrie que pas un d'eux n'aime la France.

— Il y paraît à leurs livres et à leurs flatteries pour les souverains étrangers. Les louanges les plus outrées en échange des décorations et des pensions les plus généreuses ! C'est un commerce bien naturel, très édifiant, et auquel je n'ai rien à reprendre, n'étant point Français. Toutefois, si j'avais l'honneur de l'être, je souscrirais sans peine aux éloges qu'on adresse à tant de peuples et de princes anglais, prussiens, moscovites. Je demanderais seulement qu'on épargnât les outrages à mon pays, les sarcasmes aux défenseurs

de sa gloire et de ses intérêts. Je dissimulerais filialement ses hontes et ses défaites ; surtout je me garderais d'en rire avec ses ennemis. Je célébrerais, au lieu de les flétrir, ses gloires les plus héroïques. Vous voulez que la Lorraine devienne française du fond du cœur, et vous insultez Jeanne d'Arc !

— Il n'importe, mon Père, vous serez Français, vous le serez bientôt, et vous serez heureux de le devenir. Vous oublierez tout, notre légèreté, nos défauts, nos vices. Vous combattrez côte à côte, et non pas pour la première fois, avec les soldats de la France ; vous serez les émules de leur courage, les compagnons de leurs victoires.....

— Ou la rançon de leurs défaites... c'est notre lot de souffrir pour vous, et de payer de notre ruine votre gloire ou vos alliances. Je ne sais qui nous a plus maltraités, de Gustave Adolphe ou de Louis XIII, sans oublier ce que nous devons à votre Louis le Grand.

— Vous aimerez un roi.....

— Qui n'aime que lui.....

— Dont les glorieux aïeux.....

— Et que m'importent ses aïeux, si lui-même il a perdu l'affection de ses sujets, s'il n'est plus que *le bien-aimé de l'Almanach*, comme disent vos chansonniers, s'il éteint peu à peu dans l'âme des

Français l'amour de leur roi, c'est-à-dire le meilleur rempart de la royauté, la plus solide garantie du bonheur et de la paix des États !

Ainsi n'agissaient pas nos ducs. C'était entre eux et nous un pacte d'affection réciproque et inviolable. Nous nous donnions à eux comme ils se donnaient à nous, à la vie, à la mort. Absents ou présents, vainqueurs ou vaincus, nous ne songions qu'à les servir, comme ils ne songeaient qu'à nous rendre heureux. L'un deux, après vingt ans au moins d'exil et d'occupation étrangère, nous retrouva dévoués et fidèles, tout pleins de son souvenir et de sa gloire : nous n'avons tant aimé que les plus persécutés et les plus malheureux. On dit qu'en Autriche, sur le premier trône du monde, ils n'ont pas mérité, moins qu'ici, l'amour de leurs nouveaux sujets. Qu'ils le gardent, et quoi qu'il advienne, je réponds du salut de leur couronne. *Omnia vincit amor* : l'amour triomphe de tous les obstacles. C'est un poète qui parle ainsi, mon Père, et, à défaut de Platon, que je n'ai pas étudié comme vous, je pourrais citer encore le prince des orateurs et des philosophes latins. Je vous ferais injure de rappeler ce qu'il dit, au traité *des Devoirs*, de l'amour qui captive les âmes, affermit les dominations, enchaîne les volontés.

Pour moi, je vous le dis en toute franchise : je

n'ai nulle envie de partager la fortune d'un peuple qui n'aime plus rien des choses qu'il devrait aimer avant tout le reste. Vos rois ont cessé de se dévouer au bonheur de leurs sujets : ils ne les aiment plus et n'en sont plus aimés. Vos nobles n'aiment guère que les distinctions frivoles, les nouveautés téméraires, le jeu, le luxe, les plaisirs. Vos prétendus sages n'aiment plus Dieu, et fort peu croient en lui. On dirait que votre clergé, la meilleure partie assurément de la nation et la plus saine, a peur d'aimer Dieu autant qu'il le mérite et l'exige. N'est-ce pas un de vos évêques, Massillon, qui s'écriait, il y a plus de quarante ans : « Le sel même de la terre s'est affadi, les « lampes du sanctuaire sont éteintes. » Oseriez-vous dire que ce triste état soit amélioré ?

Mais qu'aimez-vous donc et qu'allez-vous devenir, si vous n'aimez plus ni votre souverain, ni vos lois, ni vos magistrats, ni Dieu lui-même ? Par quelles folles passions, par quels amours inconstants allez-vous remplacer l'amour de Jésus-Christ, de son nom et de sa loi, car il faut que l'homme aime quelque chose ici-bas, et il lui serait aussi difficile de vivre sans respirer que sans aimer ? Pour moi je frémis à la pensée d'un tel désordre et des suites qu'il doit entraîner. Ma douleur serait trop poignante de voir se décomposer peu à peu, sous mes yeux, sans que j'y

puisse rien, un royaume qui a perdu l'amour et la foi. Une nation chrétienne qui cesse de l'être et qui fait tout ce qu'il faut pour décroître et mourir..... mais c'est là un spectacle auquel je ne puis seulement songer sans épouvante ! Plutôt que de le voir, j'irai jusqu'au bout du monde, aux lieux où prêcha notre grand Xavier. Là du moins le don de Dieu n'a pas été profané ; on y peut faire des chrétiens et préparer à Jésus-Christ de nouveaux Empires, en échange de ceux qui le rejettent ou qu'il abandonne.

Le soleil, pendant ces discours, descendait lentement et s'approchait de l'horizon. Les deux Religieux erraient sous les allées de tilleuls les plus voisines de l'Observatoire. De vastes cours séparaient les uns des autres les bâtiments de l'Université parallèles à la rivière. Près d'eux, sur un espace égal à celui qu'ils couvraient de leur masse imposante, s'étendait un vaste jardin ou plutôt un parc entrecoupé de vergers et de promenades. Sa limite extrême était, au levant la nouvelle et gracieuse construction, au couchant les rives de la Moselle. On distribuait alors libéralement l'air et le soleil à ceux qui se livrent à

l'étude, et dont l'esprit épuisé par un pénible travail se délasse volontiers au spectacle d'une riante nature. Le père Beauregard savait où trouver ses deux amis : il n'eut pas à chercher longtemps pour les découvrir, non loin du lieu où ils s'étaient donné rendez-vous. On attendit à peine qu'il se fût excusé d'un retard involontaire pour le presser de questions, pour lui demander, sur l'état des esprits dans la capitale, sur le progrès des nouvelles doctrines, sur l'indifférence de la cour, la complicité des grands seigneurs, l'apathie du clergé, des renseignements plus complets. On avait besoin d'être mieux éclairé, pour se former une idée exacte d'une situation sans précédents.

Le Père Beauregard n'épargna point les détails précis, convaincants : il dit les choses qu'il avait vues, les discours qu'il avait entendus, les discussions auxquelles il avait pris part. Il n'était point de ceux qui exagèrent le mal, pour le plaisir de donner à leurs tableaux des couleurs plus sombres, pour exciter plus d'émotion ou plus d'étonnement. Le présent l'effrayait, l'avenir plus encore. Le mal n'en était pas au point où la crise est imminente, mais on s'occupait si peu de le guérir que celle-ci serait longue et terrible. La parole était au seuls ennemis de la religion et de l'État, les autres laissaient faire et se taisaient. L'action, la vie, l'éloquence se dépensaient

au profit des opinions nouvelles : la religion n'avait plus que des défenseurs timides, doutant d'eux-mêmes, vaincus d'avance.

Dans aucun temps, dans aucun pays on n'avait été si joyeusement à l'abîme ; on n'avait vu, avec autant de légèreté et de gaité, ébranler les fondements sur lesquels repose toute société et, en particulier, la société chrétienne. Jamais, aux plus mauvais jours de la monarchie, la frivolité des esprits, la licence des mœurs, la fureur du plaisir n'en sont venus, chez les grands seigneurs, à de tels excès : l'impiété s'y joint qui les aide à tout pervertir. La réforme est dans les livres, le vice dans les mœurs, l'impuissance dans les magistrats et les lois. On n'entend parler que de la *nature*, et on en viole ouvertement les lois les plus saintes ; — de *sensibilité*, et les larmes qu'on accorde à des héros de théâtre ou de roman, à des peines imaginaires, à des chagrins coupables, on les refuse à la misère véritable et déchirante ; on les refuse à son pays dont on considère d'un œil sec les revers et la décadence. On ne voit et on n'entend que des réformateurs de l'État, dont le moindre souci est de réformer leurs mœurs, de modérer leurs déportements. Partout le vice s'étale, partout l'impudeur et le scandale, et c'est à peine si l'on se cache encore pour faire le mal dont l'exemple vient de si haut.

Et pourtant, quelque grande qu'elle fût, la passion des méchants, leur ardeur de détruire étonnaient moins l'éloquent Religieux que l'indifférence et la tiédeur des chrétiens. On avait vu plus d'une fois déjà, dans l'histoire, le mal aussi audacieux, mais jamais, de la part des fidèles, un tel abandon de soi-même et de la vérité, un tel engourdissement des âmes et comme un sommeil voisin de la mort. Tout languissait, les bonnes études aussi bien que la foi. Les Universités se dépeuplaient ; les collèges toujours nombreux, grâce à de pieuses fondations, formaient plus de poètes médiocres et de littérateurs frivoles que d'esprits nourris d'un bon suc, solides et sensés. Plus le nombre des écrivains légers de science, licencieux et frondeurs, croissait dans la capitale, plus diminuait dans les provinces celui des professeurs consciencieux et savants. Les vocations religieuses devenaient tous les jours plus rares et moins éprouvées. Dans les couvents jadis trop étroits pour un peuple de pieux solitaires, quelques Religieux luttaient à grand'peine pour conserver l'ancienne discipline, pour résister au souffle énervant du monde, à l'esprit du siècle, aux dangers qui naissent des richesses.

Au Père Bourgeois qui réclamait contre les rigueurs d'une telle sentence, du moins en faveur de la Lorraine, l'impitoyable censeur opposa sur-

le-champ des preuves sans réplique, et après lui avoir cité quelques noms propres et des faits trop connus :

Notre Université elle-même si longtemps florissante, où en est-elle aujourd'hui ? Que reste-t-il de sa vieille gloire, de ses maîtres fameux, de ses brillants succès ? Où sont les deux mille élèves qu'elle formait à la piété, qu'elle nourrissait aux bonnes Lettres, aux sciences divines et humaines, qu'elle envoyait en France, en Écosse, en Allemagne, et jusqu'aux extrémités du monde confondre l'erreur, répandre la vérité, engendrer des chrétiens ? Où sont les Barclay, les Sirmond, les Maldonat, les Grégoire de Toulouse et tant d'autres qui enseignaient à la fois dans cette noble École, aux jours de sa splendeur ? Êtes-vous capables, dites-moi, vous leurs successeurs, malgré votre zèle et votre science, d'opposer une barrière à l'irréligion comme ils en ont élevé une dans ces contrées, solide, infranchissable à l'hérésie protestante ? Où sont vos Charles le Grand, vos Charles V, émules de Sobieski ; qui vous rendra un cardinal de Lorraine ?

Et dans cette cité, ma patrie adoptive, où habitent maintenant tous les miens, qui n'a pas moins que Metz, ma ville natale, toute mon affection, croyez-vous que la foi soit encore, comme aux anciens jours, ardente et profonde ? Comment le

peuple aurait-il gardé fidèlement le trésor dont ses chefs et ses guides ne savent plus tout le prix ? Voyez, vis-à-vis de nous, sur la rive gauche de la Moselle, l'antique monastère où vécut et mourut une sainte, femme et mère de rois, où s'éteignit dans le jeûne et les austérités une existence que les devoirs de la famille et du trône n'avaient pas usée tout entière. Quelques pauvres Clarisses jeûnent encore et se mortifient dans ces vastes cloîtres où la veuve de René II¹, du vainqueur de Charles le Téméraire, dirigeait par ses leçons, édifiait par ses exemples une communauté nombreuse. Les prières de ces saintes filles sont aujourd'hui moins puissantes que l'esprit du siècle : elles n'ont plus de novices, elles n'auront pas d'héritières.

Que dirait la Mère de Chantal, l'amie dévouée de saint François de Sales, et quelle désolation serait la sienne si elle retrouvait presque désert l'asile pieux qu'elle a ouvert dans cette ville au prix de tant de fatigues et de larmes ; où la chambre qu'elle habita durant six mois est entourée d'honneur et de solitude, où le nombre des cellules abandonnées s'accroît tous les jours ? Et l'émule

¹ Philippe de Gheldres, 1462-1547. Son histoire vient d'être écrite (Grenoble, 2 vol.) par une Religieuse Clarisse.

de saint Vincent de Paul, l'élève de Sirmond, notre saint et savant Fourrier, lui qui fut, dans cette grande École, tour à tour disciple et maître, que dirait-il s'il la retrouvait, à un siècle de distance, morne, silencieuse, dépeuplée ? Quelle ne serait point sa douleur s'il lui fallait, dans cette cité qu'il a tant aimée, dans les monastères qu'il a fondés ou relevés, voir les fruits de sa glorieuse réforme compromis ou perdus ? Non, non, croyez-le bien, et il m'est assez pénible de l'avouer : si la Lorraine n'a pas encore toute la violence du mal, elle a déjà toute la langueur qui le précède et en favorise les progrès.

Le Père Beauregard n'eut point de peine à convaincre ses amis qu'un tel état des âmes, auquel rien ne pouvait être comparé dans l'histoire de l'Église et dans celle de la France, présageait quelque crise redoutable. L'ordre politique et social n'était pas moins menacé que l'ordre religieux, il aurait sa part de l'ébranlement ; mais, à la différence de l'Église, il n'était pas assuré d'en sortir intact et sans blessure. A l'Église seule a été faite la promesse d'immortalité : aux Empires de la terre, aux puissances d'ici-bas, Dieu n'a promis que le prix de leurs œuvres. Il éclaire, il soutient, mais ne contraint point leur liberté. Leur sort est en leurs mains, et l'histoire a plus d'une voie pour conduire les peuples au terme que la

sagesse éternelle assigne au développement de son Église et à la marche du genre humain.

Tout plein de Platon qu'il venait de traduire, et dont les grandes idées s'unissaient dans son âme aux inspirations du zèle et aux enseignements de la foi, le Père Grou se confirmait, à ces discours, dans le jugement qu'il avait porté tout à l'heure. Comme la pensée chrétienne est, dans l'ordre des temps et le développement de l'esprit humain, le sommet de toute pensée, que sa fécondité merveilleuse a des ressources infinies pour les siècles à venir, et qu'elle n'a pas épuisé, tant s'en faut, sa sève inépuisable, rompre avec elle, s'en séparer et la rejeter lui semblait le comble de la démence et le principe des plus grands malheurs. Car, que mettre à sa place, comme on l'essayait déjà, sinon le matérialisme brutal ou le doute énervant, l'athéisme et son désespoir, ou le déisme et son impuissance ?

Les conséquences ne seraient pas moins terribles de l'amour divin dédaigné, rejeté avec outrage, remplacé par l'amour de soi, par l'égoïsme, dissimulé d'abord sous les noms les plus beaux et les apparences les plus séduisantes, s'étalant bientôt sans pudeur et sans crainte, tel qu'il est, dans sa hideuse nudité. Quelles flammes impures

n'allaient pas s'allumer dans ces cœurs où l'on éteignait la seule flamme qui éclaire sans éblouir, qui vivifie et répare au lieu de consumer?

Que deviendrait la liberté humaine privée des lumières et des inspirations de l'Évangile? Jusqu'où descendrait, des sommets de la vérité, à travers les rêves des utopistes, les abstractions des philosophes, les chimères des réformateurs, cette nation que le christianisme a élevée si haut et que l'impiété menace de détruire? Mais aussi jusqu'où iront avec elle et à sa suite tant de peuples, ses voisins, ses alliés, et même ses ennemis, sur lesquels s'exerce son influence tous les jours plus active, qu'elle domine par la beauté de sa langue et de ses chefs-d'œuvre, par le génie de ses philosophes, le talent de ses écrivains, trop souvent par l'art infini d'orner les plus petites choses, de donner au mensonge tous les dehors de la vérité, au vice le charme et les attraits de la vertu? Ce n'est pas le sort d'un peuple qui sera mis en question, ce sera celui de l'Europe entière, et ce qu'on veut bien nommer une réforme va devenir un bouleversement. Que le volcan, dont les sourds murmures s'étendent et grandissent, entre un jour en éruption, et il couvrira les contrées voisines de cendres, de lave et de fumée. Peut-être même plus d'un cratère s'ouvrira près du sien, pour livrer pas-

sage à l'impétueux courant des feux souterrains.

Si le Père Bourgeois aimait la Lorraine jusqu'à ne point vouloir devenir Français, de son côté le Père Grou aimait trop la France, pour que le seul pressentiment de ses malheurs à venir ne remplît pas son âme d'une tristesse profonde. La pensée qu'après de longs déchirements elle pourrait cesser d'être, ou de tenir le premier rang, qu'une autre nation lui succéderait dans le devoir glorieux de combattre pour l'Église et de la protéger, cette pensée lui était insupportable.

— Hé quoi ! dit-il à son ami, nous laissez-vous sans espoir, et les nations ne sont-elles plus guérissables ? Sommes-nous condamnés sans retour pour les crimes de nos pères, en attendant ceux que l'abus des dons les plus précieux va faire commettre à ce peuple égaré ? N'est-ce pas la foi du genre humain, celle des païens eux-mêmes, que l'expiation lave la souillure, efface la faute, et que les plus coupables cessent de l'être, quand ils ont subi le châtiment de la justice ? Peut-on peindre avec plus d'éloquence que n'a fait Platon le triste état de l'âme enlaidie par le vice, défigurée par le crime, la beauté reconquise de celle qui d'elle-même a provoqué les rigueurs de la peine, ou qui, du moins, l'a subie sans se plaindre ? Il y aurait, dès ici-bas, un remède à l'injustice pour les individus qui peuvent, jusque dans

la mort, satisfaire la justice divine ; et les nations qui finissent sans retour et tout entières n'auraient point, pour se relever de leurs chutes et réparer leurs fautes, le remède suprême de l'expiation volontaire !

— Qui les fera vouloir ?

— Leurs chefs, sans doute.....

— Ceux qui profitent de leur égarement, les plus audacieux et les plus coupables ! Mais en vérité vous n'y pensez point ! Qui a jamais, sur la pente du mal et de la décadence, retenu tout un peuple qui court et se précipite ? Les plus forts et les plus habiles en sont incapables. La religion seule y pourrait quelque chose. En auront-ils assez ? En auront-ils encore ?

— Mais, du moins, les prières des justes et leurs sacrifices volontaires.....

— N'y suffiront pas, croyez-le bien. Songez que l'abîme appelle l'abîme, et qu'une fois la crise déclarée, l'enfer déchainé, les excès succéderont aux excès, les crimes engendreront les crimes. Il faudra mieux que la prière des justes, mon Père, et ce ne sera pas trop du sang des martyrs. L'homme coupable, n'est-ce pas votre Platon qui l'affirme, doit être puni dans son corps, dans son âme, dans ses sens, dans son esprit, dans tous les instruments de sa faute, dans tous les principes de sa funeste jouissance. La nation

coupable devra-t-elle moins souffrir dans tous les éléments de son vice et de sa corruption ? La vertu divine de l'expiation ne doit-elle pas s'exercer sur tous ses membres pour la régénérer ? Ne faut-il pas que, tour à tour ou tous à la fois, ils passent par le feu vengeur de la douleur et du châtiment ?

— Vous m'effrayez, mon Père, car enfin les plus purs ont péché !

— Les plus purs paieront pour eux-mêmes et pour de moins dignes, pour les fautes qu'ils ont commises et pour celles de leurs frères. Vos anciens, vos païens savaient le prix des victimes sans tache, et dix-huit siècles après la mort ignominieuse du Juste par excellence, nous nous plaindrions de souffrir, et nous hésiterions à mourir, et nous ne souhaiterions pas, nous prêtres de l'Agneau sans tache, d'être sans faute à ses yeux, pour devenir un holocauste acceptable et salulaire à son peuple !

Oui, si mes pressentiments ne me trompent, si mes espérances se réalisent, — car, pourquoi feindre ici, et ne point dire toute ma pensée ? — ou nos successeurs, ou nous-mêmes nous passerons par les épreuves sanglantes et réparatrices. Il y aura de nouveau, après tant de siècles, pour l'Église des Gaules et pour d'autres Églises, pour ses évêques et pour ses prêtres, des prisons, des exils, des bourreaux, des meurtriers. Il faut que

la tige soit arrosée d'un sang pur, pour qu'elle se couvre encore de fleurs, et que ses fruits redeviennent sains et savoureux. Voyez : elle se flétrit, elle menace de se dessécher ; elle périra, si Dieu ne fait un prodige. Celui que j'attends, ce n'est rien moins que le bouleversement des âmes et des royaumes, que la guérison des unes et la transformation des autres par de redoutables épreuves, dont Celui qui les impose connaît seul la nature et la durée. Il faut à l'Église, jusque sur le siège de Pierre, des confesseurs et des saints ; elle en aura. S'il le fallait, elle aurait des martyrs : Dieu veuille épargner à l'univers chrétien ce crime et cette honte ! O siècle fortuné qui verra l'Église rentrer dans les catacombes, pour en sortir victorieuse de la mort, qui verra les papes sur toutes les routes de l'exil, et qui entendra l'*hosannah* de leur retour triomphant dans Jérusalem, heureuse d'acclamer son père et son roi ! O siècle que je ne verrai point, que je saluerai tout au plus, comme Moïse, des sommets glacés de l'exil ; siècle dont la pensée soutiendra mon courage et ma parole d'apôtre, dont l'espoir consolera mon cœur abreuvé d'amertume, heureux ceux qui, du moins, salueront ton aurore ; mille fois heureux ceux qui contempleront ta fin plus belle que le soir des plus beaux jours !

— Si du moins la France, ma noble patrie, pou-

vait souffrir avec l'Église et près d'elle, peut-être aurait-elle sa part du triomphe après avoir eu sa part de l'épreuve. Ne le pensez-vous pas ainsi, mon Père ?

— Assurément, répliqua le Père Beauregard, rien ne lui serait plus utile. Ensemble à l'humiliation, elles seraient ensemble à la gloire : le même jour les verrait sortir du même tombeau. Mais que de jours néfastes précéderont celui-là ! Que de dates lugubres, que d'heures pleines de trouble et d'angoisses, jusqu'à l'heure où de la tête aux extrémités la sève renouvelée, le sang rajeuni circuleront enfin abondants et rapides ! Doutez-vous que les plus coupables soient frappés les premiers, que la royauté.....

— Puisse trouver en France son Cromwell et son Charles I^{er}, interrompit le Père Bourgeois plus touché de ce souvenir historique que sensible aux malheurs de la royauté française : je n'y vois pour ma part rien d'impossible. Plus votre peuple aura montré de patience, plus je crains qu'une fois déchainé il n'étonne le monde par l'excès de sa colère et de sa passion. Songez-y donc : plus d'un demi-siècle de scandales publics, de guerres ruineuses, d'impôts écrasants, de misère croissante ; un règne tout entier, et qui n'est point terminé, dont je ne saurais dire s'il accumule plus de hontes au dedans que de revers

au dehors ! Les Stuarts étaient moins coupables que vos rois.

— Si la mort ou l'exil d'un seul ne suffit pas, le bras de Dieu est-il donc raccourci ? N'a-t-il point, pour les races royales qui refusent de se repentir, un châtiment, le plus terrible de tous, et, dans les trésors de sa colère, un glaive... ?

— Dont il frappe les aînés des rois, je le sais.

— Et ils tombent sur les marches du trône ; et leurs pères languissent dans une morne vieillesse, et ils errent silencieux dans leurs palais déserts ; ou ils reprennent la route de l'exil, et le monde n'est plein que des tombeaux des rois dormant loin de leurs ancêtres, sur la terre étrangère. — Misérables flatteurs, courtisans du vice et de l'orgueil, voilà l'effet de vos mensonges et de vos artifices ! Voilà dans quels abîmes disparaîtront ceux qui prêtaient une attention complaisante à vos discours empoisonnés. Mais vous les suivrez dans leur chute, vous tomberez après eux, et les nations qu'étonnaient votre impiété et votre orgueil s'étonneront bien plus encore de vos châtiments. Nobles du royaume de France qui jouez avec le feu, flatteurs des rois, courtisans des philosophes, vous qui raillez l'Église et plaisantez agréablement de ses ministres et de ses mystères, vos descendants, s'il en reste, seront trop heureux de revenir à la foi que vous dédaignez,

pour se consoler de leurs longues infortunes, de leur grandeur abolie, de leur splendeur éteinte à jamais.

Et après vous viendront, dans leur ordre, à leur rang, tous les coupables, ceux qui le sont aujourd'hui, et ceux que l'exemple venu d'en haut doit faire, à leur tour, orgueilleux et impies. Le châtiment descendra comme la contagion : il ne s'arrêtera qu'aux derniers rangs. Tous souffriront, dans leur âme, dans leur corps, dans les biens fragiles qu'ils aimaient sans mesure, dans leurs titres qui s'en iront en fumée, dans leurs richesses dont ils seront dépouillés, dans leurs honneurs et leur crédit dont il ne restera qu'un amer souvenir.

Quand les grands Ordres de l'État auront été flagellés et abattus ; quand ils auront été, comme membres premiers et principaux de ce corps malade, régénérés par la douleur, alors seulement la nation tout entière, si elle n'a point profité d'un tel exemple ; si, revenant à Dieu et à la foi de Jésus-Christ, elle n'a point fait pénitence, la nation à son tour souffrira comme nation dans ce qu'elle a de plus cher et qui lui tient le plus à cœur. Que si par malheur Dieu lui épargnait cette suprême épreuve, lui refusait cette dernière marque de sa bonté, j'ose à peine dire ce que je pense....., c'est qu'il l'aurait abandonnée. Mais pour

le peuple qu'il aime encore, comme remède à son vain désir de gloire, à son oubli de Dieu et de sa loi, il garde, dans les trésors de sa justice, non plus le glaive dont il frappe les aînés des rois, mais quelque chose de plus effrayant, un fléau que le monde occidental a vu déjà plus d'une fois, sous lequel Rome a succombé....!

— Quoi ! les barbares, les hommes du Nord...!

— Ce n'est pas moi qui les ai nommés, mon Père, et Platon non plus ne vous en a rien appris. Aussi bien l'expiation dont il traite ne s'applique qu'aux particuliers; il ne savait rien et n'a rien dit de celle que Dieu impose aux nations, quand il veut les guérir et changer la face du monde.

Oui ! les hommes du Nord ! Et n'est-ce pas ici même une de leurs grandes routes, la plus suivie par eux et la plus facile ? Voyez seulement ce pont dont les Romains ont jeté les premières assises, — les trois Religieux, tout en conversant, s'étaient rapprochés du fleuve : — quelle voie plus commode que celle-ci, et n'est-ce pas au pied de ce vieux castel féodal, héritier d'une station romaine, qu'aboutissent, en contournant la colline, et juste à l'entrée de ce pont, les grandes routes du Nord et de l'Allemagne ? On n'a rien à craindre en ces lieux du canon de Metz et du feu de ses redoutables remparts.

Regardez autour de vous, ajouta le Père Beau-

regard, avec un sourire plein d'amère tristesse, contemplez ces vastes bâtiments de notre Université lorraine, ces monastères dépeuplés et leurs vastes jardins. Ne dirait-on pas des lieux préparés tout exprès pour leurs tentes, leurs blessés et leurs convois¹ ?...

Oui, les hommes du Nord, ceux qu'on appelait les barbares !... Croyez-vous qu'il n'en reste pas assez pour punir l'orgueil d'un peuple amoureux de lui-même ? Le jour où l'humiliation de défaites sans nombre, mais non sans gloire, en viendra aux prises avec sa téméraire confiance..... si enfin il revient à Dieu, ah ! ce jour sera le dernier de l'expiation, et le premier d'un avenir plus beau que ses espérances.

Derrière la grande salle des Actes, à quelques pas de la Moselle, sur la terrasse qui domine son cours, se trouvait une épaisse charmille, retraite

¹ C'est sur ce pont que passa à trois reprises le grand flot de l'invasion en 1814, 1815 et 1870. La ville fut également, à ces trois dates, remplie d'ambulances, de blessés, de malades. Après les grandes batailles sous Metz, le seul petit Séminaire, ancien et magnifique couvent des Prémontrés, reçut dans ses vastes salles et dans sa chapelle, dans l'espace de trois mois, trente mille malades ou blessés.

Le quartier général allemand fut établi à Pont-à-Mousson du 15 au 23 août 1870.

où les professeurs aimaient à venir méditer et prier. Les trois amis y avaient pénétré et s'étaient assis sur des sièges rustiques. Le bosquet ouvert seulement à l'ouest leur laissait voir, avec les eaux limpides de la Moselle, les vastes jardins qui entourent les maisons et les monastères de la rive opposée, plus loin les collines couvertes de vignes, couronnées de forêts. Partout, sur le fleuve et dans la cité, le silence et un calme profond, comme il arrive souvent à la fin d'un beau jour d'été.

Des dernières paroles de son ami, le Père Grou n'avait accepté que les consolations et les espérances. Son courage, au lieu de faiblir sous le poids des sombres prévisions, s'élevait et grandissait, et avec lui ses sentiments et ses pensées.

Pourquoi Dieu perdrait-il à jamais la France, par laquelle il a fait de si grandes choses ; et quel peuple est encore, malgré son mal qu'on peut guérir et sa décadence qu'on peut arrêter, mieux préparé par son génie, son caractère et la place qu'il occupe sur la carte du monde, à servir ses desseins et son Église ? Qui sait même si ces expiations devenues nécessaires, si ces infortunes méritées ne sont pas, dans les conseils de Dieu, une partie de sa mission, un ornement de sa couronne, et, devant la postérité, le fondement de sa gloire véritable ! Par quelles autres voies

que celles de la souffrance et des larmes l'humanité s'avance-t-elle depuis sa naissance, et chacune de ses conquêtes n'est-elle pas au prix d'une douleur et d'un sacrifice? N'est-ce pas chaque jour, en chacun de nous, la peine du travail qui procure au corps son aliment éphémère, à l'âme sa nourriture immortelle? La salutaire expiation d'un Dieu qui voulut, victime innocente, mourir pour l'humanité coupable, n'a-t-elle point, divisant l'histoire du monde en deux parties, séparé les figures des réalités, les vertus humaines des vertus chrétiennes, le pressentiment de la vérité de la connaissance de la vérité?

Pourquoi cette crise dont on nous menace, cette expiation qui s'approche, ne seraient-elles pas, dans l'histoire des nations chrétiennes, si Dieu le veut ainsi et si la liberté de l'homme y concourt, la crise d'un progrès nouveau dans la pensée et l'amour par l'épreuve de la douleur? Dieu n'a-t-il point, dans les trésors de sa sagesse, des vérités toujours anciennes et toujours nouvelles qu'il tient en réserve pour refaire, à l'aide de leurs sucs nourriciers, ces âmes épuisées par des aliments sans vertu? Bienheureuses les générations qu'il visitera après les jours de deuil et de ténèbres, pour leur manifester, avec plus d'abondance, les secrets de son amour infini et la profondeur de ses ineffables mystères. Oui, assu-

rément, plus terrible sera la crise, plus elle aura de violence et de durée, plus les nations chrétiennes dont la France est toujours, malgré son égarement passager, la première et la plus aimée, auront fait un pas décisif vers la vérité par le progrès de la pensée, vers le bonheur par le progrès de l'amour.

Le Père Grou en était là de ses réflexions ou de ses rêves dont il ne témoignait rien à ses amis absorbés dans leurs propres pensées, quand, après les premiers tintements de l'*Angelus* du soir, comme c'est l'usage en Lorraine, l'air fut ébranlé et les rives de la Moselle retentirent du son joyeux des cloches annonçant à toute volée la fête du lendemain. Les trois paroisses de la ville donnèrent le signal : le bourdon de l'Université leur répondit bientôt des tours élevées qui dominent sa magnifique chapelle bâtie au quatorzième siècle par les Religieux de saint Antoine. A deux pas du lieu où les trois amis priaient alors d'un même cœur, le riche monastère des Prémontrés joignait son carillon vif et pressé aux sons graves et lents de son voisin plus solennel. De temps à autre un son doux et argentin, parti de la colline la plus proche où les Capucins avaient un couvent, venait, porté par le vent et par la Moselle, unir sa faible voix à celles des églises et des asiles pieux qui peuplaient encore, à cette époque, la

ville savante et sainte de la Lorraine. Ce religieux concert dont le fleuve et les collines portaient au loin les accords et la bonne nouvelle, ce concert qui avait plus d'une fois charmé son enfance, mais auquel il n'était plus habitué, avait ému le Père Beauregard, au point de lui arracher des larmes.

Douces harmonies, s'écria-t-il, qui me rappelez de si chers souvenirs et des jours moins troublés, pourquoi n'avez-vous plus comme autrefois le don de calmer mes sens et mon cœur ? Ai-je donc, jeune encore, trop vécu, trop appris, trop bien connu les hommes de mon temps, pour me confier en leurs mérites et pour espérer de l'avenir ? Ah ! sonnez, sonnez bien fort, messagères de la vérité, élevez et renforcez vos voix, car ce peuple est sourd à vos accents. Il n'entend plus les choses que vous lui annoncez, et vous auriez plutôt éveillé les générations endormies dans la mort, ou celles qui sommeillent encore aux portes de la vie, que dans son âme la foi des anciens jours, l'espérance et la charité des siècles chrétiens !

Ah ! puissent les bords de la Moselle ne retentir jamais de sons plus effrayants ! Puissent ses rives fleuries n'être point foulées par des hordes barbares, ni ses eaux limpides troublées par la fange et le sang des batailles ! Et toi, Metz, ma ville natale, ah ! si jamais tu perdais ta couronne

de vierge ; si , victime expiatoire et pour un temps ?..... Mais où s'égarèrent mes pensées ! Ah ! bien plutôt, mes Pères, songeons à nous, à nos devoirs, au salut de nos frères et à celui de nos âmes. Ne pensons qu'à remplir, loin du trouble qu'engendrent les désirs et les vains espoirs de la terre, notre mission de prêtres et d'apôtres. Apôtres ! Il faut que nous le soyons aujourd'hui, demain, jusqu'à notre dernière heure ; apôtres pour sauver ce peuple, si Dieu veut lui épargner l'expiation qui s'approche ; apôtres pour le guérir, le relever et le rendre à la vie, car il ne faut pas qu'il meure, et Dieu ne le souffrira point.

Les trois Religieux se levèrent alors, et par le quai plus étroit qui sépare le vieux collège de la Moselle, ils parvinrent, en traversant un agréable jardin, à la grande chapelle de l'Université devenue, dès la fin du siècle dernier, l'église paroissiale Saint-Martin. Un reste de jour faible et douteux éclairait encore la vaste nef, les bas-côtés, les chapelles latérales, le chœur enfin dont les riches décorations et les marbres brillants contrastaient avec le style sévère et simple du reste de l'édifice. Après s'être prosternés et avoir prié en silence, ils revirent ensemble, à droite, en avant du chœur, la chapelle où sont vénérées les reliques précieuses des saints et des martyrs de la Compagnie, à gauche, faisant face à la pre-

mière, la chapelle dédiée à saint François-Xavier, où, dans un tableau qui subsiste encore et qu'on dit l'œuvre d'un maître, le grand apôtre est représenté donnant le baptême à une princesse indienne. Dieu seul entendit les soupirs et les prières des trois Religieux ; seul il recueillit, à cette heure solennelle, le secret de leurs héroïques résolutions : l'histoire de leur vie fait voir qu'il les exauça.

Stanislas, roi de Pologne, dernier duc de Lorraine, mourut quelques mois plus tard, en janvier 1766, des suites d'un cruel accident. Dès la même année, au plus tard en mars 1767, le Père Bourgeois s'embarquait à Lorient pour les missions de la Chine. Les lettres qu'il écrivit à quelques amis, celles qu'on a publiées sous son nom dans le *Recueil des lettres édifiantes*, font voir qu'il occupa de bonne heure un rang considérable à la cour de Pékin et qu'il y jouit d'un grand crédit. Son heureux caractère, ses connaissances en astronomie lui avaient valu et lui conservèrent jusqu'à sa mort la faveur impériale. Il en profita pour aider de tout son pouvoir à la propagation de l'Évangile. Il mourut au commencement de ce siècle, apôtre jusqu'à sa dernière heure, prêchant Jésus-Christ dans le palais du Fils du Ciel, comme dans le réduit des plus humbles chrétiens. Sa mémoire fut longtemps en vénération

à la Cour et dans la capitale du Céleste Empire.

Discrète et silencieuse s'écoula jusqu'au dernier jour la vie du Père Grou ; elle n'en fut pas moins féconde en travaux, riche en œuvres et en mérites. Dans les Pays-Bas et dans la capitale de la France, il ne cessa de diriger les âmes les plus belles, les plus favorisées des dons de la grâce, appelées à la plus haute perfection. Les lumières qu'il retirait, pour lui-même, d'un apostolat si fécond l'aidèrent à mieux comprendre les rapports de la philosophie et de l'Évangile, à pénétrer fort avant dans les profondeurs de la science divine. La moindre partie de ses œuvres a été publiée ; quelques ouvrages écrits en anglais n'ont pas encore été traduits. C'est en Angleterre qu'il mourut, au mois de décembre 1804, sous le toit hospitalier de Lulworth-Castle, édifiant catholiques et protestants par le spectacle de sa résignation durant de longues et cruelles souffrances. Un roi de France exilé pour la troisième fois trouva, près du tombeau de l'humble Religieux, un premier asile et de précieuses consolations. Charles X passa les trois derniers mois de l'année 1830 dans la demeure où vivait encore le souvenir du saint prêtre français.

Quant au Père Beauregard, pas un jour de sa vie ne s'écoula sans que, dans la chaire chrétienne, il évangélisât les pauvres et les humbles,

ou qu'il fit entendre aux riches et aux puissants de salutaires vérités. Sa robuste santé suffisait à l'infatigable apostolat qu'il ne cessa d'exercer à la ville, à la campagne, dans les plus célèbres églises de Paris et dans les villages les plus reculés de la province. Il suivit les émigrés en Angleterre, mais la liberté évangélique, avec laquelle il censurait leurs vices et leur désolante légèreté, ne pouvait leur plaire; il dut bientôt repasser sur le continent. Il y trouva les mêmes erreurs à dissiper, les mêmes désordres à combattre, mais aussi de généreux et puissants protecteurs¹. Apôtre, lui aussi, jusqu'au dernier jour, il ne cessa de prêcher que pour mourir non loin de Cologne, dans un petit village de la province rhénane. Sa fin précéda de quelques mois seulement celle de son ami.

¹ En particulier la princesse Sophie de Hohenlohe.



IV ET V

LE TEMPS ET L'UNITÉ DE TEMPS

L'ESPACE ET LA MATIÈRE

PRÉFACE

Le lecteur intelligent voudra bien, en parcourant ces deux dialogues, songer à l'âge encore tendre des deux principaux interlocuteurs, et il leur pardonnera de n'avoir pas épuisé le sujet qu'ils avaient à peine le droit de traiter. Il n'oubliera pas toutefois que leur esprit naturellement bien doué avait reçu des Lettres, des Sciences et de l'incomparable Métaphysique chrétienne, une préparation que plusieurs estimeront suffisante. A l'âge qu'avaient alors Duroc et de Serre, on se préoccupe encore du sens des mots dont on n'a pas abusé ; ils ont, pour l'esprit curieux de tout

savoir, une nouveauté et comme une fraîcheur qui se flétrit dans la suite : on en veut pénétrer le sens, quand il est tant soit peu caché ; on a soif de clarté et de précision. Plus tard on devient moins difficile, on s'inquiète moins aisément. On est si bien habitué aux termes qui d'abord avaient le plus étonné, qu'on ne songe guère à leur demander ce qu'ils sont et ce qu'ils valent ; on en agit avec eux le plus familièrement du monde, et on croit les comprendre aussi facilement qu'on les emploie. Plus on avance dans la vie, moins on aime d'ailleurs à revenir sur les questions qui sont le plaisir et le tourment du jeune âge. Ce n'est pas qu'on ait recueilli, chemin faisant, beaucoup de réponses, ni qu'on en soit très satisfait, mais on a bien d'autres soins : il faut songer à soi et aux siens, à ses honneurs, à sa fortune, à ses plaisirs. Qui s'occupe alors de l'espace et du temps, de la matière et de l'esprit ? On en use tant bien qu'on peut, mais on se soucie modérément de savoir au juste quelle est la trame de cette étoffe dont la vie est faite. Elle durera pour sûr autant que nous : c'est tout ce qui importe.

Les enfants, ceux surtout que la nature a favorisés de ses dons, sont plus curieux, plus empressés de soulever ces questions embarrassantes, et comme ils n'ont pas à leur disposition, pour y répondre, la métaphysique des livres, ils s'en font

une à eux, toute d'occasion et d'invention, quêtant de çà et de là, interrogeant les mots qu'ils croient bien connaître et leur semblent voisins ou parents de ceux qu'ils essaient d'expliquer, invoquant les poètes dont l'autorité est décisive à cet âge, citant les vers qu'un peu plus de grâce ou d'harmonie a gravés dans leur mémoire, s'aidant, à défaut d'expérience, de toutes les ressources d'un esprit bien fait, sans oublier ces clartés intérieures que n'obscurcit encore aucun nuage d'égoïsme ou de passion. Cette métaphysique assurément ne vaut pas l'autre ; elle a toutefois l'avantage de n'être pas fixée à tout jamais dans ses moindres détails, de comporter des perfectionnements indéfinis, et surtout de n'employer que les expressions du commun langage.

On s'étonnera d'autant moins de voir ces mots mystérieux : espace, temps, matière, analysés par de tout jeunes gens, qu'on voudra bien remonter jusqu'à leur première origine. Sont-ils l'œuvre des métaphysiciens de profession ? Personne n'oserait l'affirmer. Les philosophes, les savants ont-ils apporté à leur formation le concours de leurs lumières et de leur expérience ? Jamais ils ne l'ont soutenu. Qui donc les a faits ? Tout le monde : et c'est pour cela qu'ils sont si bien faits. Mais comme, en les faisant, cette conscience de tous au sein de laquelle ils ont germé

n'avait pas la pleine intelligence de son œuvre, comme elle entrevoit plus de choses qu'elle n'en connaît, et que sa faculté de contenir dépasse de beaucoup son pouvoir d'entendre, il s'ensuit qu'un reste d'obscurité (ce n'est pas trop dire) s'attache à ces termes d'un si constant usage. Ils ont, dans la vie ordinaire, pour tous ceux qui les emploient, un sens identique, mais ce sens superficiel est loin d'épuiser tout ce qu'ils sont.

Plus on s'élève dans l'échelle des mots, plus leur généralité s'accuse, et plus aussi s'étend cette partie obscure qui d'ailleurs ne manque à aucun d'eux, même à celui qui désignerait l'objet le plus déterminé, le plus étroitement circonscrit. Toute existence communiquée, à plus forte raison le terme qui la manifeste, plonge par quelque racine plus ou moins profonde jusqu'à la source de l'être. Tout mot porte avec lui la trace de son rapport avec l'Être infini : tout mot donc est mystérieux par ce point bien connu de ceux qui réfléchissent. Mais ce mystère qui devient, pour l'athée, obscurité complète et nuit profonde, n'est pas sans lumière pour celui qui croit en Dieu. Est-il bien sûr même que des deux faces sous lesquelles chaque mot peut être envisagé, la plus obscure soit celle qui est dirigée vers l'Être infini, et que, si notre regard devenait plus fort, il ne se détournerait pas, pour la contempler, du

pâle reflet que l'autre lui présente, mais qui, dans l'état actuel de notre intelligence, captive seul son attention? Plus pur que celui des hommes, moins troublé de visions, l'œil des enfants est plus en état que le nôtre de pénétrer dans le sens divin des mots. Ni l'art, ni l'expérience, quels que soient leurs bienfaits, ne remplacent cette simplicité d'un regard que n'a pas encore altéré le faux éclat des biens sensibles. Elle n'a pas manqué aux plus beaux génies, aux plus sympathiques écrivains; ils lui ont dû, avec une pénétration plus rapide, je ne sais quel charme qui rappelle celui de l'enfance sincère et pure.

Faut-il compter pour rien, dans l'analyse des mots qu'aucun parti pris n'a dictés, qu'interprète une conscience où la lumière naturelle agit encore tout entière, le privilège de n'être pas accablé sous le fardeau d'une science aussi vaste que vaine, sous la multitude des opinions d'autrui, des idées reçues ou préconçues? S'il est bon de beaucoup savoir, il ne l'est pas moins, à certaines heures, de ne point posséder ce qu'un ancien nommait une science inutile et difficile. Les systèmes les plus vastes, les mieux ordonnés ont été, sans exception, à leur origine, des germes comme l'intelligence d'un adolescent est capable d'en concevoir. L'étude est loin de les développer tous, elle en étouffe autant qu'elle en fait grandir.

La tête d'un enfant est souvent plus riche que celle d'un érudit en idées originales : l'un voit le monde comme il s'offre à lui, l'autre comme on l'a dépeint de mille manières et en mille tableaux. Aucune harmonie comme aucune contradiction n'échappe au premier ; le second assez indifférent à celles qu'on découvre dans la nature n'ignore, en revanche, aucune de celles que signalent et contiennent les livres. Il n'y a plus ni air, ni espace dans cette mémoire si bien remplie ; les plus beaux germes y sont étouffés dès leur naissance.

A ces privilèges de l'enfance dans tous les pays, joignons, pour nos jeunes philosophes, celui d'une langue rebelle de tout temps à l'équivoque, à l'obscurité, aux innovations téméraires. Grâce à Dieu et au génie de notre race, la langue philosophique est encore, à peu d'exceptions près, en France, la langue de tout le monde, et il ne faut pas, pour la comprendre et la parler, le secours d'autant de dictionnaires qu'il y a, dans la nation, de têtes pensantes ou croyant penser. Nos pères ont si bien mis toute leur âme, toute leur finesse, tout leur jugement dans les mots consacrés d'ailleurs par un long usage, que jamais philosophe, si grand que fût son génie, n'en a su trouver de plus clairs et de plus expressifs. Essayez chez le peuple qui répète depuis des siècles : *Fais ce que*

dois, advienne que pourra, essayez de remplacer ce mot si respecté et si bien compris, *le Devoir*, par un autre soi-disant plus complet; empruntez, pour le mieux forger, aux deux langues classiques, les deux éléments de ce composé merveilleux, et vous verrez si l'*Impératif catégorique* dépassera, même à titre de simple curiosité, le cercle étroit de quelques érudits de profession. Les termes nouveaux et bizarres qu'on a tenté d'introduire, depuis peu d'années, dans la langue philosophique ont rencontré, pour la plupart, un accueil assez froid. Leur fortune languit comme leur sens trop vague, trop peu déterminé pour la nature et les habitudes de l'esprit français. Or cet esprit n'a point changé : comme au dix-septième siècle, il vit de lumière pénétrante et pure; il en use pour lui-même, il en fait part aux autres. N'est-ce pas lui qui, dans ce siècle même et sans remonter plus haut, a scruté toutes les profondeurs et révélé, jusqu'au dernier, les secrets si bien gardés d'Aristote¹ ? N'est-ce pas lui qui, à partir de cet illustre et heureux exemple, a parcouru tous les âges, toutes les écoles, exposant, restaurant, ordonnant, mettant une seule et même

¹ *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, par M. Félix RAVAISSON, 2 vol., 1837-1846.

langue, toujours simple et toujours claire, au service des doctrines les plus diverses, des esprits les plus opposés, sans que ni profondeur de pensée, ni délicatesse d'analyse, ni puissance d'invention aient surpris sa richesse en défaut ou mis ses traditions en péril ?

Tandis que la pensée des philosophes français contemporains s'emparait ainsi de la pensée de tous les siècles, pour en faire lire au monde reconnaissant l'histoire exacte et instructive, des observateurs, des expérimentateurs admirablement doués scrutaient et sondaient à toutes les profondeurs, à toutes les distances, l'univers matériel, en attendant que vînt l'heure d'interpréter en philosophes, c'est-à-dire sans idées préconçues, en toute sincérité et liberté d'esprit, leurs précieuses découvertes. Plusieurs même l'ont devancée, bien qu'ils affirment le contraire, et ils commencent à philosopher dans une langue simple et forte qui ne le cède guère à celle de nos grands métaphysiciens. Je conçois qu'après avoir dit tant de mal des philosophes, ces rêveurs incorrigibles, il leur en coûte d'être surpris en flagrant délit de haute philosophie. Pour un grand nombre d'entre eux, en effet, et à s'en tenir aux seuls discours, toute métaphysique est abus, vanité, puérilité, tout au plus poésie d'ordre moyen et d'inspiration douteuse. Si la métaphysique des

hommes faits leur paraît un jeu sans importance, à plus forte raison celle qu'improvisent deux adolescents leur semblera-t-elle double et triple enfantillage. Nous n'espérons donc pas qu'ils y prennent le moindre intérêt : aussi bien n'est-elle pas à leur adresse.

Elle est surtout à celle de ces jeunes gens, futurs défenseurs de la Cité chrétienne, dont l'esprit cultivé par l'étude des Lettres, largement ouvert à toutes les impressions et à tous les spectacles, ne cesse de se poser, à l'occasion des mots et des choses, une foule de questions dont il voudrait savoir aussitôt la réponse. Curiosité légitime, curiosité mêlée de charme et d'inquiétude, mais dont la durée est bien courte, entre l'enfance qui ne pense pas encore, et l'âge mûr qui trop souvent ne pense plus ou pense sans fin la même chose. Il faut profiter sans retard de cette liberté si entière, de cette sincérité si parfaite, de ce désir de savoir si naturel et si ardent : c'est l'heure de semer pour la vie. Les âmes grandissent qui s'inquiètent des grandes choses, et sondent les problèmes que l'indifférence ou l'ignorance peut seule dédaigner. L'essentiel n'est point de résoudre les plus difficiles questions, mais de les soulever par un effort qui double la vigueur de l'esprit et le purifie au contact de la vérité. A voir seulement combien elles sont vastes et par com-

bien de points elles se perdent dans d'insondables abîmes, on ranime en soi l'idée de l'Infini et, avec elle, les aspirations et les espérances qui donnent du prix à la vie. Pareil exercice est surtout utile à l'âge où l'âme se forme, à une époque où la préoccupation croissante des plaisirs et des intérêts matériels menace de corrompre les plus belles natures. Il est sans danger sérieux au sein des Cités encore assez chrétiennes, pour que la foi au Dieu personnel et vivant, tout libre et tout bon, contienne la pensée dans ses écarts, comme elle la guide dans ses recherches.



IV

LE TEMPS ET L'UNITÉ DE TEMPS

A la mort de Stanislas, dernier duc de Lorraine, on avait enlevé à la petite ville de Pont-à-Mousson l'Université qui, depuis deux siècles, faisait toute sa gloire, et on l'avait remplacée par une École royale militaire. Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin y furent chargés de la direction et de l'enseignement. A son tour un collège communal succéda, dès le début de ce siècle, à l'École militaire supprimée aux plus mauvais jours de la Révolution. Sa fortune fut des plus brillantes, grâce aux traditions fidèlement conservées par ses maîtres, grâce surtout au rare mérite de l'un d'entre eux, le Père Joseph Laillet¹. Franc-Comtois d'origine, ce savant Re-

¹ Joseph Laillet, né le 15 octobre 1756, à Gesincourt (Haute-Saône), ordonné prêtre à Saint-Dié le 22 septembre 1771, avait été, l'année précédente, admis dans la congrégation des Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

ligieux n'avait pas voulu quitter la Maison où il formait, depuis dix ans déjà, d'excellents élèves, officiers des dernières armées royales et des premières armées de la République. Il continua d'enseigner, avec une méthode parfaite et un succès croissant, les mathématiques transcendantes¹ : plusieurs généraux et officiers supérieurs de l'Empire lui ont dû, de leur propre aveu, les brillants débuts de leur rapide fortune. Quand sonna l'heure de la retraite, le professeur fidèle à ses souvenirs obtint d'habiter, dans l'aile droite du collège, un modeste appartement, auquel on avait joint un jardin de peu d'étendue détaché de la vaste cour d'entrée.

Le regard indiscret des élèves du collège y pénétra plus d'une fois, les barrières n'étant ni bien hautes, ni bien redoutables. Longtemps on vit, presque toujours aux mêmes heures, le grand et beau vieillard se promener à pas lents, en com-

Nommé professeur de mathématiques à l'École royale militaire de Pont-à-Mousson en 1782, puis en 1802 à l'école secondaire, et en 1808 au collège communal de la même ville, il prit sa retraite en 1817. Ses anciens élèves obtinrent pour lui en 1833 la croix de chevalier de la Légion d'honneur. La ville lui servit jusqu'à sa mort une pension en récompense de ses longs services. L'Université lui avait conféré le titre de docteur ès sciences.

¹ C'est le terme propre, constamment reproduit dans les pièces que nous avons sous les yeux.

pagnie d'un autre Religieux le Père Godefrin, naturaliste distingué, qui avait partagé avec lui la fortune des bons et des mauvais jours. Puis le Père Laillet, comme on continuait de le nommer, se promena seul, son ami l'ayant précédé dans un monde meilleur. Le poids de l'âge devenant de plus en plus lourd, il ne sortit plus que rarement dans une petite calèche conduite par un serviable voisin. Heureux l'étudiant qui se trouvait à l'heure favorable, pour aider le concierge à ouvrir la grande porte du collège, pour tenir la bride du cheval et recevoir, en récompense, un sourire gracieux du bon prêtre ! Il parut, dans les dernières années de sa vie, ne plus songer qu'à Dieu et au compte qu'il devait bientôt lui rendre de sa longue carrière. La pensée de ses jugements effrayait cette âme pourtant si fidèle au devoir. Puis il reconquit une paix profonde, prélude de la paix parfaite où il entra le 14 avril 1844 : il avait quatre-vingt-sept ans.

Entre les professeurs et les élèves de l'École royale militaire, les rapports étaient de toutes les heures, on pourrait dire de tous les instants. Le maître qui avait enseigné, au milieu d'un profond silence, les mathématiques, les Lettres ou l'histoire, venait présider aux jeux qui suivaient la classe, quelquefois il y prenait part. Mais, jeux et courses s'étaient bien ralentis depuis quelques

mois (on était au printemps de 1790); en revanche, les conversations s'animaient de plus en plus. Précautions minutieuses et recommandations pressantes ne pouvaient rien contre les bruits du dehors; les élèves de l'École, cadets de familles nobles ou fils de bourgeois, agitaient entre eux les questions qui passionnaient leurs parents et la France.

Il était rare que le Père Laillet ne parût pas à la dernière récréation, et qu'il ne fit pas, en compagnie de ses meilleurs élèves, sa promenade du soir sous les acacias de la grande cour, près de la Salle d'honneur. Il l'avait commencée seul, un jour de juin 1790, quand il vit accourir à lui deux de ses disciples, auxquels il témoignait une sincère affection bien payée de retour. Le plus jeune, fils d'un ancien officier de cavalerie, avait atteint dans ses précoces études et parfois il dépassait son compagnon, grâce à la vivacité de son esprit et à la facilité de son travail. Les qualités les plus solides et un caractère excellent rendaient au plus âgé la supériorité que la classe lui faisait perdre de temps à autre. Cette fois, tous deux paraissaient fort animés.

— Soyez assez bon pour juger entre nous, s'écria le plus jeune.

— J'espère qu'il n'est pas question de politique, sinon je me récuse.

— Nous vous avons promis, mon Père, Duroc¹ et moi, de n'en plus parler, et nous espérons tenir notre promesse. Mais il s'agit de bien autre chose.

— Pourvu que cette chose ne nous conduise pas tout droit à la politique, aux fautes ou aux mérites de l'Assemblée nationale, je suis prêt à vous entendre, et, s'il est en mon pouvoir, à vous servir d'arbitre.

— Je soutiens contre Duroc que l'espace et le temps ne sont pas du tout ce qu'il croit.

— Et moi j'affirme qu'ils sont plus et mieux que ne prétend de Serre.

— D'où vous vient, mes amis, cette idée étrange de discuter du temps et de l'espace, deux questions auxquelles, en général, on songe peu à votre âge ? Pour l'espace, je comprends encore,

¹ Gérard-Christophe-Michel Duroc de Brion, né à Pont-à-Mousson le 25 octobre 1772, était comme son ami Hercule de Serre, fils d'un officier de cavalerie. Il se lia étroitement avec Bonaparte au siège de Toulon, l'accompagna depuis en Égypte et dans toutes ses campagnes. Diplomate et général, il fut chargé de négociations importantes à Berlin, à Saint-Petersbourg et à Stockholm ; il commandait la garde à Austerlitz ; Grand-maréchal du palais, duc de Frioul, sénateur, il demeura jusqu'à la fin l'homme le plus aimé de Napoléon. Le dernier coup de canon tiré à la bataille de Bautzen (22 mai 1813) le blessa mortellement.

et la géométrie vous ouvrait une voie toute naturelle ; mais le temps. . . .

— Nous dure bien, mon Père.

— Êtes-vous si las d'être avec nous ?

— Non, sans doute, mais très désireux d'entrer dans la carrière à laquelle vous nous préparez si bien. Je suis sûr que Duroc pense au fond comme moi.

— Pas le moins du monde, et voilà précisément ce qui nous divise, Hercule de Serre¹ et moi. Il prétend que j'en prends bien à mon aise et ne suis guère pressé de servir le roi et mon pays. Le temps lui paraît très long à lui, si jeune, et déjà si

¹ Hercule, comte de Serre, né à Pagny-sur-Moselle, à quelques kilomètres de Pont-à-Mousson, le 12 mars 1776, émigra et servit dans l'armée de Condé. Avocat-général à Metz sous l'Empire, puis premier président à la Cour impériale de Hambourg, il demeura fidèle à Louis XVIII pendant les Cent jours. Député du Haut-Rhin en 1815, il se distingua à la Chambre par son éloquence et fut, en France, un des fondateurs et une des gloires les plus pures du régime constitutionnel. Garde des Sceaux dans le ministère Decaze (1818), puis dans le second ministère du duc de Richelieu jusqu'en 1821, il mourut en 1824, ambassadeur à Naples. — On vient de publier (Auguste VATON, Paris, 1877) ses Discours (2 volumes), sa Correspondance (4 volumes). Le portrait du jeune élève de l'École militaire (1790) orne le premier volume des Lettres. Ce gracieux visage d'adolescent respire la candeur et l'intelligence.

près du but ; il me semble à moi très court, surtout quand je songe aux examens qui approchent, et aux matières qu'il me faut étudier, avant de les subir. De là est né notre différend.

— Peut-on douter, en effet, puisque le temps a des ailes pour Duroc, tandis qu'il me paraît à moi marcher à pas comptés, qu'il soit en réalité fort peu de chose en soi, peut-être même un mot, un simple mot, et rien davantage ?

— Vous avez choisi, mes amis, un bien mauvais juge, et qui ne vous dispensera pas de recourir à un tribunal supérieur. S'il n'est pas étranger à la philosophie, du moins en connaît-il assez peu les questions les plus ardues : celle-là est du nombre. J'y ai bien rêvé quelquefois, mais les réponses qu'on donne et celles que j'ai trouvées sont loin de me satisfaire. Pour celle que je viens d'entendre, si simple qu'elle paraisse à son auteur, je n'y aurais jamais songé. Que les réalités exprimées par les mots universellement admis et consacrés par un long usage ne soient pas toutes de même nature, j'y consens ; mais il y a loin de cette concession à celle que de Serre exige, si toutefois il parle sérieusement.

— Ma solution est sérieuse, très sérieuse. Comment voulez-vous que le temps et l'espace aient quelque réalité, grande ou petite, quand chacun en juge à sa manière et suivant ses impressions,

quand le sommeil vient ajouter sa confusion aux illusions de la veille ? N'ai-je pas, cette nuit même, été tour à tour soldat, officier, magistrat, premier ministre d'un grand roi ? N'ai-je pas rempli, en ce que vous nommez une heure et peut-être moins, les fonctions les plus diverses, parcouru les contrées les plus éloignées, éprouvé mille douleurs et mille joies très réelles, car elles étaient très senties et m'ont laissé, au réveil, une vive et durable impression ?

— Tout cela prouve, mon cher enfant, que vous possédez une riche imagination, mais pas du tout que l'espace et le temps soient seulement des mots. Si nombreux et si rapides qu'aient été vos songes, ils ont dû, pour avoir pris une forme et produit un souvenir, s'ordonner dans un espace et un temps faits à l'image de l'espace et du temps réels. Si ces deux notions n'avaient pas été là, dans votre esprit, antérieurement à vos songes, ceux-ci n'auraient eu ni lieu, ni suite, et il n'en serait rien resté.

— Eh bien, j'y consens et vous fais cette concession. L'espace et le temps sont plus que des mots : l'esprit les conçoit, à propos des idées qu'il ordonne et ne pourrait ordonner sans eux. Les voilà dans notre âme, c'est chose entendue ; mais je leur défends d'en sortir.

— Au nom de quelle autorité, je vous prie ?

— Au nom de la raison qui me commande de les concevoir et me défend de les réaliser. Ils sont en moi, pour m'aider à penser ; hors de moi ils ne sont plus rien.

— Voilà ce qui s'appelle décider et trancher : reste à savoir si on obéira. Vous n'avez pas d'ailleurs indiqué, mon cher enfant, toutes vos autorités. Il en est une que je devine, bien que vous ne l'ayez pas invoquée. N'êtes-vous point l'élève studieux de notre excellent professeur de langue allemande¹, et n'est-ce pas à vous qu'il communique de préférence le résultat de ses lectures ? Ses amis d'Allemagne lui font part de découvertes moins nouvelles qu'il ne croit, et dont il s'est épris sans les avoir, je le crains, assez bien examinées. Je connais très imparfaitement cette

¹ Jean-Mathias Gand, professeur de langue allemande à l'École militaire en 1790. La philosophie de Kant commençait alors à pénétrer en France, mais elle y était mal comprise. Portalis, de retour de l'émigration, s'employa, pour sa part, à la faire connaître et, tout en repoussant ses dernières conclusions, il s'en servit pour combattre l'école sensualiste. Quelques officiers studieux imitèrent l'exemple de Portalis, après les premières campagnes au delà du Rhin. Falquet de Planta, plus tard très lié avec Maine de Biran, fut de ce nombre et initia, dans des conférences régulières, quelques jeunes gens des meilleures familles de Grenoble à la philosophie kantienne. (Voir sa Vie, par M. Albert du Boys, ancien magistrat.)

philosophie qui vient à peine de naître, je n'ai donc pas le droit de la juger. Et toutefois, je goûte peu ces conceptions de la raison qui ne seraient rien hors de la raison. J'ai peine à comprendre que ces eaux pures, par lesquelles toute intelligence est vivifiée, n'aient pas une source commune, que ces rayons dont toute âme est éclairée ne s'allument pas à un même foyer. Je ne puis admettre que des conceptions nécessaires ne procèdent pas d'un principe nécessaire. Or, ce principe, êtres finis et bornés que nous sommes, nous ne le portons pas en nous : nous ne saurions nous donner ce que nous n'avons pas.

Ou, peut-être, va-t-on faire un choix et soutenir que de ces conceptions, les unes, celles de l'espace et du temps par exemple, sont tout ce qu'elles sont dans notre âme et ne sont plus rien hors d'elle, tandis que les autres ont en Dieu leur réalité suprême. Mais alors, que devient l'unité de la raison, et, cette unité détruite, la raison est-elle encore la raison ?

Je ne vous parle point, mes chers amis, de ces théories renouvelées ou inventées par l'Allemagne, dans les termes savants qu'emploierait mon collègue. Je n'ai à ma disposition que la langue des simples mortels, et je m'en sers pour vous répéter que des conceptions nécessaires réclament un principe nécessaire, que nous ne sommes

point ce principe, qu'une raison qui ne vient pas tout entière de Dieu n'est plus pour moi la raison. Ou elle est une, ou elle n'est pas.

— Mais enfin, mon cher maître, si le temps et l'espace sont quelque chose, en dehors des mots qui les expriment et de notre esprit qui les conçoit, dites, que sont-ils ?

— Demandez, mon ami, demandez à Duroc : je ne veux pas faire seul les frais de l'entretien ; à votre tour de parler, à moi de vous entendre. Ne m'avez-vous pas choisi pour juge ? J'attends, pour prononcer, que la cause soit instruite.

— J'ai déjà répondu à de Serre que peu m'importe, au fond, la nature de l'espace et du temps : il me suffit de savoir que ce ne sont pas de pures chimères. Ma vie s'écoule dans l'un et dans l'autre, et ma vie n'est pas un rêve. De Serre soutiendrait-il que les eaux limpides de la Moselle soient là, tout près de nous, descendant à la mer, sans lit et sans rives ? Ce lit et ces rives lui semblent-ils une pure illusion, au prix des flots qui garderaient pour eux toute la réalité ?

— Ma réponse est simple. J'ai, pour mesurer les eaux, le lit et les rives, s'il m'en prenait envie et, pour les comparer, une sérieuse et rationnelle unité : je n'en ai pas pour le temps et l'espace. Et si on ne peut les mesurer, n'a-t-on pas le droit de mettre en doute leur réalité ?

— Est-il bien sûr, de Serre, que cette unité de mesure propre aux choses matérielles soit aussi parfaite que vous semblez croire, et diffère-t-elle à ce point des mesures variables qu'on peut appliquer à l'espace et au temps ? Si nous entrons dans cette voie des mesures, des figures et des unités parfaites, nous pourrions éprouver plus d'une déception.

— Je n'aurais pas étudié sérieusement les science exactes et celles de la nature, si j'en doutais. Mais encore faut-il convenir que, d'une mesure très voisine de la mesure parfaite à l'absence totale de mesure fixe et d'unité rationnelle, la distance est grande. Or, à moins de croire, avec les bonnes gens et les ignorants, que le mouvement de la terre, ou tout autre de même nature, peut nous donner cette unité de temps si vainement cherchée, il faut convenir qu'elle n'existe point.

— Et si nous la cherchions, de Serre, ailleurs que dans l'univers physique ?

— Dans notre âme apparemment.

— Et pourquoi pas ? Qu'en pensez-vous, mon Père ?

— Je ne pense rien, j'écoute.

— Ou plutôt, pour revenir au point de départ de notre discussion, et à la solution qui vous a, de Serre, si fort déplu, l'espace et le temps, songez-

y cette fois sérieusement, n'occupent-ils pas dans l'univers une place assez semblable à celle de la raison dans notre âme? N'y ont-ils pas même grandeur et mêmes limites, puisqu'ils ne font, après tout, que réfléchir comme elle une grandeur infinie? Cette conclusion n'a-t-elle pas pour elle toutes les apparences?

— Je ne l'entends pas mieux que la première fois.

— C'est que vous avez oublié les leçons de nos maîtres. « La raison, nous ont-ils souvent répété, est en nous et elle procède de Dieu. Divine par son origine, elle est humaine par son application aux choses humaines. Ses bornes présentes n'ôtent rien à l'immensité de son principe, ni ses écarts à la rectitude de la vérité. La lumière vient de Dieu; les ombres que nous y mêlons viennent de notre imperfection naturelle, de nos passions et de notre ignorance. » Mais ce que notre raison est au regard de la raison divine, pourquoi l'espace et le temps ne le seraient-ils pas au regard de l'immensité et de l'éternité? Si la ressemblance n'est point parfaite, l'analogie me paraît du moins incontestable. Le contenant cesserait-il d'être immuable et infini, parce que le contenu est mobile, borné, divisible? Et si l'on ne peut, à aucun prix, séparer l'être de Dieu de son immensité et de son éternité, serait-il absurde de soutenir que l'être des créatures et des choses créées

est inséparable de l'espace et du temps? Ce que l'original possède en soi dans sa plénitude, l'image le reproduit sous l'expresse réserve de ses limites. Nous sommes dans le temps aussi naturellement que Dieu est dans l'éternité : nous nous écoulons dans l'un, il subsiste dans l'autre; mais nous ne saurions nous écouler, nous ne saurions devenir et changer, si quelque chose n'est de toute éternité, quelque chose qui n'est jamais devenu, qui n'a jamais changé. Le temps suppose donc l'éternité dans laquelle il s'écoule, comme notre raison la raison divine qui l'éclaire.

— Cette fois, je l'avoue, j'entends un peu mieux et, à part quelques réserves, j'inclinerais à consentir. Mais ce n'est pas ainsi que Duroc s'était exprimé tout d'abord. La première édition de sa pensée ne valait pas, à beaucoup près, la seconde. J'ai cru que, retranchant à l'espace et au temps les limites que nous découvrons en eux, il les voulait placer tous deux en Dieu, en faire les attributs de Dieu. C'était, selon moi, confondre le fini avec l'infini, le divisible avec l'indivisible, ce qui passe avec ce qui est, ce qui change avec l'immuable. Par cette voie on arrive tôt ou tard au panthéisme, et je n'y veux pas aller.

— Vous n'irez ni l'un ni l'autre, mes chers amis, vous avez l'esprit trop bien fait, et vous ne sauriez oublier à ce point les leçons de vos

maîtres, sans parler des enseignements de la foi. Mais que Duroc ait ou non donné deux éditions différentes d'une pensée d'abord faiblement conçue, que de Serre l'ait ou non bien comprise, je n'en admire pas moins, en vous écoutant, à quel point les semences d'erreur et de vérité sont déposées, dans une sorte de confusion, au fond de tous les esprits. La moindre culture les fait germer ensemble, et, si de prudents jardiniers n'étaient là, pour aider les unes à croître et pour arracher les autres avant qu'elles aient grandi, le bon grain serait plus d'une fois étouffé.

Si les grands philosophes ont pensé mieux que vous, ils n'ont pas eu, au fond, d'autres pensées que les vôtres. Erreurs, vérités, suppositions plausibles, opinions douteuses, tout cela sort de votre esprit avec une abondance, mais aussi dans une confusion que s'explique un observateur attentif. Décidément l'esprit humain est toujours l'esprit humain, qu'il agisse chez des enfants ou chez des hommes, chez des novices dans l'art de penser ou chez des philosophes parvenus à la maturité de l'âge et du talent. La culture que vous devez aux Lettres a suffi pour faire éclore les germes qui n'attendaient qu'un peu d'air et de lumière. Savez-vous, mes enfants, ce qui vous sépare des plus profonds penseurs? — L'âge et le génie, me direz-vous. — Oui, mais bien plus

encore la patience et la méthode. Vous en avez manqué dans cette discussion.

— Nous l'avouons sans peine.

— C'est ici que la méthode des sciences exactes vous aurait rendu d'incomparables services. Grâce à elle vous auriez commencé par les définitions et les distinctions nécessaires. Vous auriez ensuite procédé par ordre, enchaînant les propositions les unes aux autres sans écart, sans digression, sans rien livrer au hasard. Vous ne l'avez pas fait : loin de là, vous n'avez pas même songé une seule fois à séparer les intérêts de l'espace de ceux du temps.

— Nous allons y venir.

— Je ne doute pas de votre génie inventif, j'ai moins de confiance dans vos bonnes dispositions à l'égard de la méthode. C'est mon devoir de vous en rappeler les règles ; vous le voyez, je n'y manque pas plus à l'heure de la récréation qu'à celle de la classe.

— Nous conduira-t-elle du moins, mon Père, cette méthode si parfaite à une solution définitive, et la discussion conduite, avec tout l'ordre que Duroc et moi nous y pourrions mettre, nous ferait-elle connaître de l'espace et du temps tout ce que nous en désirons savoir ?

— A condition que vos désirs ne dépassent point la capacité de votre esprit. Pour moi je m'en tiendrais volontiers à la solution que vous pa-

raissiez, en dernier lieu, accepter l'un et l'autre. C'est déjà quelque chose de savoir, ou seulement d'entrevoir le rapport du temps à l'éternité et de l'espace à l'immensité. Toute recherche qui élève nos âmes vers Dieu, qui nous révèle quelque secret de sa nature ineffable, et nous incline à l'aimer davantage, est par elle-même louable et féconde, dût-elle ne pas conduire à la conclusion dernière. Plus d'une fois d'ailleurs on a, chemin faisant, rencontré des pensées dont la valeur égale, si elle ne dépasse, celle des vérités qu'on s'efforçait de conquérir. Essayons ensemble si la question du temps n'en offrirait pas quelques-unes de cette nature. Bornons-nous à lui pour cette fois, et séparons-le de l'espace dont plusieurs ne confondent pas la nature avec la sienne. Quelle est, dites-nous, Duroc, sa division universellement acceptée ?

— On le partage, mon Père, en passé, présent et futur.

— La division vous semble-t-elle exacte, et n'avez-vous aucune observation à nous communiquer à son sujet ?

— Pas au premier abord, mais peut-être qu'en y songeant.....

— C'est tout songé, mon Père, et ce que Duroc n'ose vous dire, moi je l'affirme : le présent n'existe pas.

— C'est beaucoup dire, mon enfant, et voilà que vous dépassez le but pour avoir voulu l'atteindre le premier. Dites, si vous le voulez, que le présent n'existe pas au même titre et sous le même rapport que le passé et le futur, j'y consens ; mais n'allez pas au delà, du moins pour le moment.

— J'invoquerai, s'il le faut, les poètes. Boileau, le sage Boileau, que ni vous, ni Duroc ne récuseriez, Boileau, n'a-t-il pas dit :

« Le moment où je parle est déjà loin de moi »

S'il est loin de lui, c'est qu'il est passé, et ce prétendu présent n'est, comme vous le voyez, et de l'aveu du poète le moins téméraire, qu'un pur passé.

— Si habile et si ingénieux que vous soyez, de Serre, vous ne ferez jamais croire au Père et à moi que le présent n'existe pas ; on prouverait plus facilement qu'il existe seul ; j'avoue toutefois qu'il est difficile de le saisir et impossible de le fixer. Je vois bien dans ma parole et dans ma pensée, comme dans l'univers entier, un changement continu, une suite et un entrecroisement de mouvements qui ne s'arrêtent jamais. De ces changements et de ces mouvements les uns ont été, les autres seront : je ne parviens pas à fixer celui qui est. Et pourtant il est, car sans lui le

passé et l'avenir seraient à jamais confondus; c'est lui qui les distingue, c'est lui qui accroît sans cesse la réserve de l'un des trésors de l'autre; c'est par lui qu'il faut passer pour

— Ne vous semble-t-il pas, mon Père, que Duroc médite au lieu de discuter? Il prend bien son temps de parler ainsi avec lui-même.

— Trouvez-vous qu'il parle si mal?

— Non pas, sans doute; j'aimerais toutefois qu'il nous dit où est le présent, au lieu de nous montrer où il n'est pas.

- Le savez-vous mieux que lui?

— Moi, je le place en Dieu et en Dieu seul, je réserve le passé et le futur à l'homme : il est bien entendu que ceux-ci n'ont rien à voir avec la nature divine.

— La décision est-elle sans appel?

— Sans appel.

— Mais que ferez-vous du témoignage des langues et du témoignage des hommes en faveur du *présent* et de sa réalité? Et vous-même, où placerez-vous, mon cher enfant, ce *je*, ce *moi*, dont vous usez volontiers et qui, au moment où vous en usez, n'est pas encore le passé et n'est déjà plus l'avenir? Ne pouvez-vous dire une seule fois, dans le flot mobile de vos états successifs, états du corps aussi bien que de l'âme, dire de science certaine et en pleine possession de votre pensée

présente : je suis, je sens, je veux ? Cette pensée peut-elle appartenir au passé avant d'avoir été au présent ? N'est-ce pas de lui que ce passé la reçoit ? N'est-il pas, que vous puissiez ou non le saisir, l'intermédiaire obligé entre le passé qui n'est plus et l'avenir qui n'est pas encore ?

— Venez à mon aide, mon cher Duroc.

— Ne pourrait-on dire, mon Père (et l'exemple de la raison serait cette fois encore notre point de départ), que si le passé et le futur s'adaptent, par leur incessante mobilité, à la nature des êtres créés et des choses imparfaites, le *présent* est comme le sceau de Dieu sur son œuvre. Incompréhensible comme son être, comme sa sagesse, sa bonté et tous ses attributs, il donne seul quelque fixité à ce monde emporté d'un mouvement qui ne s'arrête point. Il n'est pas le changement, et pourtant rien ne peut changer sans le traverser ; il n'est aucune des modifications que subissent les âmes et les corps, et pourtant sans lui il n'y aurait rien à modifier. Comme *le devenir* n'est point sans *l'être*, et que celui-ci renouvelle à chaque instant les éléments que chaque instant de celui-là consume, ainsi (du moins il me paraît) un présent invisible sépare sans cesse ce qui a été de ce qui sera, et fournit au temps qui n'a rien de commun avec lui les éléments qui le perpétuent.

Dieu, pour tout dire, me semble avoir donné le *présent* au monde comme il a donné la *raison* à notre âme, mais de l'un et de l'autre il garde pour lui la plénitude et nous communique seulement l'idée et l'image.

— Si Duroc ne devient point général, mon Père, certainement il sera quelque jour un grand philosophe ou un grand orateur, à son choix. Il a tout ce qu'il faut pour cela, les figures, les antithèses...

— Et le bon sens que ne remplacent pas les plus belles images et les plus vives. Dit-il si mal, quand il affirme que le présent est à la fois incompréhensible et réel, indéniable et insaisissable? La langue des philosophes spiritualistes et celle des plus humbles chrétiens ne sont-elles pas d'accord avec celle qu'il emploie, quand il nous parle de la présence de Dieu, de Dieu présent au monde et à notre âme? C'est bien à lui, en effet, que le présent appartient en propre; et toutefois le peu qu'il nous en communique, en même temps qu'il sépare le passé de l'avenir, est un de nos plus beaux privilèges et le fondement de notre grandeur morale.

— Qu'entendez-vous par là, mon Père? Si profond penseur que Duroc vienne de se révéler, il n'en est pas moins que moi, j'en suis sûr, désireux d'une explication.

— C'est vous qui nous la donnerez, de Serre, elle sortira de votre bouche. Répondez seulement à mes questions.

— Bien volontiers, mon Père, si j'en suis capable.

— Duroc ne disait-il point tout à l'heure que l'unité rationnelle de temps pourrait bien se trouver dans notre âme? Qu'en pensez-vous?

— Que peut-être il a deviné juste.

— Mais dans quel acte particulier faudrait-il la placer de préférence à tous les autres?

— Dans l'acte le plus simple, le plus un, cela va de soi.

— C'est-à-dire aussi, sans doute, le plus riche au regard des éléments qui concourent à le produire, la parfaite unité impliquant la plus grande richesse. Mais à son tour, Dieu n'aura-t-il point sa part dans cet acte, et pouvons-nous séparer de son action notre action parfaite?

— Assurément non.

— L'acte parfait de l'homme sera donc, pour tout résumer d'un mot, l'acte où l'âme sera tout elle-même et tout entière, et où Dieu agira le mieux avec elle.

— Il me paraît qu'il en est ainsi.

— Reste, mon cher enfant, à découvrir cet acte et à le nommer. Serait-ce la sensation, par exemple?

— Malgré tout le bien qu'on en dit de nos jours¹, je la crois au-dessous d'un tel rôle, trop engagée dans le monde extérieur, trop variable, trop différente d'elle-même à tous les instants, trop peu voisine de Dieu, ni assez vaste, ni assez riche.

— Et l'amour, de Serre, l'amour qui domine de si haut la sensation et embrasse en lui tous les sentiments ?

— L'amour est souvent aveugle : c'est à peine s'il se connaît. Je préfère la pensée qui connaît l'amour et se connaît elle-même.

— La pensée serait donc l'acte simple et parfait que nous cherchons ?

— Peut-être n'est-ce pas encore elle. . . . Je la vois souvent seule, vide d'affection, contredite par la volonté et la liberté. Loin d'être égale à elle-même (condition première de l'unité rationnelle), elle est, dans le raisonnement, d'une lenteur qui me désespère ; dans l'intuition, d'une rapidité qui m'effraie.

— Et la volonté libre, dont vous venez de prononcer le nom, qu'en pensez-vous, de Serre ?

— Beaucoup de bien, assurément. Celle qui mérite d'être ainsi qualifiée ne se sépare jamais

¹ Condillac, à la suite de Locke.

de l'amour et de la pensée. J'aperçois à son point de départ, pour l'éveiller et, jusqu'à la fin, pour la soutenir, des idées et des affections. Elle met à la fois en mouvement le corps et l'âme : pourtant elle est simple, égale à elle-même et d'une merveilleuse rapidité. Le côté faible, c'est son rapport avec Dieu : il est loin d'être identique, car je discerne dans l'homme un bon et un mauvais vouloir.

— Le mauvais vouloir ne saurait donc être, à votre avis, l'unité que nous cherchons. Pourriez-vous, mon enfant, m'en dire les motifs ?

— Il nous éloigne de Dieu, au lieu de nous en rapprocher ; il nous diminue, et l'acte qui nous diminue ne saurait être un acte parfait ; il déprime toutes nos puissances, il altère, avec la vérité du sentiment, celle de la pensée. Comment serait-il un et simple, de l'unité qui suppose la richesse, quand sa nature propre est d'exclure ?

— Laissons-le donc à son vice d'origine et à ses funestes effets. Laissons-le venir du temps et y rentrer. Mais n'est-il pas, de Serre, un acte qui, sorti du temps n'y rentre plus, et si cet acte existe, n'aurons-nous pas, en le découvrant, fait un grand pas vers le terme de nos recherches ? Dites-moi : dans le mauvais vouloir, est-ce Dieu qui nous attire ?

— Il serait absurde et impie de le soutenir.

— Ce même Dieu n'est-il pas, au contraire,

à l'origine de tout bon vouloir ? Pourrions-nous tendre au bien, s'il n'en avait mis en nous, s'il n'en renouvelait sans cesse le désir et l'attrait ? Cette union à laquelle il nous convie, à laquelle vous pouvez accorder ou refuser votre consentement, n'est-ce pas encore lui qui la provoque ? Ne l'avez-vous pas senti, plus d'une fois, au plus intime de votre âme, et quand vous avez répondu, ne l'avez-vous pas fait librement ?

— En pleine liberté.

— Entre toutes ces réponses, avez-vous jamais aperçu la moindre différence ?

— Pas la moindre : on ne saurait imaginer égalité plus parfaite.

— Cet acte d'une liberté absolue, précédé de l'appel de Dieu, où sa pensée concourt avec la nôtre, son amour avec notre amour, son être avec tout ce que nous sommes, cet acte d'une grandeur, d'une unité, d'une identité, d'une richesse incomparables, ne vous semble-t-il pas être.....

— L'acte parfait que nous cherchons.

— Mais ce n'est pas tout. Cet acte, mesure du temps, si le temps peut avoir son unité parfaite, est-il, croyez-vous, retourné tout entier dans le temps, pour y produire ses effets éphémères comme le temps ? En répondant à l'appel de Dieu, en associant votre volonté à la sienne, n'avez-

vous pas accompli un acte qui est à la fois sien et vôtre, qui, du temps où il est né, est entré dans son éternel présent? Tout périt ici-bas, tout change, affections, idées, désirs, pensées; ce qui demeure à jamais, c'est l'acte libre qui a confondu le vouloir de Dieu avec le nôtre. Engendré sur les limites de deux mondes, celui qui passe et celui qui ne passe pas, c'est au second qu'il appartient pour toujours; mais, en même temps, son unité sans division, sa simplicité sans mélange permettent, ce me semble, qu'il soit, pour le premier, l'unité de mesure la moins imparfaite qu'on puisse lui appliquer. Ou l'unité du temps n'est pas, ou elle est l'indivisible instant où l'acte de notre bon vouloir né dans le temps entre aussitôt, et pour toujours, dans l'éternité.

C'est assez, mes amis, débattre ensemble des questions dont l'importance ne paraît pas égale à tous les esprits, et dont la solution recule, à mesure qu'on avance et qu'on croit la saisir. La mesure du temps, croyez-le bien, importe moins que le bon usage du temps. Vous avez une fois de plus, dans le cours de cette discussion, constaté le prix et admiré la grandeur de la liberté : c'est son résultat le plus précieux. Définisse qui voudra et saura le faire, l'espace et le temps; c'est assez pour nous de savoir qu'ils sont ici-bas les conditions de la vertu. L'un et l'autre sont néces-

saires pour naître, grandir et triompher : sa récompense est ailleurs.

La vertu, mes enfants..... Le bon Religieux, en prononçant ce mot pour la seconde fois, s'arrêta sous l'empire d'une vive émotion, la vertu, vous en aurez besoin pour parcourir sans chute et sans défaillance la voie qui s'ouvre devant vous. Il faut, pour les temps difficiles qui s'annoncent, de grands courages et d'héroïques dévouements. Dieu me garde de désespérer de l'avenir et de la France ! Mais enfin l'illusion n'est plus possible, l'ordre ancien n'est plus : il s'abîme, il s'écroule dans une crise dont la violence n'abrégera pas la durée. Pour en faire sortir un monde nouveau, ce n'est pas assez du courage des soldats, de l'éloquence des orateurs, du génie des hommes politiques, il faut la vertu.....

Les siècles anciens, malgré leurs fautes ou leurs crimes, n'en ont pas manqué. Elle n'a manqué ni à notre Jeanne d'Arc, ni à Marguerite d'Anjou, née dans cette ville¹, l'année même où l'héroïque Pucelle sauvait la France, Marguerite, si célèbre à son tour par ses malheurs et par son courage.

¹ Dans l'ancien château, depuis longtemps détruit, à la place ensuite occupée par le Jardin des plantes de l'Université, et aujourd'hui par de vastes casernes.

En auriez-vous moins que des femmes ? En auriez-vous moins que Barclay, votre compatriote, supérieur par sa force d'âme à toutes les disgrâces, moins que ces princes lorrains, dont le souvenir est encore vivant dans cette grande salle des Actes où se décidera bientôt votre avenir. C'est là que plusieurs d'entre eux, avant de vaincre les Turcs et les ennemis de leur Maison, ont conquis, après de solennelles épreuves, des grades dont ils n'étaient pas moins fiers que de leur titre de princes¹.

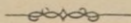
Non, vous ne manquerez ni de vertu, ni de courage : vous en aurez d'autant plus que les temps seront plus difficiles et les épreuves plus redoutables. A votre tour, vous servirez d'exemple à ces enfants qui vous suivent : il faut que nous puissions fortifier nos conseils de vos exemples, que nous puissions dire à ce jeune Fabvier², que je vois si vif et si ardent au jeu, et non seulement

¹ C'est ainsi qu'en présence de Charles VI et de toute sa cour, le jeune duc Nicolas-François soutint avec succès l'épreuve du doctorat en philosophie, le 24 juillet 1626. Plusieurs princes lorrains firent leurs études et prirent leurs grades à l'Université de Pont-à-Mousson.

² Fabvier (Charles-Nicolas), né à Pont-à-Mousson en 1780, mort en 1855, fournit la carrière la plus aventureuse. Élève de l'École polytechnique, il fut au nombre des officiers que Napoléon I^{er} envoya au Sultan et au Schah pour

à lui dont la famille est liée avec les vôtres, mais à ses camarades, à tous vos successeurs, ce que vous étiez, ce que vous avez fait, comment votre travail et votre docilité ont préparé vos succès. Demeurez, quoi qu'il arrive, fidèles à la religion et à la France, et n'oubliez jamais que si l'homme est une ombre dans le temps qui passe, il entre par la vertu dans le vrai et impérissable présent : il lègue à l'un une mémoire respectée, à l'autre il donne son âme immortelle.

organiser leurs armées. Officier supérieur sous l'Empire, aide de camp du maréchal Duroc, il se distingua dans une foule de combats et fut, quelques jours, chef d'état-major général dans la campagne de Saxe. Disgrâcié par la Restauration, il prit une part active à la lutte des Grecs jusqu'à la paix qui sanctionna leur indépendance. Sous le gouvernement de Juillet, il devint général de division et pair de France. Enfin il fut élu membre de l'Assemblée nationale législative en 1849.



V

L'ESPACE ET LA MATIÈRE

C'était l'usage, à l'École militaire, d'accorder aux élèves les plus avancés dans leurs études deux ou trois promenades de faveur, durant les examens du mois d'Août. Ni le travail, ni la discipline n'ont jamais souffert de ces distractions légitimes achetées au prix des meilleures notes. Le petit groupe qui se forme dans la cour de l'École, le 25 août 1790, tout prêt à sortir sous la direction du Père Laillet, se compose donc uniquement d'élèves choisis, et parmi eux, est-il besoin de le dire, Duroc de Brion et Hercule de Serre. Les examens touchent à leur terme : on devine, à l'air épanoui des jeunes gens, que le résultat les laisse sans inquiétude. Ils partent donc l'esprit libre, le cœur joyeux, et se dirigent,

malgré la chaleur, d'un pas rapide, vers la forêt voisine.

A quelques kilomètres de la ville, au plus épais du bois situé à l'est et au pied de la colline de Mousson, s'ouvre une clairière qui a retenu de ses anciens possesseurs le nom de Pré des Jésuites. Il est arrosé par l'eau bienfaisante d'une source qui jaillit, tout près de là, dans un pré de moindre étendue nommé l'Arpent des Carmes. L'intervalle qui sépare ces deux paisibles retraites est couvert d'arbres vigoureux, parmi lesquels dominent les chênes et les trembles : on y voit aussi quelques hêtres à l'épais feuillage. C'est au Pré des Jésuites, sur la lisière du bois, que nous retrouvons nos écoliers plus disposés d'abord à se délasser d'une course rapide qu'à se livrer à des jeux bruyants. Tandis que les uns étanchaient leur soif dans l'eau pure du ruisseau, que d'autres s'endormaient à son doux murmure, les plus studieux, les plus attachés à leur maître, s'étaient rapprochés du Père Laillet. Un petit cercle ne tarda pas à se former autour de lui au pied d'un hêtre touffu, sur un tertre peu élevé.

— Il faut convenir, dit l'un des jeunes gens, que ces frais ombrages dédommagent bien des fatigues de la route. Que nos maigres acacias sont peu de chose auprès de ces beaux hêtres et de ces chênes robustes !

— Je ne sais, dit un autre, pourquoi il en est ainsi, mais jamais cette solitude ne m'a paru aussi agréable. Jamais la nature ne m'a semblé si belle.

— C'est que vous y mettez, mon enfant, une partie de votre âme. Elle est libre des soucis qui l'obsédaient il y a quelques jours ; calme et joyeuse, elle répand sur tout ce qui l'entoure les biens qu'elle porte en elle-même.

— L'âme a-t-elle donc tant d'influence, interrompit de Serre, et faut-il croire qu'elle puisse, suivant ses dispositions présentes, embellir ou assombrir la nature ? Son empire sur le temps qu'elle nous fait trouver, à son gré, lent et court, s'étendrait-il sur la matière pour la rendre, à son choix, belle ou laide, triste ou riante ?

— Si vous doutiez qu'il en fût ainsi (ce doute se conçoit à votre âge), l'expérience de la vie ne tarderait pas à vous apprendre à quel point l'état de l'âme modifie, pour chacun de nous, personnes et choses, nature et relations sociales, en un mot tout ce qui nous entoure. La grande source des plaisirs et des peines, avec leurs variétés infinies, est au dedans de nous-mêmes : les circonstances et les hommes lui donnent seulement l'occasion de s'ouvrir et de s'épancher. C'est en vain qu'on se retirerait dans la plus profonde solitude, on n'échappe pas à son âme. Elle nous suit par-

tout : que nous changions de place, d'occupations, d'amis, elle est toujours là :

In culpa est animus qui se non effugit unquam ¹.

Elle teint de ses couleurs le mobile spectacle qui se déroule autour d'elle ; elle prête sa vie, ses sentiments, ses pensées à tout ce qu'elle touche ; elle dispose le monde comme elle est elle-même disposée. Elle ne crée pas la réalité, mais elle la modifie d'après son état présent.

— Pourquoi, si tel est son pouvoir, ne point dire qu'elle la crée ? La différence est-elle si grande ? Que m'importe ce que sont les choses en elles-mêmes ? L'impression qu'elles font sur moi, le plaisir ou la peine dont elles deviennent l'occasion, voilà en elles tout ce qui m'intéresse. Je ne me repens point d'avoir concédé à Duroc que le temps est plus qu'un simple mot : Dieu me garde de revenir sur les conclusions que nous avons adoptées, il y a deux mois à peine. Et toutefois je ne découvre pas sans surprise que l'âme ait de tels droits sur la nature entière, qu'elle s'immisce dans tous les actes du corps, et même dans ceux qui me semblaient dépendre uniquement de la matière. Voici que cette matière elle-

¹ Horace.

même, et sans doute aussi l'espace qui la contient, vont, à leur tour, obéir à ses lois et relever de son bon plaisir. Ils ne seront que ce qu'elle voudra bien; ils changeront quand il lui plaira de changer. Si son pouvoir sur l'un et sur l'autre n'est pas absolu, du moins s'en faut-il de bien peu.

— Vous ne savez pas encore, mon enfant, toute sa puissance et toute sa malice. Non seulement elle veut régner, mais elle confond, elle bouleverse tout. Nous avons, vous vous le rappelez sans doute, lors de notre grande discussion sur le temps, réservé les droits de l'espace.

— Il m'en souvient.

— Je vous avais engagé à ne point confondre leurs intérêts.

— Avec beaucoup de raison, je persiste à le croire.

— Eh bien ! vous et moi nous avons tort.

— Se peut-il ?

— Oui, l'âme a réuni ce que nous avons séparé, ou plutôt la chose était faite depuis longtemps déjà, grâce au ministre ordinaire de ses équivoques, de ses brouilleries, de ses malentendus, je veux dire le langage.

— Je n'entends pas bien.

— Répondez à mes questions et vous comprendrez aussitôt.

— J'y consens de tout mon cœur.

— L'espace que vous venez de parcourir n'est-il pas, de Serre, d'une lieue et demie tout au plus ?

— Il est d'une lieue et demie.

— Et dans combien de temps l'avez-vous franchi ?

— Dans l'espace d'une heure, de cinq quarts d'heure à peine.

— Pour retourner à la ville, après un repos raisonnable, combien de temps comptez-vous employer ?

— Le même espace de temps.

— Et vous n'en voulez pas au langage, vous n'en voulez pas à l'âme qui le gouverne, de vous engager dans ces confusions, de vous faire dire espace quand il s'agit du lieu, et encore espace quand il s'agit de la durée, de vous mettre à la bouche cette locution au moins étrange : *espace de temps* ?

— Ces façons de parler sont, mon Père, du langage familier.

— Elles n'en ont que plus d'autorité.

— Mais si le bon usage, si la langue écrite ne les admettent point, convenez qu'elles perdent beaucoup de leur importance.

A ce moment la voix timide d'un jeune élève d'humanités se fit entendre ; elle venait au secours du Religieux que la réplique d'Hercule de

Serre allait peut-être embarrasser. Je crois, mon Père, disait-elle, que la langue écrite est aussi pour vous, même la langue du poète le plus sévère, *le tyran des mots et des syllabes*, comme Boileau l'a nommé. N'est-ce pas dans les stances à Dupérier sur la mort de sa fille, qu'on lit ces beaux vers dont le dernier décide en votre faveur :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Ou il faut vous donner raison, ou il faut récuser l'autorité de Malherbe.

— Nous nous en garderons bien, mon Père, interrompt Duroc, car si les poètes n'avaient point parlé, j'allais produire un témoignage dont personne ici ne contestera la valeur, celui de la géométrie unie à l'astronomie. La minute, qui est la soixantième partie de l'heure, n'est-elle pas encore la soixantième partie du degré ? De même pour la seconde par rapport à la minute. Minute et seconde servent donc, tout à la fois, à noter les divisions du temps et celles de l'espace.

— Si la poésie, l'astronomie et la géométrie se réunissent contre moi, je n'ai plus rien à répondre : l'âme a tous les pouvoirs, elle dispose des

mots aussi bien que des choses, elle en entend ou elle en restreint le sens comme il lui plaît, au gré de son caprice

— En êtes-vous bien sûr, mon enfant, et pour nous borner à la question présente, croyez-vous que cet accord du langage familier avec celui des poètes et des savants n'ait pas quelque raison secrète et d'une grande valeur ? L'espace et le temps n'auraient-ils pas, malgré leurs différences profondes, quelque point par lequel ils se touchent, quelque trait par lequel ils se ressemblent ? Votre pénétration serait-elle en défaut ? N'a-t-elle pas déjà deviné le lien qui les enchaîne, l'idée commune

— Ou cette idée, mon Père, est celle de l'étendue, ou je renonce à la chercher et laisse à Duroc l'honneur de la découvrir.

— Et qui vous le fait croire ?

— La même autorité qu'on invoquait tout à l'heure, celle du langage ordinaire. Il nous entretient presque aussi volontiers de l'étendue des temps que de celle des lieux : il affirme que tel corps a telle étendue, et que telle vie s'est étendue au delà des limites ordinaires, sans compter ce qu'il nous répète sans cesse de l'étendue de l'univers et de l'immense étendue des siècles.

Après tout, ce n'est pas faire grand honneur à l'espace et au temps, ce n'est pas les relever

beaucoup dans notre estime, que de leur découvrir ce trait commun et de les réduire, ou peu s'en faut, à l'étendue. Pourquoi ne pas les ramener tout de suite à la matière dont l'étendue est l'attribut principal, et leur communiquer ses imperfections ? Elles sont nombreuses, vous ne l'ignorez pas, la division, en premier lieu, puis.....

— Le Père nous fait grâce de la liste entière : il la connaît, de Serre, mieux que nous, et il l'aurait bientôt dressée. Mais que prouvent ces échanges entre les mots, échanges sanctionnés par le commun langage, sinon que l'esprit des hommes a découvert, de fort bonne heure, de grands rapports entre l'espace et le temps ? En les unissant l'un et l'autre à l'étendue, il fait voir que, par une sorte d'instinct secret, il les range au nombre des choses créées, limitées, divisibles...

— Sans compter tout ce qu'elles renferment de vague et d'absolument indéterminé. Il me sera bien permis à moi aussi, enfant de la Lorraine, de citer en témoignage, non pas des vers vieux d'un siècle et demi tout au moins, mais un poète encore vivant¹, un compatriote, un Lorrain, l'au-

¹ Saint-Lambert, 1717-1805.

teur des *Saisons*. Il a dit, décrivant un orage qui s'approche :

Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue.

L'espace, je n'en doute pas, aurait fait bien mieux son affaire, mais non pas celle du vers qui attendait une autre rime. Alors il a choisi l'étendue, mot qui convenait à merveille pour exprimer ce je ne sais quoi d'indécis, d'indéterminé, sans limites certaines, sans caractère distinct, ni air, ni eau, ni clair, ni obscur, qu'on nomme en effet, en prose et en vers, l'étendue. L'étendue ! mais c'est beaucoup d'honneur que vous lui faites de l'attacher si étroitement à la matière, et de les ramener, pour ainsi dire, l'une à l'autre ! Pauvre matière, je la plains de tout mon cœur, si c'est là sa première et essentielle qualité. En tout cas, ce n'est pas sur ce fragile et insaisissable attribut que je compte pour découvrir sa nature intime.

— Y songez-vous, mon enfant, la nature intime de la matière ! Ce rêve aurait-il pu hanter vos jeunes cerveaux ? Je sais que la jeunesse est présumptueuse, qu'elle ne doute de rien et ne recule point devant les difficultés qu'elle soupçonne à peine. J'espère toutefois :

A ce moment, la voix du Père fut couverte par

les cris d'une joie bruyante. Le bruit de pas pressés qu'on entendait, depuis quelques instants, se rapprochant de plus en plus, on vit paraître à la lisière du bois cinq ou six jeunes gens : « le Ferré, le Ferré, répétaient-ils de concert, nous avons découvert un tronçon du Ferré, nous rapportons deux médailles. »

Les paysans lorrains appellent de ce nom la voie romaine qui, sans s'inquiéter de suivre la Moselle en ses mille détours, va directement de Toul à Metz, et franchit le fleuve à Scarponne¹. On en voyait encore, au début de ce siècle, des restes fort bien conservés, et de solides tronçons que le soc de la charrue entame tous les ans. Plus ardents à la course que leurs camarades paisiblement assis autour de leur maître, nos jeunes explorateurs s'étaient mis à la recherche du Ferré, et, après en avoir découvert une partie qu'ils ne connaissaient pas encore, ils avaient exercé sur elle la passion de détruire, naturelle à leur âge. Tout fiers de leur découverte, ils pré-

¹ Scarponne, ville jadis florissante, fut entièrement détruite à l'époque des invasions hongroises. Au siècle dernier on voyait encore d'assez beaux restes du pont que les Romains y avaient construit. La voie romaine réparée par Brunchaud a gardé longtemps le nom populaire de chemin de la Reine Houdiate.

sentaient au Père deux médailles qu'ils s'apprétaient à polir pour en découvrir l'exergue.

— Belle trouvaille, en vérité, s'écria de Serre, et qui valait bien la peine de courir à perdre haleine et de se brûler au soleil. Nous en obtiendrons dix fois autant, et sans la moindre peine, dans la maison du pêcheur qui les recueille à Scarponne, et les donne ou les vend à ses visiteurs. Vous n'aviez qu'à pousser un peu plus loin, vous auriez apparemment découvert, en fouillant le sol, quelque javelot laissé par les barbares, surpris et anéantis, au pied du mont Sainte-Geneviève, par un lieutenant de Julien¹. Aux mêmes lieux encore, vous pourriez, avec un peu de chance favorable, découvrir quelque tronçon de lance, quelque vieux casque abandonné par les soldats de Charles le Téméraire ou par ceux de René II de Lorraine, dont ce fut la première rencontre². Allez, frottez bien vos médailles, donnez-vous des airs d'antiquaires, courez enrichir vos collections de quelques fragments aussi précieux de cuivre ou de bronze : nous sommes occupés, nous, de choses plus sérieuses, et nous n'avons pas le loisir de vous suivre.

¹ Voir AMMIEN-MARCELLIN.

² Octobre 1476, trois mois avant la bataille de Nancy.

Car enfin, mon Père, cette idée de la matière à laquelle l'étendue avait tout l'air de se laisser réduire, après avoir ramené à elle l'espace et le temps, la voilà qui se présente à nous, de tous les côtés, et sous des formes sans cesse renaissantes. Matière, sans doute, que ces vieilles monnaies romaines ou gauloises enfouies, pour la seconde fois, dans le sol ; matière que ces pierres si bien emboîtées les unes dans les autres, et qui ont résisté, durant tant de siècles, à l'effort des hommes et à l'action du temps ; matière que ces débris d'armes enterrés dans des champs de bataille inconnus de ceux qui les cultivent ; matière que ces vieux murs du château féodal de Mousson ; matière que ces beaux arbres si pleins de sève et de vie ; matière que cette eau limpide dont le murmure accompagne nos voix ; matière que cette douce verdure qui repose nos yeux et nous sert de moelleux tapis. Comment se peut-il que d'une même chose sortent tant de choses différentes ? Qui nous expliquera ces merveilleuses transformations ? Qu'est-ce que la matière ?

— Et c'est pour le chercher, mon cher enfant, que vous refusez de vous joindre à vos camarades, et vous croyez cette recherche plus utile que celle à laquelle ils se livrent !

— S'il en était autrement, mon Père, je les suivrais comme ont fait tous nos amis, plus curieux

de médailles que de philosophie. Nous avons tenu ferme, Duroc et moi ; n'avons-nous pas, en retour, mérité quelque récompense ? La seule que nous désirions, c'est que vous nous parliez de la matière, et que vous consentiez à nous dire ce que vous en savez. Pourrions-nous croire qu'un savant, qu'un géomètre n'ait pas réfléchi à un sujet qui touche, par tant de points, à ses études ordinaires ?

— De Serre dit vrai, nous souhaitons vivement de connaître votre pensée sur une question qui nous a paru de toutes la plus difficile. C'est en vain que, depuis plus de deux mois, nous y revenons sans cesse, dans nos promenades du soir : nous ne faisons guère de progrès, il faut bien l'avouer.

— C'est deux mois d'avance que vous avez sur moi, mes amis ; aussi n'attendez pas que je prenne le premier la parole et me prive du résultat de vos longues et savantes recherches. Vous me demandez des conclusions, et j'en vois là qui, sur vos lèvres, ne demandent qu'à sortir et à s'affirmer. A mon tour de vous prier, de vous conjurer de ne les point garder pour vous et de m'en faire part au plus tôt.

— Nous espérons bien, à vrai dire, de Serre et moi, en avoir découvert quelques-unes, si la présomption n'est pas trop grande de nous exprimer

ainsi. Et d'abord nous ne croyons pas au vide.

— Vous êtes, sur ce point, du sentiment de Bélise :

Mais le vide à souffrir me semble difficile¹.

Vous pourriez bien, Bélise et vous, n'être pas dans l'erreur.

— La densité variable des corps suffit, il nous semble, à rendre raison de leur pénétration mutuelle et de tous leurs mouvements.

— Je n'y contredis point.

— Qui empêche d'imaginer un fluide plus subtil que l'air, capable, par son extrême ténuité, de remplir aussi bien l'immense étendue des cieux que l'espace imperceptible compris entre les moindres molécules des corps ? Corps lui-même, il se prête à tous les mouvements des corps ; il les soutient ; il en amortit les chocs, il en facilite les rapprochements ; il les...

— Tout comme dans la fable de la Laitière et du Pot au lait, avec cette différence que vous ne sauriez dire comme Perrette :

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

Mais enfin, si petit, si réduit que soit ce fluide

¹ *Les Femmes savantes*, acte III, scène IX.

si parfaitement subtil, vous le connaissez, vous le possédez, vous alliez nous dire toutes ses qualités : je vous tiens quitte de la description.

— Quant à la matière elle-même, ce je ne sais quoi de primitif, d'intime, d'insaisissable, dont notre éther et les corps les plus denses sont composés, l'idée n'a pu nous venir un seul instant qu'elle fût éternelle.

— Je vous en félicite.

— Et pas davantage infinie.

— Cela va de soi.

— Car elle est divisible, mobile, changeante, finie dans chacune de ses parties, dans chacun des éléments qui la composent.

— Et ces éléments eux-mêmes, que pensez-vous de leur nature intime ? Croyez-vous qu'ils soient simples, qu'on les puisse réduire à un petit nombre ?

— C'est ici que les divisions commencent entre nous.

— Elles pourront durer longtemps.

— De Serre tient pour les atomes, je doute de leur réalité. Mais la question qui nous paraît insoluble, celle que nous avons discutée avec le plus d'ardeur, c'est la nature même et l'essence de la matière. Nous la comprenons d'autant moins que nous l'étudions davantage : il semble que nous reculions au lieu d'avancer.

— Je n'en suis pas surpris. Vous n'êtes pas les premiers auxquels pareille mésaventure arrive en pareille recherche. — Mais cette matière, Duroc, puisqu'elle n'est pas infinie, sauriez-vous, du moins, nous dire quelque chose de sa quantité? Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup?

— Moins que Dieu n'est grand, mon Père, mais bien plus que mon esprit n'en conçoit. Dieu n'en créera jamais assez pour épuiser sa puissance, jamais mon esprit n'embrassera tout ce qu'il en peut créer. J'aurais à ma disposition l'intelligence la plus vaste avec l'imagination la plus riche, je n'atteindrais pourtant qu'une faible partie de l'univers matériel. Et pourtant, je conçois que Dieu surpasse infiniment ce fini que je ne puis me représenter dans toute son étendue.

— Et si ces mondes venaient à disparaître, si l'espace et la matière rentraient, avec le temps, dans le néant d'où ils sont sortis, dites, Duroc, que resterait-il?

— Dieu et son éternité, Dieu et son immensité, et en Dieu la pensée et la possibilité de tous les mondes, y compris celle de l'espace et du temps.

— J'admire, mon enfant, à quel point une juste idée de Dieu dispose l'esprit à entendre une foule de vérités secondaires et lui suggère, sur les questions les plus difficiles, les réponses les plus naturelles. Vous la devez, cette idée bienfaisante,

à l'enseignement religieux et à la philosophie qui lui sert d'introduction dans les plus humbles catéchismes. Vous la devez à ces deux grandes maîtresses de vérité, la raison et la foi.

— Pourquoi, si elles ont tant de pouvoir, interrompit de Serre, ne nous diraient-elles pas ce qu'est en soi la matière ?

— Soyez sûrs qu'elles vous l'apprendront, si cette science est nécessaire à qui veut vivre en honnête homme et en chrétien.

— Il y aurait, à ce compte, bien peu de sages et de chrétiens sur la terre !

— Croyez-vous qu'il en restât même un seul ?

— Est-ce à dire, mon Père, que nul homme au monde n'a jamais su, que nul homme ne sait ou ne saura ce qu'est la matière dans son fond le plus intime, dans ce qu'elle a de plus secret et de plus mystérieux, pour tout dire, dans son essence !

— Pas un seul, à mon humble avis du moins.

— Et vous nous condamnez sur cette unique question à une ignorance absolue ?

— Sur cette unique question et sur plusieurs autres. Admettez-vous, mes amis, qu'il existe de sérieuses différences entre les questions soulevées par la curiosité humaine, et qu'on puisse les diviser en plusieurs groupes ?

— Nous l'admettons.

— Cette division serait la source de grands

avantages. S'il était reconnu, par exemple, que toutes les questions comprises dans une catégorie dépassent la portée de notre intelligence, on se dispenserait d'y chercher une réponse et on dépenserait ailleurs, avec plus d'à-propos, ses loisirs et les ressources de son esprit.

— Et quoi ! mon Père, il y aurait des questions que ni vous, ni Duroc, ni moi, ni aucun de nos camarades et de nos maîtres, ni tant d'hommes d'une science extraordinaire, d'une pénétration d'esprit merveilleuse, ne pourraient jamais résoudre ?

— Sans aucun doute, mes amis, et de celles-là même je fais ma première classe. Elle a, j'en conviens, peu d'étendue. Ce n'est pas tous les jours, ni dans tous les lieux, qu'on se demande en quoi consiste l'esprit, et en quoi la matière, et en quoi le temps, et en quoi la force. Ces questions d'essence, de substance, de fond et de profond des choses, intéressent seulement un petit nombre d'esprits ; les autres négligent de les soulever, ils se doutent à peine qu'elles existent. Qui saura, qui comprendra jamais, dans le sens absolu de ce mot, les insondables rapports de l'essence des choses matérielles ou immatérielles avec une nature elle-même insondable, puisqu'elle est infinie ? Nous sommes là comme à la source de l'être où nul regard mortel n'a jamais pénétré : conten-

tons-nous d'admirer les belles eaux qui en découlent, de jouir de leur fraîcheur, de profiter de leur abondance. Mais ces questions, bornes infranchissables où s'arrête le savoir humain, sont, je le répète, bien peu nombreuses, surtout si on les compare à celles qui concernent le *comment* des choses, je veux dire les lois suivant lesquelles elles se développent, les influences qu'elles subissent, les milieux au sein desquels elles se transforment.

— Ces questions, mon Père, nous ne les connaissons que trop, et, aux jours d'examens, elles nous ont plus d'une fois mis à la gêne : Duroc est trop modeste pour ne pas en convenir. Que celles-là soient nombreuses et qu'on n'en voie jamais la fin, tout le monde en tombera d'accord à l'École militaire.

— Et non seulement à l'École, mes amis, mais dans les plus doctes compagnies, à l'Académie des sciences de Londres comme à celle de Berlin. C'est dire assez que le comment des choses est l'objet propre des sciences : or celles-ci sont à peine au début de leur vaste carrière ; elles commencent à entrevoir, à mesurer l'espace qu'elles doivent parcourir. Nous les verrons se multiplier, se subdiviser, s'étendre, à mesure que s'étendra la connaissance de la nature.

— Que je plains nos successeurs, et quels exa-

mens, quels programmes dans cent ans d'ici ! Nous qui trouvons les nôtres déjà trop chargés !

— Vous oubliez, mes amis, que plus la science progresse et plus elle se simplifie. On voit de plus haut, on voit mieux, et si l'on subdivise d'abord pour rendre l'étude plus facile, on rapproche bientôt les résultats analogues, on réunit les résultats identiques auxquels on est parvenu. L'unité qu'on avait fractionnée dans la recherche on la retrouve dans la conclusion. Mais rien n'aide à ce travail de simplification comme de savoir, sur quelques points importants, le *pourquoi* des choses.

— *En quoi, — comment, — pourquoi...* Voilà, selon toute apparence, la troisième classe.

— Et la dernière, mon très jeune ami, mais non la moins importante. Duroc et vous, vous n'aurez pas, durant le cours de votre vie, trop de toute votre raison, de toutes vos connaissances, pour répondre aux mille pourquoi dont les conversations les plus familières multiplient les occasions, sans compter ceux qu'on se pose à soi-même, dans la solitude de sa pensée. Je ne sais quel secret instinct avertit les hommes, même les moins cultivés, que la recherche du pourquoi, c'est-à-dire de la cause, de la fin des choses, est le privilège de la créature raisonnable, et qu'y renoncer ce serait renoncer au plus noble emploi

de l'intelligence. On le sait, on le sent, et chacun, à l'envi, d'interroger ou de répondre, qui d'après son savoir, qui d'après son caprice ou son ignorance. On se tait quand il s'agit du comment des phénomènes, et on abandonne en général aux savants le droit et le soin d'en traiter; mais s'il s'agit du pourquoi, chacun s'estime capable et se proclame compétent. Aussi que de vérités et d'erreurs, de vues sublimes et de futilités explications; que de paroles profondes et de vains discours, à propos des questions les plus graves sur lesquelles chacun veut dire son mot et placer son avis, qu'il les ait ou non étudiées! On pourrait croire que c'est le domaine commun des sages et des fous : c'est là du moins qu'ils se rencontrent tous les jours.

— Serait-ce, mon Père, folie ou sagesse de nous demander pourquoi Dieu a créé la matière et quelle place elle occupe dans les desseins de sa Providence? Nous sommes assez compromis, pour ne pas être effrayés par une audace de plus. Tant de problèmes que nous avons abordés, en une heure, ne nous permettent pas de reculer devant celui-là. Nous ne saurions, de Serre et moi, nous préparer trop tôt à satisfaire la curiosité d'autrui et notre propre désir de savoir. Pourrions-nous d'ailleurs, dans une question plus difficile, trouver un guide plus sûr?

— Le guide est plein de bon vouloir, mais la route est longue : nous aurons à peine le temps de la reconnaître et d'y faire les premiers pas.

— Ce sont les seuls qui coûtent, dit le proverbe. Une fois entrés nous irons de l'avant, et nous nous dirigerons nous-mêmes.

— Auriez-vous, de Serre, entrevu déjà quelque secrète ouverture, quelque passage connu de vous seul par lequel vous espérez nous conduire ? On pourrait le supposer à la confiance de votre langage.

— Assurément, mon Père, et il ne m'a fallu pour cela que remonter au point de départ de notre entretien. J'admets donc que la véritable source de nos plaisirs et de nos peines est au dedans de nous, au plus intime de notre âme. Du moins, pour s'ouvrir, a-t-elle besoin d'un choc si léger qu'il soit, et ce choc n'est-ce pas du dehors qu'il lui vient le plus souvent ? Or, ce dehors aux aspects si variés, aux formes si différentes, c'est partout, c'est toujours la matière. C'est elle qui en fait les frais, qui en renouvelle le fonds à mesure qu'il se dépense.

— En sorte, mon ami, que la matière nous rendrait ce premier service d'éveiller en nous le plaisir et la souffrance, d'être l'occasion nécessaire de l'un et de l'autre.

— Sans aucun doute.

— Mais, à ce compte, mon Père, et en partant du même principe, elle posséderait encore un autre privilège bien supérieur au premier, de Serre en conviendra. Que serait en nous la raison, sinon une faculté à jamais endormie, inconnue d'elle-même, si le monde sensible, c'est-à-dire la matière, ne venait à chaque instant l'exciter, l'animer, lui procurer, avec l'occasion d'agir, les matériaux sur lesquels s'exerce son action. La pensée réduite à un seul terme n'est plus la pensée ; en tout cas ce n'est point la pensée propre à l'homme. Or, si le premier de ces deux termes nécessaires lui vient de notre âme, qui donnera l'autre, sinon la matière ? La source du plaisir n'attend, dit-on, qu'un faible choc pour s'ouvrir et s'épancher : la lumière de la raison n'attend pas moins le secours des objets extérieurs, pour manifester son éclat et prendre conscience d'elle-même.

— Courage, mes enfants, nous montons, nous nous élevons : c'est la meilleure preuve que nous faisons, tout en l'improvisant, d'excellente philosophie.

— Nous ne sommes pas encore au sommet, mon Père, et Duroc n'a pas tout dit, si j'en crois je ne sais quelle douce émotion où la pensée a sa part, émotion qu'il est malaisé de définir, mais qui me domine tout entier quand je m'abandonne,

dans cette solitude, au charme puissant de la nature. C'est de la matière, sans doute, que cette source et son murmure, que ce tapis de gazon tout émaillé de fleurs, que ces arbres qui se dressent dans leur majesté, que ces tiges flexibles qui s'inclinent au moindre souffle, que ces feuilles émues et calmées au même instant, que ces rayons de soleil qui se glissent là-bas à travers les fourrés épais, mais cette matière porte et mérite un autre nom. Sous celui de nature, elle fait plus que provoquer en nous le plaisir ou la pensée, que venir en aide au pouvoir tout intérieur mais d'abord inactif de sentir ou d'entendre, elle donne à l'amour du beau, qui dormait au fond de mon âme, la première émotion qui l'éveille, le premier objet qui l'enflamme. Sans matière point de nature, point d'art, point de poésie, rien qui soit capable de purifier le plaisir, d'élever la pensée, de donner à l'amour du beau l'aliment qu'il réclame.

— Comblons, mes amis, comblons sa louange, et puisque, grâce à elle, et à l'influence de cette paisible retraite, nous sommes en veine de poésie, disons tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle fait pour l'esprit auquel on s'efforcerait en vain de l'opposer ou de la ramener, puisque tant de biens précieux découlent pour nous de leur distinction réelle et de leur étroite union, puisque

nous devons à leur concours ce qu'il y a de meilleur et de plus pur dans le plaisir, la pensée et l'amour. Achévon ensemble, car vous l'avez commencé, un hymne en son honneur. C'est Dieu que nous louerons dans l'harmonie de ses œuvres, dans les rapports qu'il a établis entre tous les êtres et toutes les choses, rapports si parfaits, si constants, si bien ménagés, surtout quand il s'agit de l'esprit et de la matière, que plusieurs, ne considérant que leur intime union et cessant d'apercevoir leurs différences, sont tentés de les confondre.

Est-il possible, mes enfants, qu'une seule partie, un seul point de l'œuvre divine ne porte pas la marque de son auteur? La matière elle-même n'est-elle pas, au-dessous du monde des purs esprits, après tant de merveilles invisibles pressenties par la raison de l'homme, mais cachées à ses regards dans les profondeurs de l'immensité, le dernier reflet de sa lumière, et comme un rayon perdu de ce soleil de vérité, dont les moindres traits ont encore quelque chose d'immortel et de divin?

Si le monde matériel n'est pas fait directement à l'image et à la ressemblance de Dieu, est-il donc dépourvu de tout rapport avec ses perfections? Loin de là : de quelque côté qu'on le considère, à quelque point de vue qu'on se place pour l'étu-

dier, partout la marque de l'ouvrier apparaît sur son ouvrage. Il est divisible dans ses éléments et ses parties : voilà, jusque dans son sein, le nombre, et les lois immuables du nombre. Les corps qui le composent se ramènent sans exception à des figures régulières, et voilà sur lui le sceau de l'éternel géomètre. Dieu a mis quelque chose de son unité dans l'unité de son plan, quelque chose de sa simplicité dans la simplicité de ses lois. A son tour, l'inépuisable richesse de ses attributs se reflète dans la variété infinie des corps et de leurs combinaisons. Pour mieux montrer que l'amour en est la source, il a décrété que l'amour en serait la loi suprême, que, depuis l'immensité des astres jusqu'à la poussière des germes, il présiderait à tous ses mouvements, qu'il ne serait pas moins nécessaire à un acte de vertu qu'à la création d'un monde. Comme il est beau d'une beauté parfaite, il a voulu que la matière, elle aussi, fût belle d'une beauté empruntée, pour que l'homme, en la contemplant, sentît naître ou se ranimer en lui le goût de l'ordre, l'amour du beau. Dès lors elle n'est plus seulement la matière, elle est la Nature, c'est-à-dire la matière ordonnée, organisée, parée au dehors de grâces et d'attraits, animée au dedans d'un souffle de vie, la Nature purifiant le sentiment, éveillant la pensée dans la créature raisonnable, l'élevant, par mille appels

retentissants ou discrets, au souvenir et à l'amour de son auteur.

N'est-il pas vrai, mes amis, qu'au sein de cette nature calme et riante, je ne sais quel sentiment de paix s'insinue doucement dans notre âme ; et la paix n'est-elle pas, avec le recueillement qui la suit, un premier appel de Dieu ? Élevez vos regards vers le ciel, et l'immensité de l'espace, la majesté du soleil ne tarderont pas à ranimer en vous son idée qui languissait. Abaissez-les vers la terre, et vous l'y verrez multiplier les formes de l'existence, de la vie et de la beauté. Les infiniment petits, non moins que les infiniment grands, vous rappelleront sa puissance et sa bonté. Mais d'où vient que vous pensez et sentez toutes ces choses ? D'où vient que la paix de la nature devient peu à peu la paix de votre âme, que la beauté de la nature inonde votre âme d'une douce joie ? N'est-ce point par l'intermédiaire des sens que ce commerce mystérieux s'établit, que la matière communique avec l'esprit ? Mais, à leur tour, les sens peuvent-ils se séparer de leurs organes, et les organes des sens sont-ils autre chose que de la matière, soumise à toutes les lois de la matière ?

Nous touchons à la dernière réponse que provoque, dans l'ordre purement humain, sans parler des merveilles de l'ordre surnaturel et des ineffables mystères du Verbe incarné, cette question :

pourquoi la matière ? à quelle fin a-t-elle été créée ? La réponse est désormais facile, à ne considérer que ce petit coin de la création où nous sommes placés : c'est pour qu'il y ait des hommes, pour que vous et moi nous soyons des hommes, c'est-à-dire ni purs corps, ni purs esprits, destinés à glorifier Dieu par notre double nature, capables, grâce au concours de la matière et de l'esprit, de la raison et des sens, de nous maintenir dans deux mondes différents, de pénétrer dans l'un et dans l'autre, de jouir de l'un et de l'autre, de grandir dans le plus élevé, avec le secours que le moindre nous procure à chaque instant.

Les deux jeunes gens témoignaient par leur attention que ces paroles, loin de les surprendre, répondaient aux secrètes dispositions de leur âme et qu'ils prenaient plaisir à les entendre. Toutefois le Père ne crut pas, et avec raison, qu'il fût sage d'insister sur des réflexions aussi sérieuses, et il résolut d'abrégér.

— Et pourtant, continua-t-il, après un moment de profond silence à peine troublé par le murmure du ruisseau et le bruissement des feuilles au sommet des grands arbres, et pourtant ne vous fiez pas trop, mes amis, à ce doux sourire de la nature, et ne croyez pas qu'elle l'ait réservé pour vous seuls. Elle n'est pas si constante en ses faveurs ; elle ne donne rien pour longtemps, elle ne

donne rien pour toujours. A bien d'autres qu'à vous elle a prêté déjà la vie et les aliments de la vie, tout ce qu'il faut pour former l'âme, la purifier et l'éclairer. Ils ont usé de ses dons comme ils ont su, comme ils ont voulu : à nous d'en profiter aujourd'hui. Le jour de demain réserve à ceux qui nous suivront le même sourire et les mêmes bienfaits. Toujours prévenante et jamais lassée, la nature offre libéralement, aux générations qui se succèdent, les moyens de conquérir une vie plus parfaite par le bon usage d'une vie inférieure : le reste dépend de notre bon vouloir.

Cherchez dans la suite, mes chers enfants, si vous y trouvez quelque plaisir ou quelque profit, quels sont au juste les premiers éléments des choses, comment ils s'agrègent ou se combinent pour former tous les corps de la nature ; abordez, si vous l'osez, la question de l'essence de la matière, ou revenez sur celle du pourquoi et des raisons de son existence : nous n'en avons dit, en passant, qu'un mot bien court. Mais à quelque étude que votre esprit s'applique, n'oubliez pas notre conclusion dernière, et que la perfection de votre âme soit, par-dessus tous les buts inférieurs, le but suprême de vos études et de vos entreprises. Méfiez-vous de la métaphysique, de la philosophie, de la doctrine, quelle qu'elle soit, qui, directement ou indirectement, n'agit pas sur la matière

pour l'ennoblir, qui ne fait pas servir la matière à purifier en nous la matière, qui aspire à rendre ses adeptes plus savants, sans les rendre meilleurs : elle est incomplète ou fausse.

Et pour fixer ces leçons dans votre esprit, pour les graver sûrement dans votre mémoire, en leur donnant une date et un lieu, c'est-à-dire un droit sur l'espace et le temps, rappelez-vous qu'elles vous furent proposées par un maître dévoué à vos intérêts, qui avait moins de savoir que de bon vouloir, dans une prairie qu'entourait le salubre ombrage d'un bois épais, en la fête du roi saint Louis. Peu d'hommes, aussi bien que lui, ont fait servir la matière aux œuvres de l'esprit et la faiblesse du corps à la grandeur de l'âme.

— On sait ce que devinrent les deux jeunes gens, et comment ils répondirent aux espérances de leur maître. Des mains pieuses ont élevé à la mémoire du comte Hercule de Serre un monument impérissable¹. Deux écrivains parfaitement

¹ Publication de sa correspondance par son fils, 4 vol. in-8°, de ses discours, 2 vol.

renseignés ont raconté, à quelques mois de distance, sa vie parlementaire et politique¹. La belle âme du fils et du patriote se fait voir tout entière dans ses Lettres, son éloquence dans ses Discours, autant qu'elle y peut revivre, séparée de l'accent du cœur et du charme de la parole, — sa pénétration d'esprit, sa prudence et sa fermeté dans les lois qu'il a défendues, dans les actes qu'il a provoqués. Tour à tour avocat, magistrat, orateur, ministre, diplomate, il a, dans les emplois les plus modestes comme dans les plus hautes fonctions, montré le même désintéressement, la même constance au travail, le même dévouement aux intérêts publics. L'amour de la patrie, le sentiment du devoir ont inspiré toutes ses résolutions, et soutenu son courage dans les rudes épreuves de la vie. La religion l'a fortifié dans le dernier combat : il est mort comme il avait vécu, en chrétien sincère.

Moins heureux que son camarade d'enfance, Duroc attend encore un historien. Sa vie, qui fut celle d'un soldat, se distingue pourtant par des traits qui lui sont propres ; on ne saurait la confondre avec celle de tant de généraux et de maré-

¹ M. Charles de Mazade dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Charles de Lacombe dans le *Correspondant*.

chaux qui n'ont paru que sur les champs de bataille. Si son courage héroïque dans la tour de Jaffa rappelle celui des anciens preux ; si sa belle conduite et sa présence d'esprit à Saint-Jean-d'Acre, à Aboukir, au passage du Tessin, à Austerlitz, à Essling, dans toutes les campagnes de la République et de l'Empire, l'élèvent à la hauteur de ses plus illustres compagnons d'armes, il a d'autres titres encore à notre reconnaissance. Diplomate heureux autant qu'habile, favorablement accueilli à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Copenhague, à Stockholm, à Madrid, dans la plupart des cours d'Allemagne, il a disposé les esprits et aplani les voies pour la conclusion des traités les plus importants. Sa bonne grâce, mais surtout sa droiture et sa franchise lui ont valu partout des amis fidèles. Il fut celui de Napoléon, il le fut jusqu'à l'intimité la plus complète et la plus constante : ce trait suffirait à l'éloge de son caractère. Ce qu'il a prévenu de fautes, adouci d'ordres impérieux, calmé de ressentiments, obtenu de délais salutaires, ceux-là seuls le savent qui en ont profité : la grande histoire n'en dira jamais rien. Elle ne s'occupe guère que des faits éclatants : les vertus discrètes s'enveloppent d'un silence qu'elle est inhabile à pénétrer.

Quand on voudra former des âmes viriles sur

des modèles français, au lieu de copier maladroitement les Anciens, peut-être on pourra réunir dans deux vies parallèles, à la façon de Plutarque, Duroc de Brion et Hercule de Serre. Les traits communs ne manqueront pas, malgré la différence des aptitudes et celle des carrières. Nés dans les mêmes lieux, nourris dans la même École, ils appartenaient l'un et l'autre à d'anciennes familles plus riches d'honneur que de fortune, comme la Lorraine en comptait alors un grand nombre. Mêmes exemples, mêmes vertus au foyer domestique, même tendresse vigilante et forte. Ces affections de la famille entretenues avec un soin pieux sont demeurées, jusqu'au dernier jour, un trait commun de leur caractère. De Serre mourant est moins préoccupé de lui-même que des siens ; Duroc, mortellement frappé, trouve encore la force de recommander à Napoléon sa jeune femme et sa fille.

Au sortir de l'École militaire les différences s'accusent. Le père de Duroc renonce un des premiers à son titre de noblesse ; Hercule de Serre, encore trop jeune pour avoir une volonté, est entraîné par sa famille dans une direction contraire, et va rejoindre l'armée de Condé. Plus tard, l'émigré et le soldat de la République se retrouvent, serviteurs du même Empire, mais avant tout de la France, l'un dans les tribunaux,

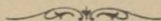
l'autre dans les armées. De Serre devient premier président de la Cour impériale de Hambourg, en attendant que la Restauration en fasse à deux reprises un garde des sceaux. Duroc sera duc de Frioul et grand-maréchal du palais. Chez tous deux, à cette époque difficile et dans les missions les plus délicates, égal respect de l'honneur, de la conscience et des droits des vaincus. Ils demeurent, dans la fortune la plus haute, ce qu'ils étaient au début de leur carrière, simples, modestes, d'un accès facile, sévères à eux-mêmes, indulgents à autrui, empressés à servir tous ceux qui leur recommandent une juste cause. Durant quinze années de faveur constante, Duroc ne s'est pas fait un ennemi. De Serre, qui n'en a pas eu davantage dans la vie privée, a souvent désarmé ceux de la monarchie qu'il servait. Chez l'un et chez l'autre, probité sans tache, au-dessus du soupçon, désintéressement sans défaillance. Duroc conjure l'empereur d'annuler l'ordonnance qui le nomme major-général : « Berthier en mourrait, sire, je ne puis accepter », et il obtient, à force d'instances, que le brevet soit déchiré sous ses yeux. Deux fois de Serre sacrifie sa fortune, ses espérances, l'avenir des siens, à ses convictions, et descend du pouvoir où il ne pouvait plus demeurer sans les trahir.

Je n'ai point parlé des avantages extérieurs : ils

étaient, chez les deux camarades d'enfance, non seulement un don de la nature fort généreuse à leur égard, mais aussi le reflet d'une belle âme : ils n'ont pas nui à leur brillante fortune. Celle d'Hercule de Serre doit à l'éloquence, et à son charme vainqueur, un couronnement qui a manqué à celle de Duroc. Les annales de tous les peuples comptent un grand nombre de généraux illustres, et la valeur est une vertu commune. L'éloquence est infiniment plus rare, et quand elle se dépense au service des nobles causes, de la justice et de la liberté, elle est bien ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Il manquait à leur vie, surtout à celle de Duroc, la décisive épreuve de l'adversité. Ce dernier trait de ressemblance est venu en son temps et trop tôt pour la France à laquelle, dans les crises les plus redoutables, ils auraient rendu de signalés services. Ils sont morts tous deux sur la terre étrangère, dans la force de l'âge, emportés par un coup soudain, au lendemain de grandes défaites, et à la veille de celles que prévoyait leur patriotisme trop clairvoyant.

Pendant qu'ils combattaient, pendant qu'ils souffraient, agités ici-bas par la bonne et la mauvaise fortune, plus tard à l'heure où, libre enfin, leur âme se dégageait de son enveloppe matérielle, pour jouir d'une lumière et d'une paix que

la terre ne connaît point, un modeste Religieux les suivait sans cesse du souvenir et les accompagnait de sa prière. Longtemps encore il continua, dans sa paisible retraite, à former, pour la patrie qu'il aimait de toute son âme, des hommes sensés, savants et religieux. Il ne croyait pas que, dans l'intérêt de sa sécurité et de sa prospérité, le nombre en pût être jamais trop grand, ni qu'on dût rien épargner pour une si belle œuvre. Il s'y dévoua, pour sa part, jusqu'au terme de sa longue et laborieuse carrière.



LE PÈRE LAILLET

On pourrait écrire la vie du Père Laillet comme on a écrit celle de beaucoup d'hommes d'un moindre mérite. Elle offrirait, au point de vue de l'enseignement, ce caractère particulier qu'elle appartient à deux périodes et comme à deux mondes tout différents, l'ancien régime des études et celui qui, au début de ce siècle, lui a succédé. Riche des souvenirs du passé, le Père Laillet assistait aux transformations du présent avec un esprit libre de préventions. Il se prononçait avec une indépendance absolue et une rare sagacité sur les réformes introduites peu à peu dans les études et dans les programmes : il louait et censurait avec une égale franchise. De 1780 à 1844, des souvenirs encore récents de l'ancienne Université lorraine aux actes de MM. Cousin et Villemain, ministres de l'Instruction publique, que de chemin parcouru et quelles observations recueillies ! En attendant que vienne l'heure d'en dire, en son nom, quelque chose, nous nous bornerons à transcrire la lettre suivante écrite par Duroc à son ancien maître :

*Au citoyen Laillet, professeur de mathématiques
à Pont-à-Mousson.*

« Non certainement, citoyen, ce n'est pas à moi que
« vous devez adresser des certificats pour prouver les
« services que vous avez rendus et que vous rendez tous
« les jours. Je suis plus que convaincu que vous avez
« besoin de repos, et c'est parce que vous ne vous êtes pas
« assez ménagé en nous prodiguant vos soins que vous
« ne vous trouvez plus dans le cas de continuer. Personne
« plus que moi n'est reconnaissant de tous ceux que vous
« m'avez prodigués et personne ne désire plus faire quel-
« que chose qui vous soit utile. Je prendrai incessamment
« quelques renseignements et je vous ferai part du résul-
« tat de mes démarches.

« Agréez l'assurance de mon attachement et de mon
« estime.

« Le 2 messidor.

« DUROC. »

Cette lettre, dont nous avons l'original sous les yeux, date sans doute de la fin du Consulat, époque à laquelle le Père Laillet, épuisé par un travail continuel, sentait défaillir ses forces plutôt que son courage. Un peu de repos et une vigueur d'âme au-dessus de la moyenne triomphèrent de fâcheux symptômes qui avaient alarmé ses élèves et ses amis.



VI

PLAISIR ET DOULEUR

JOIE ET TRISTESSE

Grâce aux poètes, la bonne renommée du printemps est si solidement établie que tous les mécomptes ne pourront rien contre elle : on ne cessera pas de l'espérer riant et gracieux, il ne cessera pas de tromper nos espérances. Il faut l'avouer toutefois : les délicieuses journées qu'il sème çà et là, parmi tous les troubles de la terre et du ciel, sont si parfaitement belles, qu'elles suffisent à justifier les poètes et notre inaltérable confiance. Ce n'est pas seulement la nature qui renaît à la vie, qui nous sourit dans les fleurs des champs, dans le tendre feuillage des arbres, qui nous caresse de ses brises, qui nous salue par le chant de mille oiseaux, c'est notre âme qui, après les engourdissements de l'hiver, tressaille, elle aussi, au contact de la vie universelle. Celle-ci

ne renaît qu'une fois tous les ans; notre âme n'éprouve guère non plus qu'une fois, sous son influence, les douces émotions d'une renaissance longtemps attendue.

C'est par un de ces beaux jours si rares qu'étant de loisir, mon jeune ami Louis S..... et moi, du moins à partir de midi, nous prîmes la voiture publique qui, en une demi-heure, nous conduisit au village d'Ey....., terme de sa course. Cinq minutes plus tard nous cheminions, en pleine campagne, sur une route sinueuse tracée comme à dessein pour découvrir, un à un, les plus beaux points de vue de l'immense et riche vallée. Bientôt toutefois elle disparut à nos yeux; tournant le dos à l'Isère, nous commencions à gravir, à travers prairies et vergers, au sortir d'un petit hameau, une colline dont la pente assez raide se termine à un épais taillis. Plus d'horizons pour la vue, mais partout des fleurs nées sans culture, des buissons d'aubépine, des arbustes, et çà et là seulement quelques arbres de haute futaie. Rien, à part le murmure d'une source, ne troublait le profond silence de cette solitude. Pour en mieux jouir, nous nous étions assis sur le tronc d'un vieux chêne. Après quelques instants de repos et de rêverie :

— Qui pourrait définir, me dit mon jeune compagnon, l'état de mon âme à l'heure présente,

serait le plus habile homme du monde. Je ne pense point, et ne songe guère à m'imposer cette fatigue, c'est à peine si je rêve : mes sensations, mes idées flottent plutôt qu'elles ne s'enchaînent. Ce que je vois plus clairement, c'est que je me laisse aller au plaisir de vivre ; je jouis de la nature et de moi-même, le reste est indécis et confus. Mais ce plaisir lui-même ne ressemble à aucun autre : il n'a rien de vif, d'impétueux, il s'insinue doucement ; il ne réside pas dans tel sens plutôt que dans tel autre, il me pénètre tout entier. Il est même assez fort, dans son apparente douceur, pour paralyser toutes mes facultés. J'ai lu quelque part que le plaisir accompagne leur exercice régulier, qu'il récompense toute activité conforme à notre nature. Belle théorie assurément et fort morale, mais à laquelle je connais au moins une exception. Mon plaisir présent, — et j'en ai rarement éprouvé de plus pur, — résulte de ce que je ne fais rien, ne veux rien, ne pense à rien, de ce que je suis absolument inactif.

— Mais non pas la nature qui, autour de nous, enfante et travaille.

— Il se peut que ce contraste soit pour quelque chose dans ma jouissance.

— Serait-elle aussi parfaite si une bonne course, non pas très longue, mais assez rapide, ne l'avait précédée ? Votre plaisir, mon cher Louis, vient

après un acte, et il s'est hâté d'en engendrer un autre à son tour.

— Lequel, je vous prie ?

— Cette analyse de l'état de votre âme : pour sûr, elle ne s'est point faite d'elle-même. C'est le plaisir qui lui a donné l'occasion de naître, c'est par lui qu'elle a commencé. Regardez-y de près, et vous verrez que la plus faible jouissance, celle qui aspire le moins à ébranler nos sens, celle qui les effleure à peine, suppose toutefois quelque degré d'activité. Peut-on, dites-moi, jouir sans savoir que l'on jouit ; et ce retour sur soi-même, si peu de peine qu'il nous coûte, n'est-ce pas une manière d'agir ?

— J'en conviens.

— Et comme, dans l'état de veille tout au moins, cette conscience de nous-même unie au sentiment de la vie, ne nous abandonne jamais, il s'en suit que nous ne sommes jamais sans quelque plaisir.

— La conclusion est inattaquable : avouez toutefois que ce plaisir est bien peu senti.

— C'est l'habitude qui l'a rendu moins vif, comme tant d'autres choses. Il n'en est pas moins là toujours présent, toujours prêt à grandir. Quand vous réussissez, comme tout à l'heure, à ne plus penser, à ne plus vouloir, ne fût-ce qu'un court instant, n'admirez-vous pas avec

quelle rapidité, avec quelle puissance il s'empare aussitôt de votre âme ?

— Je ne m'en plains pas et ne lui reproche que sa trop courte durée.

— Quel vaste champ ouvert devant nous, et comme il nous serait facile, si nous étions des philosophes de profession, d'édifier, à partir de ce principe, la plus belle théorie du monde ! Vous ne la devinez pas, mon cher Louis ?

— En aucune façon.

— Oubliez-vous donc que le sentiment de la vie, que le plaisir d'être a pour dépendance nécessaire, — dès que nous pensons et avant même l'éveil de la pensée, par une sorte d'instinct, — la crainte de n'être plus, et, à mesure que nous avançons dans la vie, l'inquiétude constante d'être, au point de vue de la santé, de la fortune, de la position sociale, des avantages de toute sorte, moins que nous ne sommes présentement ou que nous n'espérions devenir. Voyez d'ici tous les plaisirs et toutes les peines comme greffés sur ce tronc unique, je veux dire le sentiment de l'être et de la vie ; voyez-les se succéder, s'entrelacer, s'opposer, se développer, décroître, à mesure que nous nous croyons plus favorisés, ou plus dépourvus des biens par lesquels notre être grandit à nos yeux et à ceux de nos semblables.

Point de départ commun au plus intime de la

conscience, à la racine de notre être ; rapports de tous les instants ; défaite ou domination de l'un des deux éléments contraires, sans que jamais le vainqueur puisse anéantir le vaincu : cette base ne vous semble-t-elle pas assez large pour porter une belle théorie du plaisir et de la douleur ?

— Je dirais plutôt, ne vous déplaie, de la joie et de la tristesse, car je n'y vois guère la place de la douleur physique. Iriez-vous, comme ce stoïcien fameux dans l'histoire des folies humaines, jusqu'à nier qu'elle existe ?

— Dieu m'en garde, mon cher ami, j'ai de trop sérieuses raisons pour n'être pas d'un avis contraire. Convenez-en toutefois : cette douleur n'est rien auprès de la tristesse qu'elle engendre. Nous souffrons, sans doute, au moment où elle nous déchire, mais nous souffrons bien davantage d'avoir souffert, de pouvoir souffrir encore. Otez de notre âme (ce serait en ôter la pensée) le souvenir du mal passé, le pressentiment du mal à venir, et vous verrez à quoi se réduira la douleur physique. Espérer, s'inquiéter, c'est comme le fond de notre vie morale, c'est le perpétuel va-et-vient de notre âme. Il n'est pas d'inquiétude assez vive pour en bannir l'espérance, il n'est pas d'espérance assez sûre d'elle-même pour en bannir toute inquiétude. On définit l'état présent

de l'âme par l'élément qui domine en elle, mais il n'a pas le pouvoir d'anéantir son contraire et de l'exclure à jamais. Il lui doit une place, et il la lui donne, quoi qu'il arrive.

— Il me semble, en vous écoutant, que j'entends encore le professeur de philosophie dont j'étais, il y a quatre ans à peine, le studieux élève : permettez que je me décerne cet éloge. Un mot de plus, un seul mot, et vous auriez reproduit, avec sa pensée tout entière, une théorie qu'il regardait comme sienne, à tort ou à raison, je ne saurais le dire et ne me porte pas son garant.

— Pourrais-je savoir quel est ce mot merveilleux ?

— A mon tour de vous dire : quoi ! vous ne devinez pas ?

— Pas le moins du monde.

— Cherchez, je vous prie, quel est, dans notre âme, le phénomène *psychique*, comme on dit aujourd'hui, — par le seul besoin, j'imagine, de changer les noms, — qui renferme en lui-même tout à la fois l'inquiétude et l'espérance, qui est fait de l'une et de l'autre, dans lequel c'est tantôt celle-ci qui l'emporte et tantôt celle-là, mais sans que ni l'une ni l'autre disparaissent jamais totalement ; un phénomène de l'ordre affectif, cela va de soi, toujours présent, même quand les autres

n'y sont pas, toujours agissant, même quand les autres se reposent, quelque chose enfin comme la respiration de notre âme.

— Malgré mon vif désir de le connaître et d'entrer en relations avec lui.....

— Vous venez de le nommer. Je désirais vous le faire découvrir, vous désiriez répondre à mon appel : vous le voyez, le *désir* est partout. Mon professeur le savait bien, lui qui fondait sur cette permanence, sur cette universalité du désir, la théorie à laquelle je faisais allusion, mais que je n'ai, pour le moment, nul désir de vous exposer. Aussi bien me faudrait-il un certain temps pour rassembler mes souvenirs ; nous avons mieux à faire et ne sommes pas ici pour nous livrer à ce pénible travail. Il me souvient toutefois, qu'à l'appui de ses observations et réflexions personnelles, il invoquait plusieurs beaux passages des moralistes et des poètes, en particulier ces vers que Corneille met dans la bouche d'Auguste :

..... Notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,

L'amour de nous-mêmes, disait-il encore, l'amour des biens qui nous font grandir et que couronne le bien parfait, s'épanche en une suite

de désirs aussi exigeants, aussi intarissables, qu'il est lui-même ardent et inassouvi. Ils prennent tous les noms, toutes les formes, s'engagent dans toutes les voies, poursuivent tous les biens, passent de l'un à l'autre, et ne s'en tiennent jamais à celui qu'ils possèdent. C'est pour le désir que ces mots : *encore, mieux, davantage* ont été faits, peut-être même celui de *progrès*, mais il a bien d'autres emplois. Quant à ses éléments, vous les connaissez, vous les avez nommés, d'accord, sans le savoir, avec mon maître : c'est de là que nous sommes partis tout à l'heure. Si bien qu'on s'y prenne, en effet, pour analyser le désir on y découvrira toujours l'espérance et l'inquiétude : espérer, s'inquiéter, voilà de quoi il se compose avant tout. Il espère, et cette possession imaginaire qu'il se figure est un commencement très réel de jouissance ; mais il craint aussi de ne pas arriver au but qu'il poursuit, ou de n'y point demeurer après l'avoir atteint : ce doute qui est de l'essence du désir est une souffrance. Supprimez par la pensée, supprimez dans le désir ou l'espoir ou le doute, le désir n'existe plus. Il est donc, à chaque instant de notre vie morale, l'union, au plus intime de notre âme, du plaisir et de la douleur. Nous voilà, par une voie un peu plus longue, revenus à notre point de départ.

— Et nous voilà aussi, malgré toutes nos pro-

testations, en train d'édifier une théorie du plaisir et de la douleur. Chacun de nous y apporte sa pierre : vous les souvenirs récents d'un enseignement qui n'est pas sans valeur, moi quelques observations comme tout le monde en peut faire. Nous voilà bien et dûment convaincus de nous aimer nous-mêmes, d'aimer notre être, — apparemment vous n'en doutiez pas, — de l'aimer à tous les instants de notre vie, alors même que toute autre activité est suspendue et que notre pensée sommeille. Voilà le désir bien convaincu, à son tour, d'être en nous cet amour en action, action incessante, jamais lassée, jamais satisfaite. Nous l'avons, d'ailleurs, libéralement pourvu de deux ressorts, enrichi de deux éléments premiers, l'inquiétude et l'espérance. La conclusion toute naturelle, c'est que nous ne sommes jamais sans quelque plaisir et sans quelque peine, puisque nous ne sommes jamais sans désir ; c'est qu'il y a tout au moins une goutte d'amertume au fond de nos plus réelles jouissances, et je ne sais quelle secrète consolation qui tempère nos chagrins les plus vifs.

Mais c'est trop de philosophie pour un jour réservé à la promenade. Je ne sais qu'un moyen d'y couper court, c'est de nous lever et de continuer notre route. Le grand air calmera cette excessive agitation des *esprits animaux*, comme on eût dit

au temps de Descartes : le mouvement du corps arrêtera celui des idées.

Ce fut le contraire qui arriva. Nous étions trop avancés pour reculer ; trop de pensées et de souvenirs s'étaient éveillés en nous, pour qu'il fût possible de les arrêter au premier signal. Quel sujet plus riche d'ailleurs, et qui nous touche de plus près, que celui du plaisir et de la douleur, de la joie et de la tristesse ? Qui n'a pas eu mille occasions de se convaincre, par lui-même, de leur intime union ? Plus avancé dans la vie que mon compagnon de promenade, je pouvais produire de nombreux exemples : je n'avais qu'à puiser dans l'histoire de mes amis et celle de mes proches, qu'à rappeler les souvenirs du passé, qu'à regarder autour de moi. Pour lui, il disposait de l'histoire tout entière qu'il connaissait à merveille. Les témoignages se multipliant de part et d'autre dans un parfait accord, nous dûmes reconnaître que, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, non seulement les heures tristes ne cessent d'alterner avec les heures joyeuses, mais les deux états semblent parfois se confondre, ou se suivre de si près, que l'intervalle est à peine appréciable. La joie de grandir s'achète, pour une nation comme pour un homme, au prix des plus douloureux sacrifices ; le bonheur n'est pas désiré avec une ardeur moins inquiète, n'est pas possédé

avec une sécurité plus entière ; l'heureuse fortune qui survient, même contre toute espérance, n'engendre pas moins promptement le désir d'une fortune plus brillante.

Il était plus facile de constater le fait que de s'en rendre compte : cette question du pourquoi des choses est l'ordinaire écueil des philosophes. C'est pour la résoudre qu'ils sont au monde, mais c'est en vain que le monde attend d'eux, depuis des siècles, sur ce point comme sur plusieurs autres, une réponse satisfaisante. Socrate, au moment où on le délivrait de ses fers, avait, dans un langage aussi simple qu'éloquent¹, constaté l'étroite union du plaisir et de la douleur ; mais avait-il été au-delà du simple fait révélé ou rappelé à ses disciples : nous ne le croyions pas, du moins à consulter nos souvenirs un peu vagues. L'antiquité, si l'on en excepte le divin Platon, nous semblait assez pauvre sur ce sujet capital. Quelques-uns de ses philosophes avaient même entrepris de détruire l'alliance qu'ils ne pouvaient expliquer ; mais ni les Épicuriens n'avaient réussi à supprimer la douleur, ni les Stoïciens à la dompter, par tout leur courage soutenu de tout leur orgueil. Quelque effort qu'on fît, de part et d'autre, pour la dissoudre ou la rompre, l'union se

¹ Voir début du *Phédon*.

reformait aussitôt, inexorable et inexplicable.

Nous n'avions pas la prétention de nous égarer à ces illustres philosophes : toutefois, je ne sais quelle témérité nous poussant, et peut-être aussi quelques vérités nous aidant dont ils n'avaient pas eu connaissance, nous fîmes en commun sur ce sujet intéressant quelques réflexions qui, sans doute, ne sont point nouvelles, mais auxquelles, pour notre part, nous n'avions pas encore songé. Chacun de nous y ayant contribué, elles nous appartiennent également : mieux vaut les résumer brièvement que suivre, pas à pas, le dialogue dans ses détours infinis. Voici donc de quoi nous convinmes peu à peu, tout en cheminant sur la route directe dont nous nous étions, par mégarde, écartés, à travers prairies et moissons en fleur.

« N'est-ce pas déjà une première et précieuse connaissance, de savoir que notre vie se partage entre le plaisir et la douleur ; que ces deux éléments dont chaque heure, chaque minute fait la distinction, sont pourtant inséparables ? Ils dominent tour à tour, ils se succèdent dans une âme qui ne saurait supporter l'excès de l'un ou celui de l'autre, dont l'unité parfaite subit quelquefois, au même instant, dans le même centre, et jusque dans la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art, deux influences aussi directement opposées.

« Notre âme aspire à une joie sans mélange, et

elle n'est pas, dans son état présent, capable de la porter : il lui faut le correctif de la tristesse, il faut au plaisir celui de la douleur. Le désir qui les associe l'un à l'autre dans toutes leurs nuances, à tous les degrés, dit bien ce que nous sommes : des exilés qui regrettent la patrie, des étrangers qui soupirent après le sol natal. Il dit bien où nous allons, puisque nul bonheur terrestre ne le satisfait, et qu'il reprend de nouvelles forces dans la maladie et jusqu'aux approches de la mort. — La souffrance nous rappelle notre condition faible et précaire, la joie nous rappelle à l'espérance. Avertis par la douleur de ne nous point fixer ici-bas, nous apprenons de la paix de l'âme, aux rares moments où elle nous visite, que nous avons ailleurs une patrie, séjour de la paix parfaite. Les biens de la terre ne sont que l'image des biens éternels : la fragilité de nos plaisirs les plus légitimes le fait assez voir. Nos joies aussi bien que nos tristesses, nos joies, parce qu'elles passent trop vite, nos tristesses, parce qu'elles nous semblent, chaque fois qu'elles renaissent, contraires à notre nature, réveillent en nous le souvenir, raniment l'espoir d'une joie sans mélange et sans fin.

« Il y a comme un gage de vie à venir, comme un pressentiment d'immortalité, dans chaque affection triste ou joyeuse de notre âme : dans le désir

qui n'atteint jamais tout son objet, dans l'amour qui ne le possède jamais sans alarmes.

« L'indissoluble union du plaisir et de la douleur, de la joie et de la tristesse nous apprend, si nous savons bien l'entendre, sur notre nature et notre fin, autant de choses pour le moins qu'en renferment les livres les plus savants. Dieu a mis à la portée de tous, et comme au seuil de notre âme, des démonstrations que les plus habiles sophismes ne sauraient entamer. Telle est celle dont nous parlons : elle se renouvelle à chaque instant, elle se compose de nos sensations, de nos affections les plus ordinaires et les plus vives. Elle nous fait entrevoir ce que nous serons un jour par le sentiment de ce qui nous manque, par nos plaisirs qui ne sont jamais sans quelque tristesse, par nos douleurs dont l'espérance n'est jamais absente. »

Improvisée au libre cours d'une conversation à travers champs, cette philosophie du plaisir et de la douleur n'avait pas même cette sorte d'unité qu'un résumé lui communique. Si elle nous satisfaisait sur certains points, elle en négligeait un plus grand nombre, et, pour un peu de lumière qu'elle apportait, elle en faisait désirer bien davantage. Mon jeune ami n'était pas, d'ailleurs, de ceux qui se paient d'une première réponse et qu'elle dispense de creuser plus avant. S'il ne

savait point, de mémoire, toutes les opinions des philosophes anciens et modernes, s'il n'avait point fatigué sa main et son esprit à écrire d'interminables rédactions, il avait, en revanche, appris à lire dans son âme et à s'interroger lui-même. Son maître l'avait formé à répondre directement et brièvement à des questions nettement posées : il avait fait sans cesse appel à son bon sens, à ses lumières naturelles aidées de l'expérience et de l'étude attentive de textes bien choisis. Envisager une question sous toutes ses faces, l'épuiser en quelque sorte, était un de ses exercices ordinaires : je m'en aperçus ce jour-là.

Il y aurait toutefois peu de profit, et encore moins de plaisir pour le lecteur, à nous voir prendre, délaissier, reprendre le sujet qui avait d'abord si vivement captivé notre attention, en considérer tantôt un point de vue, tantôt un autre, sans le moindre souci de l'ordre et des transitions. Comment, par exemple, en vîmes-nous à parler des peines et des plaisirs propres aux gens d'étude, mais surtout aux grands philosophes et aux grands théologiens, il me serait impossible de le dire avec certitude. Qui de nous deux émit le premier cette réflexion que, pour eux, les soucis, les ennuis croissaient avec les années, et les joies devenaient moins pures, plus mêlées d'amertume, il ne m'en souvient pas davantage, mais une chose

certaine, c'est que l'autre en tomba d'accord aussitôt. Il nous parut que les discussions faciles à envenimer, les polémiques de plus en plus vives, étaient trop souvent comme le partage des plus belles vies à leur déclin, de celles qui s'étaient, pour ainsi dire, uniquement dépensées à la recherche et à la défense de la vérité. Non seulement la gloire a des envieux que ne connaît pas l'obscurité ; non seulement les adversaires se multiplient avec le nombre des ouvrages publiés, des théories exposées, des erreurs réfutées, mais l'ardeur du combat fait que soi-même on oublie parfois la mesure, qu'on dépasse ou qu'on exagère sa propre pensée, qu'on défend enfin des opinions douteuses avec autant de zèle que les vérités les plus certaines.

Sans remonter jusqu'à Socrate puni de sa franchise par le poison, jusqu'à Platon mal payé de ses soins par l'ingratitude de quelques disciples, le ^{xvii}^e siècle se présentait, si riche d'exemples, que nous n'eûmes pas besoin d'en chercher ailleurs. Nommer Descartes, Pascal, Malebranche, Bossuet, Fénelon (on y pourrait joindre des poètes, Corneille et Racine), c'est nommer d'illustres écrivains dont la vie, au lieu de se terminer comme le soir d'un beau jour, a été de plus en plus engagée dans des luttes ardentes ; c'est rappeler des amitiés rompues, des cœurs déchirés et, au

lieu d'un repos mérité, la guerre ne finissant qu'à la mort. Est-ce donc là le prix dont ces princes de la pensée doivent payer, en leur qualité d'hommes, la plus rare et la plus délicieuse des joies humaines, celle de la vérité conquise ? Ces suprêmes épreuves sont-elles comme la rançon de la gloire : pour les philosophes chrétiens un avertissement de s'humilier, pour tous une occasion de confesser leur faiblesse ? La vérité ne saurait-elle donc, elle aussi, entrer dans le monde que par la douleur, et le plus précieux des biens doit-il être acheté au prix des plus cruels sacrifices ? N'est-ce pas le signe certain que nous sommes ici-bas pour la chercher plutôt que pour la posséder, pour lui obéir plutôt que pour en jouir sans inquiétude ?

Ces réflexions, bien d'autres encore, échangées sur le même sujet, n'avaient pas ralenti notre marche, ni diminué, tant s'en faut, le plaisir de la promenade. La campagne, à mesure que nous avancions, avait changé peu à peu d'aspect : nous arrivions au but de notre course. Quelques maisons semées çà et là n'empêchaient point qu'elle ne ressemblât, de plus en plus, à une de ces solitudes chères aux Religieux d'autrefois, et où ils aimaient à se bâtir un asile. Sur une hauteur en pente douce dominant un frais vallon, s'élevait l'église du village ; tout près d'elle le cimetière et la maison du curé : les habitations les plus

voisines étaient encore à une certaine distance. La beauté sévère du site faisait valoir le roman assez pur de l'édifice : on en avait, avec beaucoup d'intelligence, restauré le portail. Nous en fîmes le tour, avant de pénétrer dans l'intérieur, et comme mes regards s'arrêtaient sur une vaste et belle habitation, pour ne pas dire un château, situé sur la hauteur qui fait face à l'église :

— Cette demeure, me dit mon jeune ami, que ne cache pas encore le feuillage naissant des arbres, était, il y a quelques années, une demeure heureuse.

— A-t-elle cessé de l'être ? La mort l'aurait-elle visitée ? Soyez jusqu'au bout mon cicérone. Vous avez promis de me faire admirer un site d'une beauté quelque peu sauvage, une église comme on en voit rarement à la campagne. Une partie déjà de votre promesse est remplie, mais si belle que soit la nature, il lui manque quelque chose, tant que l'homme ne l'anime point de sa présence. Son souvenir s'effacera bientôt, s'il ne s'y joint quelque autre souvenir qui touche de plus près notre cœur.

— Puisque vous aimez les souvenirs, me fut-il répondu, en voici un qui ne vous laissera pas indifférent. Regardez de tous vos yeux et, par-dessus le mur peu élevé qui entoure parc et jardin, voyez l'allée exposée au midi où se prome-

nait, à pas lents, le Père Gratry déjà gravement malade.

— Le Père Gratry !... en êtes-vous bien sûr ?... Il aurait séjourné dans cette solitude !.....

— A deux reprises, dans les dernières années de sa vie. C'est même ici qu'ont été revisées les Constitutions de l'Oratoire de France. Le Père, m'a-t-on dit, était d'une santé fort chancelante, lors de son dernier voyage. Il venait de prendre, avec peu de succès, les eaux d'Allevard ; il accepta la gracieuse hospitalité qui lui était offerte, avant de retourner à Paris.

Le nom du Père Gratry éveillait dans mon esprit tant de souvenirs d'une date déjà fort ancienne, mais toujours chers à mon cœur, que je gardai d'abord un profond silence. Ce n'était point toutefois l'heure de les reprendre un à un : aussi, refoulant mon émotion, je me contentai de répondre :

— Le Père Gratry ne démentira point les réflexions un peu tristes auxquelles nous nous sommes abandonnés tout à l'heure : l'histoire de sa vie pourrait au besoin les confirmer. Je l'ai connu dans les premières années de son apostolat : il m'honorait déjà de son amitié. Il n'a pas échappé au sort commun de ceux que le travail de la pensée réjouit et consume, qui, combattant toujours, se blessent parfois de leurs propres

armes. Pourquoi faut-il que les douleurs de la patrie soient venues se joindre à ses propres douleurs, qu'il soit mort, lui qui l'aimait d'un amour si tendre, avant d'être pleinement rassuré sur son salut !... Mais voyons cette église que vous m'avez dépeinte sous des couleurs si poétiques.

Il ne nous fallut que peu de temps pour l'examiner dans ses moindres détails, pour constater qu'à l'intérieur, pas plus qu'au-dehors, aucune retouche maladroite n'avait altéré la pureté du style original. On avait beaucoup réparé, beaucoup orné, mais avec un goût parfait : dans certaines parties je ne sais quelle délicatesse extrême révélait la main ou l'inspiration d'une femme. Je ne m'étais point trompé, et quand après avoir tout vu, tout admiré, depuis les sculptures de la chaire jusqu'aux peintures du chœur et aux fresques d'une chapelle latérale, nous nous retrouvâmes sur la petite éminence qui domine le frais vallon, et d'où l'on embrasse tous les contours de *la Solitude* :

— Permettez-moi, dit Louis S..., de répondre à vos questions, avant même qu'elles soient posées : je devine celles que vous allez m'adresser. Il ajouta, non sans émotion (le souvenir d'une sœur tendrement aimée qu'il avait perdue, quelques mois auparavant, vivait toujours dans son âme) : un seul nom, un seul souvenir, hélas ! explique

tout ici, le bonheur passé, la tristesse présente. Ce nom, ce souvenir sont dans tous les cœurs, dans les modestes demeures de nos paysans comme dans ce château qui retrouvera d'ici à quelques jours, sinon ses joies anciennes, au moins ses hôtes ordinaires. C'est une jeune fille qui a orné ou fait orner cette église et, des premiers essais de son pinceau, embelli la chapelle que nous visitons en dernier lieu. Comment vous la peindre aussi aimable qu'intelligente... ; mais je commence un banal éloge qui convient à des milliers de jeunes filles et n'en fait connaître aucune. Mieux vaut dire d'elle, avec un poète contemporain, votre compatriote :

La perle de l'écrin, l'orgueil de la famille,
La vie et la gaiété de la maison, leur fille ¹.

— La mort aurait-elle tranché de si beaux jours, anéanti toutes ces espérances ?

— Non pas la mort, mais le cloître. Elle s'est d'elle-même arrachée aux siens, elle s'est donnée à Dieu. Ni tendres prières, ni pressantes instances, ni délais prolongés n'ont pu triompher d'une vocation qui datait de l'enfance et n'avait fait que s'affermir avec l'âge. Si chrétienne que

¹ André Theuriet.

soit la famille, sa douleur a été profonde : je ne vois pas que le temps réussisse à la calmer.

Nous cessâmes quelques instants de nous entretenir, mais jamais peut-être nos pensées n'avaient été si bien d'accord. Ce n'est pas sur l'étroit val-lon, sur ses arbres couverts de fleurs, ni même sur les hauteurs voisines que se dirigeaient nos regards : ils s'étaient fixés sur la demeure solitaire, à laquelle nous semblions vouloir arracher le secret de sa douleur tempérée par de chré-tiennes espérances. Enfin, après un assez long silence auquel nous avions confié nos communes réflexions :

— Qu'en pensez-vous, mon cher Louis ? La solution du problème qui nous occupait tout à l'heure n'a-t-elle pas fait un pas, et, depuis que nous nous faisons, n'a-t-elle pas beaucoup avancé ?

— Je suis tenté de le croire.

— Les plus grandes douleurs dans toute âme humaine, et plus encore dans toute âme chrétienne, n'ont-elles pas des joies qui leur corres-pondent ?

— J'en conviens, mais convenez aussi que le dernier mot n'est pas dit sur cette indissoluble union ; elle n'est que resserrée, elle n'est pas expliquée dans son principe : nous ne voyons pas mieux sa raison dernière. Le mystère subsiste pour la foi comme pour la raison.

— Pour toutes deux, je l'accorde, mais non pas de la même manière. Regardez cette croix qui domine la vieille église : ne vous dit-elle rien de plus que tous nos raisonnements ? Celui que le genre humain adore dans cet état de profond abaissement, n'a-t-il pas ressenti dans son corps les plus cruelles douleurs, dans son âme les plus amères tristesses ? Et pourtant quelle joie que celle d'avoir, même à ce prix, sauvé le monde !

— Je crois vous entendre : permettez que j'achève. La foi et la raison s'arrêtent l'une et l'autre devant le mystère qu'on peut appeler, si l'on y tient, l'inconnu ou l'inconnaissable. Seulement pour l'une le mystère est purement mystère, l'inconnu est uniquement l'inconnu : il est fait de limites et de ténèbres, rien davantage. Pour l'autre le mystère est vivant et communique la vie ; il purifie le cœur, il élève la pensée, il nourrit l'âme. La raison est tout entière à la tristesse de ne pouvoir expliquer le mystère ; la foi est pénétrée, quand elle le contemple, d'une joie pure et fortifiante. Il est bon d'être philosophe, mais ce qui vaut mieux encore, dans l'intérêt de la vérité qu'on cherche et de la vie qu'il faut traverser entre ces deux compagnes inséparables, la tristesse et la joie, c'est d'être à la fois philosophe et chrétien.

Je convins qu'il en était ainsi, et nous reprîmes ensemble le chemin de la ville.

VII

AU MONT SAINT-MICHEL

30 septembre — 1^{er} octobre 1878.

Le vent et la pluie faisant rage, nous dûmes nous arrêter, sur les huit heures du soir, à Pontorson. Le chemin de fer n'allait pas encore jusqu'à la côte, et il eût été dangereux de s'aventurer sur la plage, à cette heure avancée et par cette tempête. Plus pressé ou plus impatient un seul de nos compagnons de voyage tenta l'entreprise ; il revint au bout d'une heure, trempé jusqu'aux os : aucun pêcheur n'avait voulu se risquer avec lui. Le lendemain une immense tapisserie trainée par six forts chevaux, pourvue à l'intérieur de deux longs bancs parallèles, transportait par un chemin sablonneux, malaisé, mais absolument plat, à travers une double et interminable rangée de tamaris, les voyageurs que le hasard avait rassemblés à l'unique hôtel de Pontorson. L'air était frais, le soleil dégagé de la

brume commençait à briller, et la compagnie, composée d'éléments assez divers, ne tarda pas à profiter de l'heureuse disposition des bancs qui invitait à converser. Vis-à-vis de moi une famille composée du père et de la mère, du frère et de la sœur, avait, dès la veille, attiré mon attention, mais on s'en était tenu aux politesses ordinaires, sans pousser plus avant. Je savais seulement que le jeune Émile S... était la cause et l'heureuse occasion du voyage. On avait promis de lui faire visiter le Mont Saint-Michel, s'il sortait à son avantage des difficiles épreuves du baccalauréat ès lettres. La promesse que la famille avait faite, la famille entière l'acquittait. Joies et douleurs, récréations, voyages, étaient en commun chez les S ..., ces excellents bourgeois de Lanvallée : je suis loin de les en blâmer.

Il doit y avoir, entre ceux qui étudient la philosophie et ceux qui l'enseignent, de certains rapports secrets et comme des signes de reconnaissance qui les révèlent les uns aux autres ; j'ai commencé à le croire ce jour-là, et rien, depuis lors, n'est venu contredire cette hypothèse qui en vaut une foule d'autres. Quoi qu'il en soit, et sans que je puisse exactement me rappeler les premières paroles échangées, la connaissance fut bientôt faite entre Émile S... et moi : avant la fin du jour elle était devenue mieux qu'une relation

passagère ; le lendemain c'était de l'amitié à l'épreuve du temps et de l'éloignement, comme le temps et l'éloignement l'ont fait voir.

On avait beaucoup causé en effleurant tous les sujets, dans la tapissière transformée en salle de conversation : silence absolu durant la traversée d'une bonne demi-heure qui nous conduisit du rivage au Mont. Plusieurs raisons expliquent ce changement soudain ; mais comme il arrive presque toujours, une seule est décisive et dispense d'énoncer les autres. Entre les barques amarrées à la rive, les deux marins chargés de nous conduire avaient choisi la plus grande qui n'était pas la plus solide, à en juger du moins par les apparences. A peine avions-nous parcouru quelques mètres, de grands cris poussés par quelques voyageurs attardés nous rappelaient au rivage. On embarquait encore, contre le gré de l'un de nos pilotes, les quatre ou cinq nouveaux venus. Au total vingt-deux passagers remplissaient jusqu'aux bords, pressés les uns contre les autres, la coquille de noix creusée pour en contenir quinze. Ordre absolu de demeurer immobiles, chacun à sa place, pour ne point gêner la manœuvre, et pour maintenir entre nous et les flots un équilibre assez mal garanti. Aussi n'entendait-on que de rares paroles : nous étions d'ailleurs tout entiers au soin de nous prémunir contre la

fraîcheur matinale, et au plaisir discret de contempler le Mont qui grandissait peu à peu, ou la mer qui lançait avec force, sur la plage d'Avranches, ses vagues couronnées d'une blanche écume. Il paraît que le plaisir des uns était pour les autres comme une vague inquiétude, presque un effroi : tant il est vrai qu'un même spectacle peut produire des effets très différents, suivant la nature des imaginations, le caractère et les habitudes d'esprit. Le père d'Émile S... croit, du fond de l'âme, et redira souvent qu'il a couru ce jour-là les plus grands périls et qu'il a vu de bien près le naufrage. D'autres, et j'étais du nombre, tout en admirant la beauté de la mer en cet état qui n'était ni le calme absolu ni la violence, voyaient avec satisfaction se rapprocher, de minute en minute, la porte principale du Mont demeurée intacte au milieu des remparts démantelés. Elle avait été, dès l'instant du départ, l'objectif de nos pilotes : enfin nous y arrivons.

Les merveilles du Mont Saint-Michel ont été si parfaitement dépeintes, il y a un petit nombre d'années, elles ont été illustrées avec tant d'art ; son histoire a été si exactement écrite, qu'il vaut mieux renvoyer au livre lui-même¹ où sont résu-

¹ *Saint-Michel et le Mont Saint-Michel*, par M^{gr} Germain et M. Brin.

més tous les travaux antérieurs. De nombreux lecteurs ont appris, grâce à lui, à connaître des beautés qu'ils ignoraient : ils voudront, nous n'en doutons pas, les contempler de leurs yeux. Ils accompliront le voyage que nous avons fait trop tard, avec le regret de constater que nos compatriotes, pleins d'admiration pour les chefs-d'œuvre de l'art à l'étranger, oublient souvent ceux qui font l'honneur de leur pays. Trop longtemps le Mont Saint-Michel a souffert de cette coupable indifférence; et pourtant ce qui reste de ses splendeurs, auxquelles des restaurations intelligentes ont ajouté de nouvelles beautés, ses ruines, comme on a tort de les appeler quelquefois, l'égalent aux monuments du monde entier les plus imposants, les plus magnifiques. La mer qui tantôt l'entoure et tantôt l'abandonne, qui tour à tour mugit autour de lui ou le laisse à son silence, vaut bien le monotone désert qui enveloppe les Pyramides. Son caractère religieux, la fortune de la France dont il demeure le symbole, après avoir été durant tant de siècles l'un de ses remparts et de ses sanctuaires les plus vénérés, achève de lui donner quelque chose d'auguste et de sacré.

Nous devons, le lendemain seulement, avant l'heure de la marée haute, refaire à pied ou en voiture le chemin que nous venions de parcourir

dans notre fragile esquif. Nous aurions disposé d'un temps plus long que nous en aurions facilement trouvé l'emploi, tant il y a de choses à voir dans cet espace restreint, tant il évoque de souvenirs religieux, belliqueux, tristes, souriants, sans parler de la nature plus variée dans ses aspects qu'on ne pourrait croire au premier abord, mais surtout très différente de celle à laquelle nous sommes habitués sur le continent. C'est comme un mouvement perpétuel du ciel et de la mer autour de l'imposante basilique. Au ciel le plus pur succède, sans transition, un ciel gris et sombre, ou bien un rapide et léger brouillard venu de la terre s'abat soudainement sur le Mont, et disparaît avec la même promptitude. La mer calme et pacifique caresse doucement les vieux remparts, et tantôt agitée, bouleversée, semble prête à les renverser.

De la violence du vent nous ne savions rien que par ouï-dire ; elle dépasse, paraît-il, en certaines saisons, tout ce qu'on peut imaginer. Il ne fallait pas moins que la variété de ces grands spectacles, pour suppléer aux beautés ordinaires de la nature. Celle-ci n'est guère représentée que par un petit nombre de fleurs cultivées avec soin dans de rares jardins, et par quelques figuiers vigoureux : ils attestent par l'ampleur de leur feuillage, par leurs fruits parvenus à la pleine maturité, la douceur du climat.

La journée entière, une belle journée d'automne, nous permit d'aller, sans beaucoup de suite, des rochers aux remparts, des remparts aux vastes salles intérieures, et de celles-ci à la basilique dont nous gravîmes seulement le lendemain matin, à travers clochetons et tourelles, par les chemins les plus étroits et les plus audacieux, les sommets les plus élevés. Deux repas en nombreuse compagnie furent la seule halte de la journée : il est vrai que, suivant le constant usage des tables d'hôte dans tous les pays, ils furent assez longs. Le Mont est pourvu de deux hôtels, l'un tout proche de la porte et du rempart, l'autre à quelques pas du premier, un peu plus avant dans l'intérieur : c'est dans celui-là que nous étions descendus. Nous ne fîmes le reste du temps que monter, descendre, aller, venir, questionner les Pères auxquels était alors confié, avec la garde du monument, le service religieux de la basilique. Je ne saurais dire à quel Ordre ils appartiennent ; mais ce sont des prêtres instruits, polis, et les Frères qui les assistent ne méritent guère moins d'éloges : l'un d'eux surtout, le frère Victor, d'un âge moyen, d'un extérieur prévenant, se montra pour nous d'une complaisance inépuisable. Nous songions parfois, à la vue de ces Religieux si bien adaptés au caractère du Mont, à sa destination primitive et à son histoire, aux geôliers qui

les avaient remplacés, quand Saint-Michel était devenu, dans la première moitié de ce siècle, une prison politique, aux gardiens galonnés qui pourront bien leur succéder un jour, avec la charge de montrer aux voyageurs des merveilles dont ils auront perdu l'intelligence. Nous du moins, nous avons vu le monument avec ses moines, son église où l'on prie, ses autels où l'on sacrifie, c'est-à-dire avec son âme et sa vie : les autres verront seulement l'ombre de toutes ces choses.

On se tromperait de croire que mon jeune ami, Émile S., et moi, nous étions absorbés par le spectacle de tant de merveilles, au point de ne plus songer à nos chères études ; nous y revenions au contraire à tout instant, ou, pour parler plus exactement, il ne cessait de m'y rappeler par une foule de questions, comme en peut poser un esprit très ouvert et très actif, dont le cours de philosophie avait éveillé la curiosité encore plus qu'il ne l'avait satisfaite. Nos compagnons nous voyaient, à leur grand étonnement j'imagine, nous asseoir tantôt sur un pan de muraille en face de Tomblaine ou du rivage d'Avranches, tantôt dans la salle des Chevaliers, ou bien encore au pied d'une des puissantes colonnes qui, dans la Crypte, portent le chœur de l'église, et prononcer des noms qu'ils n'avaient jamais ouïs, surtout ceux de quelques philosophes modernes

dont les théories et les livres nous intéressaient particulièrement : Royer-Collard, Cousin, Lamennais, Jouffroy, Kant, Hegel, Stuart Mill, Spencer. Les prenaient-ils pour les noms de quelques vieux moines dont nous aurions évoqué la cendre, la chose est fort possible, bien que je n'affirme rien. Mais qu'auraient-ils pensé de nous entendre, en un tel lieu et un tel moment, nous poser des questions comme celle-ci : D'où vient qu'il y a, de nos jours, tant de philosophes distingués et si peu de doctrine, tant de savantes analyses et si peu de conclusions, tant d'esprits éminents et trop peu d'œuvres originales, tant d'écrivains d'un talent incontesté (toujours dans l'ordre philosophique), et un nombre assez restreint de livres auxquels on a droit de promettre un long avenir ? Les manuels abondent (quel candidat l'ignore ?) quelques-uns bien composés, •correctement écrits, substantiels autant qu'un manuel peut l'être. Mais c'est en vain que chaque nouveau programme en suscite un plus grand nombre, à de rares exceptions près un manuel n'est pas un livre : il passe avec le programme, avec la question à la mode, avec l'opinion ou la préoccupation du moment.

Puis venait l'interminable liste des contradictions, plus apparentes que réelles, dont la philosophie semble pleine aux débutants, et quand le

cours approche de sa fin, le regret d'avoir seulement effleuré tant de questions intéressantes dont il se borne à esquisser le sommaire.

— Mais c'est un monde que cette philosophie : on n'en voit jamais la fin.

— En peut-il être autrement, mon ami, d'une science qui a l'homme et Dieu pour objet ?

— Voilà qu'au lieu de l'alléger, on y ajoute maintenant l'étude de faits nouveaux empruntés à toutes les sciences.

— Ou aux hypothèses qu'on veut bien décorer de ce titre, — le tout, j'en conviens, avec assez peu d'ordre et de discrétion.

— Mais enfin, Monsieur, ne saurait-on simplifier, abrégé, dans l'intérêt des étudiants et de tous ceux qui aiment la philosophie : ils redoutent d'en aborder l'étude de plus en plus inabordable.

— C'est la tâche que les grands, les vrais philosophes remplissent de temps à autre ; mais à défaut de ces esprits supérieurs très rares dans l'histoire de la pensée, ce serait déjà beaucoup de posséder l'esprit philosophique.

— Qu'est-ce, Monsieur, que l'esprit philosophique ? On ne m'en a point parlé.

— C'est l'esprit qui contient en soi, sans qu'il y paraisse, le meilleur de la philosophie, et sans lequel on n'est pas vraiment philosophe. Il s'allie

d'ailleurs très bien avec cette sorte de philosophie populaire, dont tout chrétien instruit et intelligent possède, quelquefois à son insu, les principes et les vérités essentielles. Mais ceci nous conduirait trop loin.....

De *pourquoi* en *comment*, nous avons fait du chemin dans le monde de la pensée, sans nous inquiéter des détours et des obstacles : de son côté la journée s'avavançait et le soleil inclinait vers la fin de sa course. Nous désirions le voir se plonger dans la mer, et pour mieux jouir d'un spectacle qu'on nous avait beaucoup vanté, nous nous étions dirigés vers la terrasse qui domine, au couchant, le golfe tout entier, et qui occupe la place du portail de la basilique depuis longtemps détruit. Le Frère Victor nous y avait devancés. Debout, la tête nue, — c'était d'ailleurs son habitude, — absorbé dans une muette contemplation, il attendit comme nous, mais sans nous voir, que le soleil se fût dégagé d'un long et étroit nuage dont il occupait le centre, et dont les deux extrémités venaient, en s'infléchissant peu à peu avec une symétrie parfaite, se reposer, au nord et au midi, aux limites de l'horizon. Il en sortit triomphalement, nous apparut deux ou trois minutes à peine dans toute sa majesté, pour descendre lentement au sein des flots. Si vive que fût notre émotion, en présence de ce spectacle d'une incom-

parable beauté, il ne nous empêcha pas de voir le Frère Victor incliner légèrement la tête et joindre les mains, comme si, dans le fond de son cœur, il priait et il adorait. Ce fut l'affaire d'un instant : puis, se retournant, il nous aperçut :

— Vous êtes venus, Messieurs, nous dit-il, pour contempler une des merveilles du Mont : c'est peut-être la plus belle, mais il s'en faut qu'on en jouisse tous les jours. Que Dieu est bon ! qu'il est grand ! Comme il doit être beau, puisque ses œuvres sont si belles, et quelle joie ce sera de le contempler à jamais, comme nous venons de contempler ce soleil couchant ! Mais il n'a, lui, ni lever, ni coucher ; il dure et il resplendit sans fin.

Et comme nous témoignions, par un signe d'assentiment, que telle était aussi notre conviction :

— Adieu, Messieurs, nous dit-il, je retourne à mon office : ces beaux spectacles pourraient me le faire oublier. Ne faut-il pas d'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, mériter par le travail, de les revoir ici-bas de temps à autre, et plus tard de les admirer à jamais ?

Nous le vîmes s'éloigner en silence, puis Émile se tournant vers moi :

— Ce pauvre Frère ne s'est pas donné autant de peine que nous, et assurément il n'a pas, durant une année entière, pâli sur les auteurs et les manuels de philosophie. Et pourtant il me

semble qu'il a sa manière de philosopher.....

— Qui n'est point si mauvaise, mon jeune ami, si même elle n'est pas la meilleure de toutes : du moins ferons-nous bien d'en user de temps à autre.

Il nous servirait peu d'analyser, d'étudier, de comparer, de remplir notre mémoire d'opinions et de faits, si nous n'arrivions pas à cette simple et calme sagesse. Un peu d'esprit philosophique, comme en possède ce modeste Frère, vaut bien ce qu'on nomme la science philosophique, et qui, dans un grand nombre d'esprits, n'est qu'un amas confus d'idées mal digérées et mal comprises. En tout cas, nous ne perdrons rien d'unir à notre science plus ou moins digne de ce nom cette foi simple et profonde. Voir Dieu en tout, l'aimer, obéir à sa loi, n'est-ce pas le commencement et le dernier mot de la Sagesse ?

— En vérité, reprit Émile, je ne m'attendais guère à terminer au Mont Saint-Michel mon cours de philosophie, et à recevoir de ce beau spectacle, si naïvement expliqué par le bon Frère, une dernière leçon qui n'est pas la moins profitable. Pour sûr, je ne l'oublierai pas.



VIII

LE BEAU ET L'ÂME HUMAINE

Je ne réponds pas que le récit de mon ancien camarade de collège, rêveur ou méditatif, — je ne sais, — ami de la philosophie plutôt que philosophe, soit, de tout point, avec une exactitude parfaite, celui qu'on va lire : en tout cas, il n'en diffère pas essentiellement. Le voici, tel que mes souvenirs un peu vagues sur quelques points de détail m'ont permis de le reproduire.

« Il ne faut point, croyez-moi, s'engager sans avoir mûrement réfléchi aux suites probables de son engagement. Les philosophes, selon toute apparence, ont les premiers énoncé cette maxime qu'ils ne sont pas les derniers à oublier. J'avais promis, assez à la légère, à un de mes nombreux

cousins, membre actif d'une académie de province, de lui communiquer quelques idées, peut-être même de lui fournir un point de départ commode, si jamais il se décidait à traiter la question du Beau, question toujours ancienne et toujours nouvelle, où tout a été dit et où tout reste à dire. Il va de soi que depuis longtemps je ne songeais plus à ma promesse, quand une lettre vint me la rappeler en termes courtois mais pressants. J'étais invité à m'acquitter sans délai : on avait recueilli de nombreux matériaux, on avait remué beaucoup d'idées, mais le fil conducteur s'était rompu plus d'une fois déjà et, en particulier, le point de départ, ce point de départ que je m'étais fait fort de montrer, semblait introuvable : prières instantes de l'indiquer au plus tôt.

Je m'interrogeai, mais, ô déception ! je ne savais point ce que je croyais si bien savoir : rien n'égalait le décousu de mes idées et leur réelle indigence. N'ayant point pour lors l'esprit disposé aux recherches personnelles, aux profondes méditations, je me bornai à faire appel à mes souvenirs : je me plongeai dans mes vieux auteurs, je lus et relus les textes les plus célèbres, de Platon à Victor Cousin, de saint Augustin au Père André. Je ne négligeai point mes contemporains, écrivains de talent qui ont su fondre habilement, dans cette question du Beau, avec leurs propres pen-

sées les pensées de leurs prédécesseurs : rien n'y fit, ma peine fut en pure perte. Les idées ne se présentaient pas sous le jour que j'aurais voulu, mais surtout l'idée-mère, la pensée maîtresse se dérobaît à mes plus vifs désirs, à mes actives recherches. Épuisé par ce travail ingrat, la tête pleine moins d'idées que de mots et de textes sans suite, ne pouvant plus ni penser ni écrire, je pris brusquement mon parti de me rendre à la campagne chez un de mes amis, et de jeter çà et là, sur une route de onze kilomètres, les souvenirs confus qui m'obsédaient. Ma pensée pourrait de la sorte reconquérir, en s'allégeant des idées d'autrui, un peu d'aisance et de spontanéité : c'était ma dernière espérance.

Elle fut déçue, et bien que le ciel se fût mis d'accord avec mon projet, bien que le mois de mai, à son déclin, m'eût favorisé d'une journée de choix, calme et souriante, l'agitation de mon cerveau, au lieu d'être ralentie par tant de douces impressions, continua à se donner libre carrière dans le même cercle d'idées, de textes, de souvenirs, sans la moindre trace d'invention. Pour surcroît d'infortune, personne à la maison : mon ami, sa femme et sa fille avaient pris la clef des champs (rien ne leur était plus facile) aussitôt après déjeuner ; on ne les attendait pas avant une heure ou une heure et demie : c'est la réponse que

me donna la fidèle domestique. Livré à moi-même, je visitai successivement le jardin, le verger, le vignoble qui se déploie sur toute l'étendue de la colline, au pied de laquelle la maison est bâtie. Je m'avançai jusqu'à mi-côte pour jouir, dans un petit pavillon ouvert à tous les vents, de la vue la plus belle, la plus imposante que l'œil de l'homme puisse contempler : ceux qui la connaissent ne me reprocheront pas l'apparente exagération de mon langage.

En face de moi, dans toute sa longueur, de Grenoble à Montmélian, la fertile et riche vallée du Grésivaudan ; à gauche le massif de la Chartreuse dont l'ensemble est parfait d'unité, mais dont les sommets, affectant les formes les plus diverses et les plus bizarres, sont séparés les uns des autres par des gorges sauvages ou de riantes vallées. A droite depuis le Mont-Blanc jusqu'au confluent de la Romanche et du Drac, les cimes déchiquetées, dentelées, tourmentées, quelquefois majestueuses des Alpes dauphinoises, le Belledonne avec ses glaciers, le Taillefer semblable à un gigantesque rempart. Plus près, toujours à ma droite, mais appartenant à une autre chaîne, se dressaient, dominant tous les sommets inférieurs, deux montagnes semblables à deux immenses pyramides, et dans l'intervalle qui me séparait d'elles s'étendait une plaine fertile cou-

verte de vignes, de mûriers, de châteaux, de hameaux, de demeures isolées : la nature la plus riche, la verdure la plus fraîche au pied des rochers les plus sauvages.

Je ne dirai point que l'état de mon esprit m'empêcha d'admirer un si beau spectacle : du moins n'eut-il pas ce jour-là le pouvoir de m'absorber sans réserve. De la vigne je redescendis au verger, et du verger à une longue allée d'arbres, mûriers et pommiers, parallèles à la route qui reliant Claix à Varces borde la propriété dans toute sa largeur. Il y a quelques années seulement, quand la culture des vers à soie valait encore la peine qu'on s'y livrât, ces mûriers dépouillés aussitôt de leurs feuilles naissantes n'auraient donné aucun ombrage : il en était autrement en l'an de grâce 1880, aux derniers jours du mois de mai. Je m'assis à terre, le dos appuyé au tronc du plus précoce, du mieux feuillé de ces arbres aujourd'hui à peu près inutiles, et dont un grand nombre ont déjà disparu. Au bout de quelques instants, la chaleur et la fatigue agissant de concert, je commençai à m'assoupir : je dormais déjà qu'un reste de conscience s'obstinait encore à vouloir me faire penser et songer.

D'abord tous les personnages avec lesquels j'avais lié de nouveau commerce, les philosophes que j'avais lus, relus, étudiés depuis plusieurs

jours, se montrèrent à moi, mais dans une grande confusion, et sans qu'il me fût possible, malgré tous mes efforts, de les distinguer et de les entendre. Tous à la fois voulaient me renseigner de la meilleure grâce du monde, répondre à mes questions, m'expliquer le sens de leurs écrits. La confusion allait croissant dans leurs personnes et dans leurs discours, quand, à la fin, deux d'entre eux se détachèrent de la foule, et leurs traits peu à peu se dessinèrent assez bien, pour qu'il me fût possible de reconnaître Victor Cousin tel que je l'avais vu et entendu, il y a bien des années déjà et, en face de lui, le Père André¹, aimable vieillard à l'œil vif, à l'expression fine et non sans malice.

La conversation s'engagea entre eux, à peu près comme il suit :

— Que je suis heureux, mon Père, de vous rencontrer.

¹ Le Père André a écrit pour l'Académie de Caen, dont il était membre, huit discours sur le Beau (1741). M. Cousin en publia, juste cent ans plus tard, une édition nouvelle, précédée d'une étude sur l'auteur et ses œuvres où l'on pourrait relever bien des erreurs. Le Père André professa, durant plus d'un demi-siècle, la philosophie ou les mathématiques dans les collèges de la Compagnie. Il mourut en 1764, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

— Ma joie n'est pas moins grande, et pourtant j'ai un reproche à vous faire.

— Lequel, je vous prie ?

— Vous avez failli me brouiller avec quelques-uns de mes meilleurs amis, et pourtant vous n'ignoriez pas que si j'avais été grand partisan de Malebranche à mes débuts.....

— Sans doute, sans doute ; mais que voulez-vous ! Les circonstances, la difficulté des temps, les besoins de la cause.... On dit et on écrit souvent bien des choses là-haut.....

— Je m'en doutais un peu.

— J'aurais bien certaines critiques à vous adresser, mon Père, sur le partage que vous avez fait de l'empire du beau en trois grandes souverainetés : beau essentiel, beau naturel, beau arbitraire. Le premier point surtout.....

— Prête, j'en conviens, à quelques critiques.

— Mais en revanche, que de finesse dans vos observations, quelle clarté dans vos divisions peut-être un peu trop nombreuses, quelle délicatesse dans votre manière de penser et d'écrire ! J'ai beaucoup goûté ce que vous dites de la lumière et du son, de leur nature et de leurs rapports. Oui, mon Père, tout est harmonie, tout est unité dans l'immense domaine du beau : personne avant vous ne l'avait fait si bien voir. Toutefois vous avez été trop bref, permettez-moi de m'en

plaindre, sur la part que prend notre âme à la formation et à la manifestation de ces grandes idées. Non, jamais nous n'aurions découvert, dans le monde des choses, tant d'unité, tant d'harmonie, si elle ne nous en avait suggéré la première idée et donné le parfait modèle.

— Permettez-moi, illustre maître, de vous faire le même reproche tempéré par les mêmes éloges. La finesse de vos observations, le charme de votre style ne m'ont pas empêché de trouver un peu vague le terme par lequel vous définissez la beauté. A moins toutefois que vous n'ayez oublié, comme il m'est arrivé pour l'unité et l'harmonie, de dire que l'*Expression* c'est l'âme manifestant, par des signes visibles, tout ce qu'elle renferme en elle de qualités invisibles, d'attributs, de perfections, pour tout dire, de beauté. Mais vos lecteurs, comme les miens, sont trop intelligents pour s'y méprendre, et nous n'avions, ni vous ni moi, à leur expliquer en termes précis, avec une insistance fâcheuse, que l'unité, l'harmonie, l'expression, tout cela au fond, c'est l'âme, toujours l'âme devenue en quelque sorte visible et sensible, communiquant aux choses ce qui appartient en propre à l'esprit, et les revêtant de ses propres qualités.

Puis les deux interlocuteurs s'engagèrent dans une discussion à laquelle j'entendis, je dois vous

l'avouer, peu de chose, et qui me parut fort obscure. Ils admettaient d'un commun accord, je crus du moins le comprendre, que le son et la lumière se propagent par des ondulations dont le rythme variable entre pour beaucoup dans la variété des couleurs et des tons. A cette harmonie venue du dehors, pour qu'elle fût parfaite, l'âme ajoutait sa propre harmonie. Ils différaient toutefois sur plusieurs points de détail et se reprochaient l'un à l'autre, d'ailleurs en termes polis et mesurés, de faire trop larges la part de l'hypothèse et celle de l'abstraction. Je partageais de plus en plus cette manière de voir et me bornais, de guerre lasse, à saisir au passage quelques idées moins obscures parmi une foule d'idées confuses, quand tout à coup Victor Cousin élevant la voix :

— Mais pour votre grand Lulli¹, comme vous le nommez à plusieurs reprises, je ne puis souffrir, mon Père, les éloges dont vous le comblez, ni que vous en fassiez le modèle achevé du parfait compositeur. Si vous aviez entendu nos grands maîtres, Mozart, Beethoven, Rossini.....

— Avouez que je n'y pouvais rien, et que n'ayant pas eu l'honneur de les connaître et le plaisir de les entendre.....

A ce moment parut sur la scène un homme de

¹ Quatrième discours du P. André : le Beau musical.

très haute taille, d'allure tout à la fois noble et vive, qui d'une main tenait un violon et de l'autre un archet. Il lança sur le chef de l'École éclectique un regard plein de colère, et il levait son archet comme pour le frapper, quand celui-ci se dirigeant tout à coup vers moi, d'un ton solennel :

— Dites à votre parent, à votre académicien, peu importe, qu'il doit renoncer à parler du beau, s'il n'a point l'âme belle. Il ne s'agit pas ici, croyez-le bien, de logique, de physique, d'algèbre, de géométrie. C'est trop peu d'exposer et d'éclairer; il faut toucher, remuer, pénétrer : la beauté seule peut nous mettre en rapport avec la beauté. Je ne demande pas sans doute que son âme soit, comme celle de Platon, divinement inspirée; mais que du moins elle possède, à un degré éminent, une des qualités secondaires qui correspondent à l'un des éléments du beau; qu'elle soit fine, délicate, sympathique comme celle de cet aimable vieillard.

Le Père André s'inclina.

— Toute beauté n'est pas sublime, continua Victor Cousin, il en est de plusieurs sortes.....

Suivirent quelques paroles confuses terminées par ces mots prononcés, cette fois, d'une manière distincte, et accompagnés d'un geste impératif.

— Sinon qu'il ne se mêle point d'écrire sur le beau : c'est inutile.

— C'est inutile, répéta le Père André, en se tournant vers moi avec un gracieux sourire.

— C'est inutile, exécuta sur le violon, avec des reprises variées le musicien, était-ce Lulli ou un autre, dont la taille avait, je ne sais comment, diminué de moitié.

— Parfait musicien, lui dis-je alors, tandis que s'éloignaient de nous les images de plus en plus flottantes de Victor Cousin et du Père André, maintenant que nous sommes seuls, pourriez-vous me dire ce que c'est que le beau, ou tout au moins me le faire pressentir, vous qui avez tout à l'heure communiqué tant de force et d'agrément aux dernières paroles de ces deux philosophes. Les uns disent en effet que le beau c'est la variété dans l'unité, mais je ne les entends pas bien.....

— Vous avez raison, me répondit-il, le premier terme de la définition renferme le second : c'est à celui-là qu'il faut nous en tenir.

Puis, sans se faire prier et sur ce thème unique : *le beau c'est l'unité*, il fit entendre des accords si variés, si ravissants, un chant si parfaitement un dans la diversité infinie de ses modulations, que non seulement mon âme et mes sens en furent transportés, mais mon intelligence fut éclairée d'une lumière dont elle n'avait pas auparavant la moindre idée. Jamais je n'avais si bien compris

que l'unité la plus une est aussi la plus riche, la plus féconde, et qu'à vrai dire l'unité est en proportion du nombre et de l'harmonie des éléments qui la constituent.

Je croyais tenir le vrai sens de la vraie définition, et j'allais rendre grâces à son habile interprète, quand pour se jouer de moi ou pour me faire voir l'inanité, tout au moins l'extrême insuffisance de ces formules abstraites (je ne saurais me rendre un compte exact de son intention), sur ces quatre paroles prononcées d'abord avec une solennelle lenteur : *le beau est un je ne sais quoi*, il développa peu à peu, avec une variété d'invention vraiment admirable, toute une composition musicale, la plus riche, la plus noble, la plus belle qu'on puisse rêver. Ce *je ne sais quoi*, si terne et si vague à première vue, et à prendre les mots dans leur sens littéral, s'illumina bientôt de clartés croissantes, s'enrichit de perfections inattendues, jusqu'à atteindre l'infini. J'entrevis, dans cette impuissance même des langues humaines à nous dire le dernier mot du beau, dans cette nécessité où elles sont réduites à nous payer d'un je ne sais quoi, d'un suprême appel au plus mystérieux, au plus touchant des arts, quelque chose qui dépasse l'humanité. Pour tout dire, ce *je ne sais quoi* me parut presque divin. Ce que la parole faisait vaguement pressentir, la musique le

faisait croire, avec le seul regret que son impression fût si fugitive.

Le petit musicien s'était promis sans doute de me faire passer de surprise en surprise, et de donner à l'art des transitions tous les démentis imaginables, car, sans me prévenir cette fois et sans m'expliquer, même par un seul mot, les motifs de sa bizarre conduite, il se mit à déclamer, en s'accompagnant de l'inséparable violon, le passage de Platon que j'avais lu et relu depuis huit jours, dans l'espoir d'y découvrir des lumières nouvelles¹. Dire ce qu'il ajoutait de force à chaque mot, de sens précis et profond à chaque phrase, de belle ordonnance à la suite du discours est vraiment impossible : il me faudrait épuiser toutes les variétés de l'hyperbole ; je ne me suis déjà que trop loin avancé dans cette voie. Je ne saurais toutefois omettre qu'il excellait à marquer les degrés par lesquels l'esprit humain s'élève à la beauté parfaite, à en faire ressortir les différences, à leur donner à chacun leur caractère propre et leur supériorité sur les degrés inférieurs. Puis tout à coup, jetant loin de lui archet et violon, il disparut en déclamant à plusieurs reprises, comme un dernier adieu : « *Des*

¹ Platon : *Le Banquet*. Discours de Diotime.

beaux corps aux belles âmes, des beautés inférieures à la Beauté..... ordre, hiérarchie... harmonie... unité !!! »

L'âme ne dort pas tout entière dans les songes, et la communication avec le monde extérieur n'est pas absolument rompue. Les sens, avec plus ou moins de vivacité, suivant la nature de chacun de nous et la profondeur ou la légèreté du sommeil, apportent à l'esprit des sons, des murmures, de vagues impressions qu'il associe à ses impressions de la veille, à ses idées ordinaires, autant qu'il se peut faire en l'absence du pouvoir-directeur, c'est-à-dire de la façon la plus irrégulière et la plus bizarre. Je ne sais quels insectes ailés bourdonnant autour de ma tête où ces mots : *unité, harmonie, expression, je ne sais quoi, unité, variété, ordre, hiérarchie*, s'agitaient, s'unissaient, se séparaient, et en somme ne s'accordaient point du tout, un nouveau spectacle s'offrit bientôt à mes regards. — Un bataillon serré de tout petits corps pointus, arrondis, crochus, de toutes les formes, mais d'une couleur assez sombre, traversait l'espace avec un grand fracas, suivi ou plutôt poursuivi, à peu de distance, par un bataillon d'égale force mais brillant d'une clarté si éblouissante que mes regards pouvaient à peine distinguer les uns des autres, faut-il dire les corps ou les unités qui le composaient. On eût

dit, toute grandeur mise à part, les anges de lumière poursuivant, après leur chute, les anges de ténèbres et les précipitant dans le sombre abîme. C'est à peine si les atomes en déroute, car c'étaient bien les atomes, au moment où ils passaient le plus près de moi poussèrent quelques faibles cris : Vive Épicure ! vive Démocrite ! vivent les atomes ! vive la matière pure ! à bas les forces ! L'instant d'après, au contraire, du milieu de la phalange victorieuse, ces sons ou ces cris se suivaient, se multipliaient pressés, retentissants : Vive Leibnitz ! vive Leibnitz ! Nous sommes les forces, nous sommes l'unité, nous sommes la vie, nous sommes la beauté !

— « Vous mentez, leur dis-je, avec une vivacité que je ne pus contenir, et sans songer aux suites possibles de cette protestation ; vous mentez, vous n'êtes, vous non plus, que des abstractions, et si les autres sont pure matière, vous êtes, vous, de pures idées. Atomes d'Épicure, ou forces de Leibnitz, pour moi c'est tout un : unissez-vous, et peut-être changerai-je d'opinion. »

— Nous sommes des unités vivantes, répondit tout d'une voix la multitude des monades, et chacune de nous capable, s'il le fallait, de réfléchir comme en un miroir l'univers entier, porte en elle les principes de toute vie, de toute expansion, de toute beauté. Nous nous développons en

une magnifique hiérarchie, sans vide, sans interruption, depuis le minéral jusqu'à l'esprit le plus pur, et de là jusqu'à la monade des monades, la Force dont nous sommes les forces, le Soleil dont nous sommes les rayons, la Beauté dont nous sommes tantôt le pâle reflet, tantôt la brillante et pure image.

A ce moment, et comme pour appuyer une démonstration à laquelle mon esprit n'accédait pas encore, tout autour de moi la vie universelle sembla prendre une activité, se développer avec une puissance inouïes. Les bourgeons se gonflaient à vue d'œil, les feuilles se dilataient, les fleurs s'épanouissaient, et leurs parfums devenaient à la fois plus pénétrants et plus doux. Je ne sais quel profond murmure annonçait que dans les airs et à la surface de la terre, aussi bien que dans ses entrailles, la création allait s'étendant, se multipliant, jouissant d'elle-même et de son auteur. La vallée s'élargissait, les montagnes s'élevaient avec une grandeur plus imposante, dans des rapports plus harmonieux, au sein d'une lumière distribuée et nuancée avec un art infini. A toutes ces magnificences, au moment même où elles se déployaient devant elle, mon âme répondait par ce cri de foi et d'amour :

« O nature, si vivante et si féconde que vous soyez, non jamais sans la vie qui se développe en

moi, je ne saurais rien de votre vie et de votre fécondité. Forces, grandeur, hiérarchie, beauté des choses, c'est la force, la grandeur, la beauté de mon âme, c'est l'imposante hiérarchie des pouvoirs intérieurs qui me permettent de vous comprendre. C'est grâce à mon âme, que je puis admirer tant de beautés qui lui seraient à jamais inconnues, si elle n'était elle-même vie, lumière et beauté. »

A ce moment une douce harmonie monta vers moi du fond de la vallée, en même temps que des gorges de la montagne, à travers le Col du Sappey, une longue file de Chartreux couverts de leurs tuniques blanches s'avancait lentement et semblait se diriger vers la ville..... Cependant les chants devenaient plus distincts, ils se rapprochaient et frappaient vivement mon oreille.

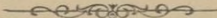
Je me réveillai tout en une fois, assez à temps pour jouir d'un spectacle fort simple sans doute, mais qui pourtant mériterait un autre pinceau. Dans le chemin étroit que dominant les mûriers, vingt ou trente jeunes filles vêtues de blanc, la tête couverte d'un voile, s'avançaient deux à deux en chantant un pieux cantique. A leur suite, à peu près autant de jeunes garçons en habits de fête. Le vénérable curé de Claix, à ses côtés un tout jeune prêtre, l'un et l'autre en surplis et en étole, séparaient les enfants de leurs familles, et

les jeunes confirmants des amis qui avaient voulu les suivre et s'édifier avec eux. C'était en effet la paroisse de Claix qui allait s'unir à celle de Varces, pour recevoir de l'évêque de Grenoble, avec des encouragements pour tous, le sacrement des forts pour les plus jeunes et les plus faibles. Arrivé en vue du cimetière et de la petite chapelle bâtie autrefois par les Religieux de Saint-Jean de Jérusalem, le curé entonna le psaume : *Lætatus sum*.... que tous, grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes, continuèrent en deux chœurs alternatifs. Quelques instants après la solitude avait repris son silence, les voix allaient de plus en plus s'affaiblissant, mais non l'impression de ce touchant spectacle. La voix de l'homme, la voix de son âme était venue, pour un court instant, s'unir à la nature, et elle l'avait dominée. Tant de beautés, dont s'enivraient mes sens et où se perdait ma pensée, avaient cédé à cette simple beauté qui, des sens à peine effleurés, avait été droit au cœur et à la pensée.

Et je me disais à moi-même, tout en me dirigeant vers la demeure qui avait ouvert joyeusement ses fenêtres et semblait me souhaiter la bienvenue : oui, j'écirai à mon académicien que s'il est un point de départ à l'étude du Beau, meilleur que tous les autres, c'est dans l'âme humaine qu'il doit se trouver : il faut le chercher là, et

nulle part ailleurs. C'est dans l'âme, en effet, que Dieu, la Beauté suprême, habite par l'amour et la raison : c'est l'âme qui prête sa beauté à la nature et illumine de ses vives clartés les pâles reflets du monde extérieur.

Le rêve de mon ancien camarade de collègue vaut ce que vaut un rêve, mais, pour la conclusion, je l'accepte sans hésiter.



IX

L'ART DANS LA CITÉ CHRÉTIENNE

Visite à deux Artistes contemporains

20 octobre 1884. — 30 janvier 1885.

« Croyez-moi, me dit mon parent, M. Émile V..., montez à la Villè-Haute, sonnez à la porte de M. Maréchal, entre une heure et deux : c'est le seul moment de la journée où, malgré ses quatre-vingt-deux ans, il s'accorde un peu de repos. Vous aimez les artistes qui ont réfléchi sur leur art et qui veulent bien en parler, surtout s'ils savent le faire avec chaleur, avec talent : sous ce rapport M. Maréchal ne laisse rien à désirer. Contraint après la guerre de quitter Metz, sa ville natale, théâtre de ses succès, éprouvé par tous les malheurs, il s'est réfugié ici où, dans une solitude profonde, il travaille beaucoup, pense beaucoup ; c'est un artiste en passe de devenir un philo-

sophe. Je le soupçonne même d'écrire soit des mémoires, soit un livre sur l'art qu'il a si bien cultivé et dont nous nous entretenons chaque fois qu'il vient me visiter, ce qui arrive assez fréquemment. Je suis trop souffrant aujourd'hui pour vous accompagner, mais dites que vous venez de ma part, que vous êtes mon parent, et les portes du sanctuaire s'ouvriront aussitôt. » — On était à la fin d'octobre 1884, presque au dernier jour des vacances; différer la visite, c'était y renoncer : elle eut lieu le jour même, à l'heure dite, et la porte s'ouvrit comme on l'avait annoncé.

C'est tout au plus si la Ville-Haute, à Bar-le-Duc, est élevée de cent mètres au-dessus de la Ville-Basse et de la vallée de l'Ornain; en réalité elle en est, pour les coutumes et les usages, à plusieurs lieues, et si l'on considère l'aspect extérieur et l'ameublement des maisons, à une distance d'au moins deux siècles. Tout y est solide, vaste, austère et quelque peu triste : l'hôtel où réside M. Maréchal ne diffère point, sous ce rapport, des vingt ou trente hôtels à façade sculptée, mais à demi déserts, qu'habitent seulement ou des fonctionnaires amis de la paix et de l'économie, ou les rares descendants de quelques anciennes familles. Le Maître me reçut dans un antique et vaste salon, dont les fenêtres s'ouvrent sur la Ville-Basse et sur la riante vallée du Naveton, un

des affluents de l'Ornain. Inutile de dire que les tapisseries disparaissaient sous les tableaux, paysages et portraits dont les premiers en date remontaient à plus de soixante ans, dont les derniers venaient à peine d'être terminés. Nous prîmes place dans deux grands fauteuils en parfait rapport, pour leur âge et leur forme, avec tout ce qui les entourait, et la conversation, les préludes ordinaires rapidement épuisés, se fixa sur l'art, sur la peinture en particulier, pour ne plus s'en détacher.

J'entends toujours, même après plusieurs mois, cette parole simple et grave que j'avais à peine besoin d'exciter par quelques rares interrogations pour qu'elle abordât, tour à tour, tant de questions intéressantes ou de problèmes difficiles dont le domaine de l'art est rempli. Je vois encore, sur ce visage pâle et amaigri, cet œil plein de feu où la vie de l'âme semblait s'être concentrée. Mon parent ne s'était point trompé : l'artiste était devenu avec l'âge un véritable philosophe dont les idées s'accordaient, sur un grand nombre de points, avec les miennes, et sur d'autres au contraire différaient sensiblement. Il s'en aperçut bientôt et, avec une urbanité parfaite qui se fait rare de nos jours, avec la délicatesse d'un artiste habile à exprimer les nuances et à ménager la lumière, il adoucit autant qu'il le put, dans l'expression de

sa pensée, les différences et les contrastes, « souffrant de contredire encore, malgré ces ménagements, des convictions qu'il avait le regret de ne point toutes partager ».

Comment l'habile restaurateur d'un art longtemps oublié et presque perdu, celui de la peinture sur verre, comment l'artiste inspiré qui avait, avec tant de perfection, dans nos cathédrales et nos églises lorraines, plus tard dans la France entière, multiplié les portraits d'évêques, de saints, de vierges, de martyrs les plus touchants, les plus rayonnants de vie divine et de grâce intérieure, comment, depuis quand, à quel degré avait-il laissé s'affaiblir en lui la flamme des anciens jours : loin de sonder le problème d'une main téméraire et d'une parole indiscreète, je fis comme s'il n'existait pas. J'écoutai donc, sans les entendre, plusieurs réserves dont le sens, si j'y avais fait attention, n'était point difficile à pénétrer.

Entre tous les souvenirs de cette conversation qui ne languit pas un instant, je m'arrête à celui qui s'est le mieux gravé dans ma mémoire, je veux dire le partage de l'art ou plutôt de son histoire en quatre périodes nettement tranchées : l'art égyptien, l'art grec, l'art chrétien, l'art de l'avenir. Pour les deux premières, point de difficultés : tout le monde sait, en effet, quelles différences profondes séparent les manifestations de

l'art en Orient de l'art tel que les Grecs l'ont conçu. Qu'on donne au premier considéré dans son ensemble le nom d'art égyptien comme le demandait M. Maréchal, peu importe encore ; les monuments nombreux et imposants qu'il a laissés dans la vallée du Nil justifient cette désignation. Quant à l'art grec, on admet en général qu'il forme, à lui seul, une période dont les caractères ont été plus d'une fois décrits avec autant d'exactitude que de talent. Sur ce deuxième âge encore, pas l'ombre d'un dissentiment : accord parfait entre le maître et son disciple improvisé. A plus forte raison s'établît-il sur l'art chrétien en général, et il eût persévéré de la sorte jusqu'à la fin, sans l'apparition d'une quatrième période qui, si j'ai bien compris la pensée de M. Maréchal, devait non seulement s'ajouter à l'art chrétien comme celui-ci s'était ajouté à l'art grec, mais encore les dépasser de beaucoup l'un et l'autre, en puisant à des sources d'inspiration plus riches et plus élevées.

Ici, je l'avoue, des explications devenaient indispensables, et je m'empressai de les demander, comme beaucoup d'autres l'eussent fait à ma place. En effet, si la pensée du Maître eût été celle-ci : « une quatrième période est sur le point de s'ouvrir pour l'art, durant laquelle la beauté humaine telle que les Grecs l'ont conçue, et l'idéal

divin tel que le christianisme nous l'a révélé, vont s'unir plus intimement, pour produire de nouveaux et plus admirables chefs-d'œuvres » — il n'y avait aucune raison sérieuse de n'y point acquiescer et de ne point partager ses espérances. Si, au contraire, on affirmait ou si on semblait croire que le christianisme ayant épuisé tout ce qu'il avait de sève et de vie, et l'art n'ayant plus rien à lui demander, il fallait chercher ailleurs une inspiration que cette grande religion parvenue à son terme ne pouvait plus entretenir, la conciliation devenait difficile, sinon même impossible, entre deux manières de voir absolument opposées.

A plusieurs reprises, avec tous les ménagements dont j'étais capable, je m'efforçai d'obtenir des indications précises sur la nature des sources qui allaient s'ouvrir pour l'art régénéré: je n'obtins que des réponses évasives. Tout se bornait, en résumé, à des pressentiments, à une secrète confiance de voir, dans un avenir prochain, le progrès de l'art marcher de pair avec le progrès des sociétés, avec celui des lumières, de la justice, de la science. A un épanouissement plus complet (ce mot est bien, si j'ai bonne mémoire, celui que le Maître prononça) de toutes nos facultés, à une vie plus parfaite de notre âme correspondrait, dans un avenir prochain, un art du même ordre, c'est-

à-dire supérieur à tout ce qui l'a précédé, à l'art égyptien, à l'art grec, à l'art chrétien. Je crains, en vérité, de ne pas traduire avec assez d'exactitude une pensée que peut-être je n'ai point parfaitement comprise ; mais j'ai la promesse de M. Maréchal qu'il lui donnera, si l'âge et les occupations le lui permettent, dans une sorte de mémoire ou testament artistique, une forme définitive¹. Je m'abstiens donc de la juger et pourtant je ne puis effacer cette impression, ni chasser de mon esprit ce souvenir que, dans la pensée du Maître, le christianisme, au point de vue de l'art, a donné tout ce qui était en lui, et que désormais le progrès est ailleurs.

Après une visite à l'atelier où les œuvres de l'heure présente et celles du passé, nobles témoins d'une longue et laborieuse carrière, me furent présentées avec autant de modestie que de bonne grâce, expliquées avec toutes les circonstances qui permettaient de les mieux comprendre, je repris le chemin de la Ville-Basse, mais par le plus long et en suivant la nouvelle route, plus douce et plus commode que l'ancienne. Malgré moi, la même pensée me revenait sans cesse à

¹ M. Maréchal est mort le 17 janvier 1887. Sa ville adoptive lui a fait les plus belles et les plus touchantes funérailles.

l'esprit et l'obsédait, au point d'en écarter toutes les autres. C'est le propre de certaines affirmations contraires à notre manière de voir, mais que recommandent le savoir et l'autorité de ceux qui les énoncent, de répandre d'abord dans notre âme comme une vague inquiétude et je ne sais quel trouble qui ne se dissipe pas aisément. C'est comme un choc soudain auquel rien ne nous préparait : on est ébranlé, on souffre, avant de songer à la résistance.

« — Il est vrai, me disais-je, ce monde de l'art m'est peu connu ; c'est à peine si j'y ai fait les premiers pas, et sans doute il serait plus sage d'en croire la parole de ceux qui l'ont exploré dans tous les sens. Mais encore faudrait-il s'assurer s'ils sont tous du même avis, et s'ils s'accordent à regarder la période soumise à l'influence du dogme et de l'esprit chrétiens comme décidément close, sans le moindre espoir de retour. L'art vit de sentiments et de pensées : or, les pensées, les sentiments que le christianisme inspire ne sont pas de ceux qui tarissent en un jour et disparaissent, pour ne plus renaître. A y regarder de près, ils sont encore, à l'heure présente, l'honneur et la force de notre civilisation : ils la distinguent de toutes celles qui l'ont précédée dans l'histoire, comme ils l'élèvent infiniment au-dessus des civilisations inférieures dont nos

armes ne triompheront, sans retour, que si elle-même triomphe à la suite de nos armes. Ce qui reste des Lettres vraiment dignes de ce nom échappe-t-il davantage à son influence ? il serait difficile de le prouver.

Comparons, dans la poésie contemporaine, dans l'œuvre de Lamartine, ou mieux encore dans celle de Victor Hugo, depuis le *Berceau de Moïse* jusqu'à la *Légende des siècles*, ce qui relève, à quelque degré, du christianisme, de sa doctrine et de son esprit, et ce qui contredit ouvertement sa morale et ses principes, et nous verrons de quel côté la grandeur, la vraie beauté, la gloire impérissable, de quel côté la frivolité, l'éclat éphémère, l'oubli profond et prochain. Le doux souvenir et parfois l'amer regret de la foi perdue, l'ineffaçable empreinte du Christ dans l'âme où il a passé, ne fût-ce qu'un jour, n'ont-ils pas inspiré à Alfred de Musset ses plus beaux vers, ceux qui vivent dans toutes les mémoires ! Et je me récitais à moi-même, tout en descendant la colline, le début de Rolla :

.....
 Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
 Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau,
 Où le vieil univers fendit avec Lazare
 De son front rajeuni la pierre du tombeau ?

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide pierre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi !

Puis le souvenir me vint, je ne sais comment, d'une page écrite à la même époque (il se peut que ce soit la même année), la plus belle, la plus chrétienne qui soit sortie du cœur de Victor Cousin. Et me voilà cherchant à refaire mot par mot, phrase par phrase, l'éloquente apostrophe trop peu connue, et bien digne de l'être, qui termine la biographie de Santa Rosa. Effort inutile : la prose la plus harmonieuse, le lecteur en conviendra, se grave difficilement dans la mémoire : du moins, à défaut du texte authentique, la chaîne des idées se reforma peu à peu tout entière.... Tel est donc le langage que tenait, en 1838, dans la force de l'âge et de la pensée, le chef reconnu des spiritualistes français : ses derniers livres, en particulier celui du *Vrai, du Beau et du Bien*, sont loin, comme on sait, de l'avoir contredit.

Et c'est ainsi que tous, les uns après les autres, fatigués de leurs stériles polémiques, déçus, désabusés, ils viennent rendre au christianisme un solennel hommage. S'il n'est point toujours celui d'une foi soumise, c'est au moins celui d'une admiration et d'une vénération sin-

cères pour la seule religion qui ait réussi à faire pénétrer dans les masses, avec les vérités révélées, les principes d'une saine philosophie. Les esprits les plus indépendants de notre siècle, Fichte, Schelling, Maine de Biran, Auguste Comte ont-ils fait autre chose, à la fin de leur carrière, que retrouver au plus intime de leur Moi, à des profondeurs où ils n'étaient pas d'abord descendus, quelques-unes des vérités que le christianisme enseigne au monde depuis dix-huit siècles, mais sans aucun des excès, sans aucune des fantaisies singulières qu'ils y ont mêlés. Je serais bien étonné si le *Spiritualisme nouveau* dont M. Vacherot, mon ancien et vénéré maître, m'annonçait récemment la publication prochaine, ne renferme pas, à son tour, l'éloquent témoignage d'une âme que le christianisme avait d'abord marquée de son empreinte..... »

Ces souvenirs et ces réflexions s'enchaînaient un peu au hasard, sans beaucoup de suite, comme il est facile au lecteur de s'en convaincre. Toutefois, ce premier et rapide coup d'œil n'était pas, tant s'en faut, au désavantage du christianisme et de son influence, même à l'époque présente, sur la philosophie et les Lettres. Pourquoi en serait-il autrement de son action sur les arts ? Comment se serait-elle si vite épuisée ? Je n'en découvrais pas les raisons ; mais peut-être mon

ignorance et mon peu d'expérience en ces matières en étaient la cause. Je résolus donc d'interroger les artistes de talent que j'aurais la bonne fortune de rencontrer, et qui voudraient bien répondre à mes questions, mais de préférence ceux qui joindraient à l'habitude de réfléchir une grande liberté d'esprit.

L'occasion s'offrit, quelques mois plus tard, de mettre une première fois mon projet à exécution, et je n'eus garde de la laisser échapper. L'ancien directeur de l'École de Rome, appelé de nouveau à ces hautes fonctions par le suffrage de ses collègues, Ernest Hébert, était à Grenoble. Pour parler plus exactement, c'est à la Tronche, gros village suburbain, qu'il s'était établi vers la fin de l'automne, et qu'il jouissait, au milieu de ses amis et de ses souvenirs d'enfance, du calme profond nécessaire à ses travaux. Le voyageur qui parcourt les rues de Grenoble ne tarde pas, qu'il le veuille ou non, à faire connaissance avec Ernest Hébert, et à découvrir jusqu'à quel point ses concitoyens sont fiers de leur grand artiste. Qu'il jette seulement un rapide coup d'œil sur les vi-

trines des libraires, sur celles des magasins qui n'ont, avec la gravure et les arts, que les rapports les plus lointains, partout, à la place d'honneur, il verra reproduite dans tous les cadres, dans toutes les dimensions, sa Vierge de la Délivrance, le plus souvent en compagnie de sa sainte Agnès. Aux esprits curieux qui demanderaient comment, à Grenoble, où de retentissants discours ont été prononcés, dont on ne saurait dire qu'ils étaient à la louange du catholicisme, la Vierge est en si grand honneur — je répondrais que le monde est plein de ces contradictions, que les philosophes n'ont pas mission de les expliquer toutes, puisqu'ils en ont, au contraire, sous le nom d'*antino-mies*, découvert un grand nombre qui n'existent pas, et que, d'ailleurs, un des bienfaits de l'art, une de ses vertus, c'est d'opérer entre choses et personnes des conciliations qu'on essaierait inutilement par d'autres voies. Mais cet art c'est pourtant, si j'en crois mes yeux, oui, c'est l'art chrétien : *donc* l'art chrétien n'est pas, même à l'heure présente, si dépourvu d'influence que . . . Arrêtons tout court ce syllogisme à sa naissance ; nous raisonnerons plus tard, s'il y a lieu : bornons-nous, pour l'heure, à écouter ce qu'on voudra bien nous dire.

Il n'est pas, à Grenoble, un seul ami des arts qui n'ait une fois au moins, dans ces dernières années, conduit à l'église de la Tronche un étran-

ger, un parent, pour lui faire honneur de la merveille que chacun admire, et pour lui en raconter l'histoire si honorable pour le cœur d'Hébert et pour son patriotisme.

« Il en est de la Vierge, me disait un jour, au retour d'un de ces pieux pèlerinages, un homme de goût dont il importe peu qu'on sache le nom, comme de la liturgie catholique, et en particulier de la messe qui en est tout à la fois l'âme au regard du dogme, et le chef-d'œuvre à un point de vue plus humain. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'on nous annonce une messe de Gounod, et l'on en fait d'avance, à bon droit j'imagine, les plus magnifiques éloges. Rien qu'à partir de Palestrina, et de sa célèbre messe à six voix dont le succès (1565) fut le salut de la musique religieuse, on en pourrait compter sans peine deux ou trois cents. Croyez-vous que celle de notre grand artiste soit la dernière, et qu'elle fermera la liste de ces merveilleuses compositions dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre? Espérez-vous que le maître ait été à l'heure présente, ou que l'un de ses successeurs puisse être un jour assez bien inspiré, pour exprimer par des harmonies assez riches, assez ravissantes, assez variées, assez puissantes, tout ce qu'il y a de pensées, de sentiments, de prières, d'élan de foi et d'amour, de profondeurs insondables dans les différentes par-

ties de la messe, en lui conservant son unité? La vérité, c'est qu'au musicien du plus beau génie, tant d'efforts qu'il fasse pour exprimer l'inexprimable, il restera toujours, en présence du Saint des Saints, dans le mystère de son amour, tout à dire, tout à exprimer. »

« Or, n'en est-il pas de même de la Vierge, à quelque moment de sa vie et de sa mission qu'on essaie de nous la représenter, et l'inépuisable trésor de la maternité divine peut-il être jamais épuisé? L'enfant aux penses profonds que nous venons d'admirer l'un et l'autre, peut-être encore plus que nous n'avions admiré sa mère absorbée dans une silencieuse contemplation, quel art, si parfait qu'il soit, nous révélera tout ce qu'il est, tout ce qu'il a voulu devenir dans l'excès de sa bonté? Quel peintre plus heureux et plus grand que tous ses devanciers ensemble pourra dire un jour, en nous présentant son chef-d'œuvre : Voilà la Vierge Mère, voilà l'enfant dont la Grèce n'a rien su, dont mes prédécesseurs les plus illustres ne nous ont laissé que de pâles images; le voilà dans toute sa beauté humaine et dans toute sa beauté divine, sans qu'il y manque un trait, sans qu'on y puisse regretter une imperfection. C'est la limite de l'art et son suprême effort. Peintres, brisez vos pinceaux : l'inspiration chrétienne a parlé pour la dernière fois. »

Rien n'est ennuyeux, pour un homme qui n'a pas de temps à perdre, comme une visite banale; mais comment distinguer une visite banale dont tout le profit est pour l'amour-propre du visiteur qui ne s'en taira pas de longtemps, d'une visite dont l'objet est sérieux. Ces réflexions étaient loin de me conduire à l'atelier d'Hébert, elles m'en détournaient plutôt; par bonheur l'aimable intervention de M. de M... vint y mettre un terme.

— J'apprends, me dit-il un jour, que vous désirez visiter l'atelier d'Ernest Hébert.

— Mais bien plus encore le Maître lui-même, m'empressai-je de répondre.

— Je vous en veux de ne point me l'avoir dit : il y a longtemps que la chose serait faite. Ignorez-vous qu'Ernest Hébert est mon parent ?

— Je l'ignorais.

— Par bonheur le mal n'est pas sans remède. C'est seulement dans un mois, aux premiers jours de mars, qu'il nous quitte pour retourner à Paris. Tenez-vous prêt jeudi prochain, à quatre heures précises : en vingt minutes nous serons rendus à sa villa. C'est juste l'heure où il interrompt son travail et où il reçoit volontiers les visiteurs. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Assurément, et grand merci.

— A l'heure dite, père, mère, enfants, précepteur, nous montions en voiture; à l'heure dite

encore nous étions reçus dans la villa d'Hébert. C'était la première partie de notre programme, celle qui devait s'exécuter de point en point : la seconde laissait plus de place à l'imprévu.

L'atelier où nous fûmes reçus, sans passer par le salon, est vaste, et la lumière y pénètre dans les conditions les plus favorables. Le peintre doit compter avec elle à tous les instants, la mesurer, la diriger, l'attendre ; mais du moins lui rendre, en échange, d'incalculables services. On n'en saurait dire autant des observations plus ou moins sensées que se permettent, parfois même en présence du Maître, des visiteurs ignorants. Encore n'est-ce point pour lui un danger sérieux : ou il ne les entend pas, ou il les dédaigne ; un coup d'œil rapide jeté sur son œuvre suffirait, au besoin, pour le rassurer. De nos jours les grands artistes, peintres, poètes, musiciens ont moins à se prémunir contre d'injustes critiques que contre l'excès de la louange. Plusieurs s'y laissent prendre, et la dignité de leur caractère en souffre, plus tard leur œuvre elle-même. D'autres mieux pourvus de sagesse résistent et ne se laissent pas entamer. Hébert est de leur nombre : il ne faut pas converser longtemps avec lui pour se convaincre que sa modestie est à la hauteur de son talent. Sans doute il n'est pas plus qu'un autre insensible à la louange, mais il l'aime discrète,

intelligente, sans emphase et sans excès. Est-il compris, a-t-on pénétré sa pensée, il jouit en silence d'une appréciation qui répond à la sienne : il en est moins heureux pour lui-même que pour son œuvre dont la beauté appartient à qui sait la découvrir.

La présentation qui n'est jamais cérémonieuse chez les artistes fut, cette fois, d'autant plus sommaire que deux autres visiteurs nous avaient précédés. Au moment où nous entrâmes, Hébert qui traitait avec l'un d'eux de vieux camarade à vieux camarade avait consenti, faveur aussi rare que précieuse, à lui faire voir les portraits de quelques dames et demoiselles des meilleures familles de la ville, les uns entièrement achevés, les autres sur le point de l'être. Nous profitâmes de la bonne fortune qui s'offrait à nous si généreusement : la pensée d'une pareille requête, en mon nom et pour mon compte, ne me serait pas venue à l'esprit. J'avais donc le beau rôle, celui qui consiste à jouir d'un bien qu'on n'a pas sollicité, et la situation fort agréable d'un spectateur qui n'a qu'à regarder, écouter et ne rien dire. Tandis qu'on échangeait près de moi des observations et des félicitations dont je n'entendais qu'une faible partie, je donnai d'abord quelques instants au portrait d'une jeune fille qui, dans le courant de cette même année, devait épouser un brillant offi-

cier, et, trois mois plus tard, par sa mort presque soudaine, remplir deux familles d'une inconsolable douleur. Il me souvient d'avoir remarqué sur son front comme une ombre légère, dont on pouvait faire aussi bien l'expression d'une extrême timidité que celle d'une passagère mélancolie. Ou bien est-ce que réellement, comme on l'a dit quelquefois, le vague pressentiment de leur courte destinée passerait de l'âme dans le regard de ceux que la mort doit moissonner dans leur jeunesse.

Une réflexion que firent naître ces portraits vaut peut-être la peine qu'on s'y arrête un instant. Voilà bien la vivante image de jeunes personnes qui me sont toutes connues, dont les traits, l'expression, et jusqu'au maintien, sont reproduits avec une rare fidélité. Et pourtant il y a plus encore, et si la vérité n'est pas trahie, n'est-elle pas, si je puis m'exprimer ainsi, accrue et agrandie ? On dit tous les jours que l'Idéal dont le peintre s'inspire dans un sujet d'imagination, il le forme lui-même d'éléments empruntés à la nature, mais harmonieusement unis par la puissance de l'art : soit, admettons cette définition de l'Idéal, mais à condition qu'on l'interprète avec un peu de largeur. Ici, en effet, c'est une seule personne, cette jeune fille ou cette jeune femme, qui a fourni tous les traits : le peintre n'en a pas

de lui-même imaginé un seul. Et pourtant ce je ne sais quoi de plus parfait qui s'est ajouté à la nature sans l'altérer, n'est-ce pas encore l'Idéal? De tous ces portraits si vrais, si fidèles, ne doit-on pas dire qu'ils sont tous idéalisés? Le talent du peintre, — ce talent mériterait peut-être un autre nom, celui d'inspiration, par exemple, — a saisi, parmi une foule d'instantes moins favorables, l'instant unique où l'âme se-montrait, pour ainsi dire, à découvert dans son enveloppe mortelle et où paraissait dans toute sa force, dans tout son éclat, ce caractère qui est propre à chaque âme et qui la distingue de toutes les autres. Ce signe dont le sens demeurerait pour nous confus, enveloppé, le peintre l'a dégagé; il a réussi à l'exprimer sans en rien laisser perdre, il lui a donné toute la perfection qu'il peut avoir. Et ainsi a-t-il uni la réalité à l'idéal, et à une fidélité dont nous sommes témoins quelque chose de plus qui la dépasse, sans la trahir.

Comment aussi n'être pas frappé d'un trait commun à tous ces portraits de femmes et de jeunes filles et, après avoir admiré en elles les dons diversement répartis de finesse et de délicatesse, de noblesse et d'intelligence, de bonté, de grâce et de beauté, ne point saluer avec respect la modestie de ces chrétiennes plus belle que toutes les parures, supérieure à tous les dons!

Recommandez, ô Maître, recommandez sans vous lasser, à vos élèves, d'oublier de temps à autre la Renaissance à demi païenne, et ces modèles dont la beauté purement plastique n'a presque rien à voir avec la beauté morale, pour s'inspirer de ces fronts et de ces regards si purs dont la Grèce serait jalouse, si elle les voyait et si elle savait les comprendre. Quel trésor pour l'art dont il se doute à peine et où il commence seulement à puiser, que ces femmes chrétiennes élevées par tant de siècles de vie intérieure, de prières et de vertu, au degré supérieur de la beauté morale, celle qui de l'âme se répand sur la personne entière, pour donner à des attraits passagers quelque chose de céleste et d'immortel !

C'est dans ces portraits de femmes et de jeunes filles que le talent d'Hébert, fait avant tout de délicatesse et de grâce voilée, d'exacte vérité et de charme indéfinissable, se montre tel qu'il est, et pourtant la force ne lui est pas non plus étrangère. Je n'en veux pour preuve que cette mâle figure, où la volonté et l'intelligence sont si étroitement unies, qu'on ne saurait deviner laquelle des deux qualités, dans l'original, cède à l'autre le premier rang : aussi bien l'occupent-elles peut-être dans un accord parfait.

Les amis et les visiteurs d'Hébert s'étant retirés l'un après l'autre, le moment me parut favorable,

tandis que M. et M^{me} de M..... s'entretenaient à l'autre extrémité de l'atelier avec M^{me} Hébert et sa sœur, pour réclamer à mon tour un quart d'heure d'audience. Je l'obtins sans peine, et bien que je me fisse intérieurement le reproche d'abuser d'une complaisance à laquelle, en qualité d'étranger, j'avais bien peu de droits, toutefois j'allai résolûment jusqu'au bout de mes questions. Les réponses faites dès l'abord avec la rigoureuse netteté d'un esprit qui les agitait depuis longtemps, et les avait résolues pour son propre compte, me conduisirent à des questions nouvelles et, en moins d'une demi-heure, la pensée d'Hébert, sur le sujet qui m'intéressait si vivement, se découvrit à moi tout entière : pas la moindre place pour l'incertitude ou l'équivoque. Je la résumerai d'ailleurs en une phrase que je reproduis, sans y rien changer ; elle me fut dite, en forme de conclusion définitive : « Si loin que vous alliez, en parlant de l'influence du christianisme sur l'art, vous n'irez jamais assez loin. »

Rien dans les notes que je rédigeai le soir même avec des souvenirs encore présents, rien n'indique que nous ayons fait, de part et d'autre, allusion à nos idées et à nos convictions personnelles au point de vue religieux : nous nous en tinmes au fait, à l'histoire, et à une sorte de métaphysique très simple dont je prends pour moi la responsa-

bilité, mais à laquelle les faits et l'histoire nous élevaient naturellement.

« Comment, en effet, ne pas reconnaître que si l'art grec absorbé dans l'étude de l'homme et la savante reproduction de la beauté plastique a, pour ainsi dire, atteint sa limite et glorieusement parcouru toute sa carrière, celle de l'art chrétien voit tous les jours reculer les bornes de la sienne, sans pouvoir jamais les atteindre? Où pourrait bien s'arrêter l'art que domine, invisible et présente, la pensée de l'Homme-Dieu, l'art qu'un rayon direct tombé d'en haut a divinément illuminé, lui faisant apercevoir dans la nature humaine des secrets et des luttes, des joies et des douleurs, des dévouements et des vertus dont il ne savait rien, des beautés qu'il ne soupçonnait pas, une grandeur morale dépassant toutes les grandeurs dont on avait jusqu'alors conçu l'idée? Est-ce assez de dix-huit siècles écoulés, ou plutôt n'est-ce pas trop peu de tous les siècles à venir, pour nous révéler, sous tous ses aspects, à toutes ses profondeurs, dans sa vérité divine et sa vérité humaine incessamment sondées, à jamais insondables, le Christ enfant, le Christ consolateur, le Christ infiniment miséricordieux, le Christ enseignant, le Christ ami des humbles et des pauvres, le Christ souffrant, le Christ mourant, le Christ ressuscité, le Christ dans la gloire? Bien loin que

l'art y soit parvenu, on le voit tous les jours répandre, sans se répéter et sans se lasser, sur les traits des saints, ces amis de Dieu, chargés chacun d'une mission et favorisés d'une grâce particulière, un peu de cette lumière qui nous éblouit, quand nous la contemplons dans l'auteur de la sainteté. On dirait d'ailleurs que, depuis l'Incarnation et l'ineffable mystère de Dieu fait homme, les pensées, les sentiments dont vivent les arts : joie, tristesse, espérance, amour, recueillement, repentir, — la liste en serait infinie, — que les qualités et les vertus de la femme élevée si haut par le christianisme, ont reçu, avec une vie nouvelle, une force, une délicatesse, une profondeur que ni talent, ni génie ne sauraient épuiser. »

Je l'ai dit déjà : je prends à ma charge les conclusions d'un entretien où la part du Maître fut toutefois la plus considérable. Grâce à sa connaissance parfaite de l'art à toutes les époques de son histoire, j'appris en une demi-heure infiniment plus de choses que je n'en aurais recueilli seul, avec beaucoup de peine dans de nombreux volumes. Rien ne vaut pour nous instruire la parole vivante, *viva vox*, surtout quand cette parole est celle d'un artiste aussi intelligent que sincère, et devenu philosophe, comme je m'aperçois qu'on le devient souvent, sans y songer, par un commerce constant avec l'Idéal.

Nous avons apprécié l'artiste doublé d'un philosophe qui s'ignore, dans son atelier, au milieu de ses œuvres, les unes achevées, les autres à peine ébauchées ; nous le vîmes ensuite dans le salon où nous étions descendus, s'entretenir familièrement des choses les plus simples, revenir avec joie sur quelques souvenirs d'enfance, apprécier avec une bienveillance et une équité parfaites quelques-uns de ses contemporains, et parmi eux M. Maréchal pour lequel il manifestait une singulière estime. Puis tous ensemble, visiteurs et visités, enfants, parents, précepteur¹, nous sortîmes du salon, pour traverser de nouveau le jardin en forme de terrasse qui domine la plus belle partie de la vallée de l'Isère.

A ce moment un spectacle d'une telle beauté, d'une telle majesté s'offrit à nos yeux, qu'il nous rendit presque immobiles et qu'il coupa court aux remerciements et aux adieux qui commençaient à s'échanger. Au couchant, du côté de Grenoble (il pouvait être cinq heures et demie), le ciel, sans un seul nuage, apparaissait comme embrasé par cette clarté d'origine inconnue, mais dont la première apparition avait suivi de près le tremble-

¹ Monsieur l'abbé Grange, licencié en philosophie (Université de Grenoble), docteur en théologie, dont les souvenirs ont vérifié et complété les miens.

ment de terre de Java. En face de nous, frappée directement par cette lumière indéfinissable et la réfléchissant avec un éclat extraordinaire, sur ses sommets couverts de neige et sur ses glaciers, se dressait, dans un ciel parfaitement pur, la longue chaîne des Alpes dauphinoises. On eût dit du pic de Belledonne comme d'un autel immense, enflammé, préparé pour un solennel sacrifice. Involontairement les vers de Racine me vinrent à la pensée, et je me les récitai d'abord à moi-même, lentement, un à un :

O mont du Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.

Mais arrivé au dernier, c'est à haute voix que je le prononçai :

Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs ?

« — Pour annoncer l'approche du Dieu tout-puissant, me répondit une voix où perçait l'émotion. Oui, voilà bien son autel : on dirait que nos Alpes l'attendent et qu'il va paraître *Deus, ecce Deus* A ce point de beauté et de sublime grandeur la Nature ne se suffit plus, elle appelle Dieu. »

« — Dites plutôt, dites le Christ, interrompit une voix plus douce. N'est-ce-point ici le cadre et le commencement de la Transfiguration ? »

Et j'ajoutai intérieurement :

« — Oui, le Christ ne sortira plus du monde où il est entré. La Nature, si elle le perdait, perdrait sa couronne ; l'art, s'il se séparait de lui, perdrait son inspiration la plus haute. »



X

L'ANGELUS

— « Ne serait-ce point le moment, nous dit notre aimable et pieuse hôtesse, de quitter le salon où l'on a peine à respirer, pour jouir sur la terrasse du jardin d'un air plus pur, en attendant qu'il devienne plus frais. Nous sommes d'ailleurs au 9 août, et les étoiles de la Saint-Laurent ne sont pas tellement fidèles à leur patron qu'elles célèbrent, tous les ans, sa fête le jour où elle tombe. Parfois elles la devancent ou elles la suivent de quelques heures ; c'est bien le moins, ses premières vêpres sonnées, qu'elles aient le droit de paraître. Ce spectacle, qui me ravissait dans mon enfance, ne me laisse pas encore insensible : je me doute bien qu'il n'est pas non plus sans attraits pour vous. La nuit commence, il est vrai, seulement à venir, mais nous saurons attendre, et nous sommes assurés, avant l'heure de votre départ,

d'en voir encore un assez bon nombre briller, puis s'éteindre l'instant d'après, comme c'est ici-bas le sort des plus belles choses. »

Le salon ouvrant sur la terrasse, rien n'était plus facile que de nous y rendre. Quelques minutes plus tard nous étions de nouveau groupés autour de M^{me} X., sa fillette, ses trois fils dont l'aîné venait de terminer son cours de philosophie, et, avec moi, deux autres amis de son mari alors engagé dans un long voyage d'exploration scientifique. Un journal bien informé venait de nous apprendre qu'il se poursuivait avec succès : nous nous étions empressés de lui en porter l'heureuse nouvelle. Peu à peu la nuit que favorisait l'absence de la lune devint plus complète, et les étoiles, les vraies étoiles commencèrent à paraître, éclairant d'une lumière assez vive les montagnes de la Grande-Chartreuse qui se dressaient en face de nous, plus faiblement les profondeurs de la belle et large vallée qui s'étendait à nos pieds, depuis Grenoble jusqu'aux abords de Montmélian. Bientôt tous les bruits s'éteignirent les uns après les autres : on eût dit d'un premier sommeil de la Nature auquel correspondait, en vertu de je ne sais quelle secrète relation, notre silence à peine interrompu par quelques paroles échangées sans beaucoup de suite. Il eût pu de la sorte durer assez longtemps, si l'*Angelus* du soir retentissant

tout à coup du haut de la petite église de Mur... n'avait réveillé notre pensée du demi-sommeil où elle se complaisait.

Nous écoutâmes, sans mot dire, mais non sans une religieuse émotion, les trois appels séparés par un court intervalle et suivis d'un dernier appel un peu plus long. Le coteau voisin situé à notre gauche, et couvert d'un petit bois qui descendait jusque dans le lit du torrent, nous en renvoyait un à un tous les sons, comme si nous eussions été à deux pas de l'église.

— Voilà, dit enfin un de mes deux amis, esprit curieux, grand questionneur, un *Angelus* bien tardif. C'est à la chute du jour qu'on devrait le sonner. Il est vrai que ce terme est un peu vague, et que la chute du jour peut s'étendre, à la rigueur, jusqu'à l'apparition des premières étoiles.

— Sans compter, dis-je à mon tour, qu'en ce mois de l'année où le travail presse et où il ne faut pas perdre un moment, laboureurs et vignerons ne reviennent des champs que quand la nuit les en chasse. L'*Angelus* qui n'appelle pas les fidèles à l'office, mais réclame d'eux une simple prière, peut être sonné sans inconvénient un peu plus tôt ou un peu plus tard. Même à la ville l'exactitude n'est pas si parfaite. Vous vous rappelez que chez notre ami Henri B...., de l'autre côté de la vallée, sur la terrasse qui n'est guère

moins élevée que celle-ci, nous comptâmes un jour, à l'heure de midi, jusqu'à sept *Angelus*, deux de la ville, et les autres des communes voisines, qui se suivirent, sans se confondre, dans l'espace de près d'un quart d'heure.

— Autant dire tout de suite, répliqua notre ami, en joignant à ces différences accidentelles la différence régulière et croissante des midis, que l'*Angelus* ne s'interrompt jamais à la surface de la terre. Il y a, de nos jours, des catholiques un peu partout, même dans les contrées les plus barbares et les plus lointaines, dans les steppes de la Sibérie comme sur les bords des grands lacs, au cœur de l'Afrique. Partout où ils ont pénétré ils ont porté avec eux l'usage de cette prière, et, quand ils le peuvent, de la sonnerie qui la réclame et l'accompagne. Mais pourquoi cette préférence si marquée pour une invocation qui me semble des plus simples, et dont je ne découvre pas les mérites particuliers? Il est vrai que je ne suis pas théologien.

— « Ni moi non plus, répliqua celui d'entre nous que, tour à tour, on surnommait aussi volontiers le *métaphysicien*, le *rêveur*, le *méditatif*, quelquefois même le *poète philosophe*, — les lecteurs choisiront, — mais le tableau de Millet, dont on a tant parlé depuis une année, m'a donné l'occasion d'y réfléchir, et cette prière, si simple au premier

aspect, m'a paru d'une telle beauté, d'une telle sublimité, que j'en suis tout ravi, bien que je n'aie pas encore fini de l'étudier. C'est un vif regret pour moi de n'avoir point vu le tableau lui-même ; mais la gravure, si imparfaite qu'elle soit, me découvre du moins la pensée de l'artiste et l'ensemble de son œuvre. Pour ce qui est des détails, j'y supplée de mon mieux par l'imagination et la pensée.

« C'est, à mon humble avis, une heureuse inspiration, presque un trait de génie, d'avoir renouvelé la scène de l'*Annonciation*, en faisant exprimer par de bons campagnards qui sont aussi, il est vrai, d'humbles et fervents chrétiens, les sentiments de foi, d'amour, d'humilité, de reconnaissance, que les peintres s'épuisaient, depuis tant d'années, à placer dans la seule attitude et sur le visage de Marie. Si l'homme tout entier appartient au peintre, s'il peut faire exprimer à son front, à ses yeux, à ses traits, tous les sentiments et une partie des pensées de son âme, le monde divin lui est moins accessible, et même ce monde des purs esprits placés entre l'homme et Dieu et auquel appartient le messager du Seigneur : *Angelus Domini*. Pour les revêtir d'un corps qui ne leur appartient pas, et qui n'est chez eux qu'un vêtement d'emprunt, quels efforts des plus grands peintres, efforts rarement couronnés de succès ! On le peut voir dans

cette scène de l'*Annonciation* dont la simplicité sublime a tenté les maîtres de toutes les écoles. Ils ne sont parvenus, — je laisse de côté les détails de la scène diversifiés avec plus ou moins de bonheur, — qu'à donner à l'archange Gabriel des traits, dont on ne sait pas toujours s'ils sont ceux d'un jeune homme ou ceux d'une jeune fille, et où la nature angélique se retrouve un peu, j'aime à le croire, mais se perd bien davantage dans la nature humaine. Quant à la nature divine et à l'auguste mystère de la Trinité, la peinture jusqu'à présent n'a rien produit qui ne fût à une distance infinie de ce qu'elle s'efforçait, mais en vain, d'exprimer. Je n'en excepte pas même, permettez-moi de vous faire cet aveu, les œuvres les plus vantées de la Renaissance. »

Notre méditatif s'attendait sans doute à des protestations plus ou moins vives, car il s'arrêta quelques instants ; mais comme nul d'entre nous ne prenait la défense de ces maîtres si dignes, pour tout le reste, d'admiration et de respect, il continua de la sorte :

— « Est-il rien de plus étrange, par exemple, que de représenter Dieu le Père, l'Éternel d'une éternelle jeunesse, sous les traits d'un vieillard vénérable, à la longue barbe blanche ; et n'est-ce pas une sorte de sacrilège de marquer du signe des années écoulées Celui qui n'a point d'années,

et devant lequel tous les siècles ensemble sont comme un pur néant? Les symboles n'y réussissent guère mieux, vous les connaissez tous, et seule l'Humanité du Verbe, parce qu'elle est l'humanité, offre à la peinture un thème d'une richesse inépuisable. Tout le reste la dépasse dans l'immense domaine de l'invisible; mais il faut convenir que, sous ce rapport, la sculpture n'est guère plus favorisée.

« Si la musique réussit à s'introduire dans ce monde mystérieux et si bien fermé, c'est par d'habiles détours et des voies indirectes; c'est en éveillant dans notre âme par des harmonies célestes, comme on les nomme quelquefois, les sentiments et les pensées qui l'élèvent au-dessus d'elle-même et au-dessus de la terre.

« J'ignore, et ne saurais deviner ce que l'avenir réserve à ces arts dont les ressources sont loin d'être épuisées; mais quels que soient leurs progrès futurs, jamais ils n'égaleront, dans l'ordre des choses spirituelles, la précision, la puissance, peut-être même la beauté de la parole humaine. Si celle-ci ne dispose point de la couleur et du dessin, de tout ce qui frappe ou ravit les sens, elle a son ordre à elle, ses images à elle qui les remplacent, dans une richesse et une variété sans égales. Elle pénètre et elle nous fait pénétrer jusqu'à la substance des réalités dont les arts

plastiques dessinent seulement les contours ou font briller la surface. En regard de ces timides essais, de ces ébauches qui éveillent nos désirs sans les satisfaire, quelle richesse, quelle force de la parole quand elle est au service d'un grand esprit, d'un véritable philosophe, et avec quelle hardiesse, quelle sûreté elle sonde ces abîmes de l'infini dont la profondeur nous effraie autant qu'elle nous attire, et dont les sens ne savent rien, sinon qu'ils leur sont inaccessibles ! Il suffit d'une page d'Aristote ou de Platon, d'une pensée de saint Thomas, l'une et l'autre dans leur forme la plus concise, pour élever nos âmes jusqu'à des hauteurs où, sans ce secours, elles ne sauraient atteindre, pour nous révéler quelque secrète beauté de l'Être parfait et nous faire oublier dans sa contemplation tout ce qui n'est pas Lui. »

J'ai dans l'esprit comme un vague souvenir que le méditatif appelant, pour une fois, l'érudition à son aide, cita de mémoire et sans en rien retrancher, quelques-uns des passages auxquels il faisait allusion ; mais j'avoue que ma pensée était ailleurs. Elle s'était envolée aussitôt dans l'âge moderne, parmi ces illustres philosophes pour lesquels sans doute Aristote, Platon, saint Augustin, saint Thomas n'étaient pas des in-

connus, mais qui savent aussi penser par eux-mêmes et donner à leurs pensées sur Dieu une forme aussi simple que saisissante. En particulier cette pensée de Malebranche me revenait à l'esprit, toujours plus belle et plus profonde dans sa simplicité, à mesure qu'on la considère de plus près : « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps. » — Puis, sans souci des transitions, je passais des maîtres du *xvii^e* siècle, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, à ceux d'entre nos contemporains qui pourraient à bon droit s'appeler leurs disciples, titre que, d'ailleurs, il ont plus d'une fois revendiqué.

Cet aparté ne dura qu'un instant, je l'espère pour ma politesse : notre philosophe, quand je revins à moi, continuait en ces termes :

— « A la différence de toutes les paroles que vous venez d'entendre, celle des Livres saints, en particulier celle du Nouveau-Testament est d'une simplicité qui ne se dément jamais. Il semble même, au premier abord, qu'elle soit excessive, et qu'elle n'exprime que des choses très simples comme elle-même, pour tout dire sans grande portée : ainsi parlent ceux qui ne réfléchissent point. En effet, ces choses si simples, voilà des siècles et des siècles que les plus beaux génies s'emploient à les pénétrer, et il n'est pas sûr

qu'on ait encore tout découvert. Qu'est-ce que tous les commentaires de tous les philosophes réunis auprès de ceux auxquels ont donné lieu les Livres saints, sans parler des Arts qui en ont reproduit mille fois les scènes les plus sublimes ou les plus touchantes ?

« En est-il une qui paraisse, au premier abord, plus réduite dans son théâtre et ses proportions que la scène de l'Annonciation ! En est-il une, quand on y regarde de près, plus riche, plus magnifique, dont les acteurs résument mieux la création tout entière, à tous ses degrés, vivifiée, agrandie jusqu'à l'infini par la présence et l'action de l'Esprit saint : *Et concepit de Spiritu sancto* ! Les peintres des derniers siècles ne s'y sont pas mépris ; mais s'ils ont réussi, dans cette humble demeure où s'accomplit le plus grand des mystères, à représenter dans ses moindres détails, avec une variété, une grâce qui nous ravissent, tout ce qu'il y a de purement matériel dans cette scène incomparable, y compris le lis de la virginité ; s'ils ont mis sur le visage de Marie toute la beauté dont le Créateur pouvait orner sa créature la plus pure et la plus parfaite, celle que concevait leur génie aidé de tous leurs souvenirs, que pouvait exprimer leur pinceau ; parvenus à un degré supérieur de la hiérarchie des êtres, en présence de la nature angélique, leur impuissance de con-

cevoir et de peindre devient, comme je le disais tout à l'heure, trop évidente. Ils s'essaient, ils tâtonnent; ils demandent en vain à la nature entière, au monde humain, à ses couleurs, à ses traits les plus délicats, les plus fins, les moins matériels, d'exprimer ce qui la dépasse et ne lui appartient pas. »

— O les beaux anges de Fra Angelico, du Pérugin, de Murillo, de Champagne ! Plus beaux encore peut-être sont ceux de Flandrin, dans les fresques de Saint-Germain-des-Prés. Et pourtant sont-ils vraiment des anges ?

C'est à peine si cette interruption, dont on devine l'auteur, suspendit un instant les réflexions du méditatif; il reprit aussitôt :

— « Que dire de ce que le texte sacré exprime clairement, ou de ce qu'il fait entendre dans chacune des expressions dont se compose la *Salutation angélique*, de cette demande, par exemple, que Dieu adresse à sa créature, à celle qui n'est rien et n'a rien que par lui : quel art pourrait y atteindre, quelle parole même est digne de la commenter ? Lui qui n'aurait qu'à commander, il envoie son messenger, un pur esprit, pour avertir celle où surabonde sa grâce de s'unir à ses desseins, de coopérer à l'œuvre de la Rédemption. Quel témoignage en faveur de la liberté ; et à quelle hauteur elle est élevée, à quel prix elle est

estimée par cette demande qui pouvait être le commandement impérieux d'un Maître ! Qu'il est beau, qu'il est vraiment divin ce privilège du libre choix accordé à l'homme dès l'origine, en même temps que la raison, et dont Dieu ne suspend point l'action, même quand il s'agit de son Verbe et du salut du monde ! Mais aussi à quelle dignité nouvelle est élevée, dans la personne de Marie, la nature humaine tout entière associée, en vertu d'un libre consentement, à l'œuvre divine, à l'insondable mystère du Dieu fait homme ! J'oserais dire que c'est comme une création nouvelle, si je ne craignais de forcer l'expression. Mais loin de pouvoir rendre comme je le voudrais tout ce que je sens, tout ce que je pense en un sujet si riche et si délicat, je ne fais que bégayer, n'étant point du nombre des théologiens et au fait de leur langage. »

— Mais assez au courant de celui des philosophes, interrompis-je en passant.

— Pour moi qui ne suis ni philosophe, ni théologien, permettez-moi, Messieurs, de vous dire ce qui m'a frappé davantage dans l'œuvre de Millet, du grand artiste que soutenait seule, dans ses luttes de tous les jours contre la pauvreté et contre l'envie, sa foi inébranlable à l'Idéal et au monde invisible, ce qui m'émeut toujours, parce que sans doute il convient mieux à ma position

de mère de famille, quand je récite, comme nous le faisons tout à l'heure ensemble, la Salutation angélique. Je ne puis, sans en être touchée jusqu'aux larmes, considérer dans la gravure (car pas plus que vous je n'ai eu la bonne fortune de contempler le tableau), cette humble paysanne qui, à l'appel de l'*Angelus*, oublie, avec son compagnon de travail, les choses de la terre et ses fruits qu'ils récoltent comme ils les ont cultivés, à la sueur de leur front, et élève son âme vers le ciel dans les sentiments d'une foi profonde et d'une filiale confiance ! — Est-il vrai, comme mon fils aîné me le disait dernièrement, qu'il y ait aujourd'hui dans le monde plusieurs morales ?

— Assurément, Madame, m'empressai-je de répondre. On avait déjà découvert, à la fin du siècle dernier, après toutes les morales anciennement connues qui s'opposent à la vraie morale, celle de la Sympathie, puis celle du Devoir sans amour et sans grâce ; on a, de nos jours, imaginé la morale sans Dieu ou morale indépendante, la morale sans sanction, la morale sans morale.

— Je ne sais ce que tous ces mots signifient, ni s'ils signifient quelque chose. Pour moi je ne connais qu'une morale, la morale chrétienne, celle dans laquelle mes maîtresses et mes parents m'ont élevée, dont je vois partout, depuis que je me connais, les fruits aussi abondants qu'ils sont

délicieux. La morale chrétienne elle-même, je la résume, mais pour mon usage seulement, dans la réponse de Marie à l'archange : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

C'est ma prière la plus habituelle, c'est celle qui répond le mieux, dans les tristesses de l'absence et les soucis de la mère de famille, à l'état de mon âme dans tous les moments de la vie, à mes épreuves, à mes inquiétudes, même à mes joies dont je ne serais pas assez sûre, si je ne les soumettais pas à la volonté du bon Dieu. Peut-il vouloir, puisque tout le monde le nomme ainsi, autre chose que notre bien ? On m'a dit souvent, au catéchisme et dans la chaire, que le bonheur des élus sera d'être unis parfaitement à Dieu, sans crainte de le perdre. N'est-ce pas, dès ici-bas, un commencement d'union de soumettre sans réserve notre volonté à la sienne ; n'est-ce pas la voie la plus sûre pour lui être unis à jamais ?

Plus d'une fois il m'est arrivé, quand sonne l'*Angelus*, de n'avoir que le temps de prononcer, en m'inclinant, comme les paysans de Millet, mon verset préféré : *Ecce ancilla domini, fiat mihi secundum verbum tuum*, et toujours, si préoccupée que je fusse, j'en ai ressenti une grande consolation. Marie a parlé une première

fois pour toutes les femmes, et permettez-moi, Messieurs, de le dire, comme il me semble, pour le genre humain tout entier. C'est pour moi, ce doit être pour un grand nombre de chrétiens, une extrême douceur et un renouveau d'espérance, de prononcer à sa suite les mêmes paroles, de s'abandonner comme elle, aux décrets de la Providence, de s'engager à faire toute la volonté de Dieu, pour obtenir toute la grâce de Dieu.

Oui, voilà qui résume au mieux ma morale, et j'admire le peintre d'avoir si bien choisi, parmi tant de prières que l'Église nous recommande, tant de moments dont se compose la vie chrétienne, l'heure et la prière où nous renouvelons, avec plus d'abandon et de simplicité, à l'exemple de Marie, notre acte de confiance à la bonté du Tout-Puissant et à la mystérieuse sagesse de ses desseins.

Pendant ce peu de temps qu'avait duré l'entretien, la nuit enfin venue laissait un libre champ aux rapides clartés que les étoiles filantes y semaient de temps à autre. L'œil des enfants surtout interrogeait, avec un ardent désir et une patience infatigable, toutes les régions du ciel; c'étaient des cris, des exclamations joyeuses quand jaillissait soudain un météore plus brillant que les

autres ou d'une durée moins éphémère. Cette nuit fut d'ailleurs la plus favorisée : celle du lendemain, au témoignage des enfants qui me l'ont rapporté depuis, fut à peine sillonnée par un petit nombre d'étoiles. Le feu d'artifice avait été tiré, contre l'usage, la veille de la fête : celle-ci n'eut rien que de très ordinaire.

Celui de mes deux amis qui aimait à poser des questions ne pouvait oublier qu'il restait un verset de l'*Angelus* auquel personne d'entre nous ne semblait songer, le verset auquel répond le troisième appel de la cloche. Est-ce à dessein qu'on l'avait omis, parce qu'il semblait d'un abord trop difficile ; ou bien préoccupé des deux premiers l'avait-on, comme par mégarde, absolument oublié ? Ce doute lui pesait, il n'était pas homme à le supporter longtemps.

Il adressa donc, sans aucun préambule, sa requête à son voisin le méditatif, avec prière de le satisfaire au plus tôt. Partagé, comme il l'était souvent, entre le sentiment distinct de la réalité et la pensée intérieure, celui-ci parut d'abord, — mais il n'en était rien, — n'avoir pas compris. Nous l'entendîmes, dans un élan religieux qu'on appellerait ailleurs une exaltation mystique, s'adresser de la sorte aux étoiles qui semblaient, aux extrémités de l'horizon, mais surtout au zénith, redoubler pour nous leur feux :

« Mystérieux soleils, Cités lointaines, avez-vous aussi vos habitants, ou n'êtes-vous, pour les habitants de cette terre, que le plus magnifique des spectacles, le plus propre à leur rappeler la beauté, la bonté, la sagesse, la puissance infinies du Dieu qui a créé tous les mondes? Seriez-vous, comme le supposent des savants et des philosophes, le séjour de créatures plus parfaites que nous ne sommes? Jouissent-elles de privilèges encore plus précieux que la raison et la liberté? Mais peut-il en exister de plus grands! Eussiez-vous d'ailleurs reçu la plénitude de tous les dons, vous êtes loin de nous égaler, si vous ne connaissez pas la douleur, le repentir, le sacrifice de soi-même, et, au sein des plus cruelles épreuves, la libre et entière soumission à la volonté divine. Qu'êtes-vous, avec toutes vos matérielles splendeurs, auprès de la terre qui a porté le Dieu fait homme, et qu'a rougie de son sang, dans le sacrifice de la croix, Celui qui

Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous, en victime, être offert chaque jour¹.

Quels dons pourraient surpasser ou seulement

¹ Pierre Corneille : *Polyeucte*.

égaler ces ineffables dons accordés aux fils de la terre, aux enfants des hommes ? »

Puis, au lieu de répondre directement, comme il l'avait fait pour le premier verset, nous l'entendîmes, non sans surprise, poser au jeune étudiant, frais émoulu de la classe de philosophie, une question qui semblait n'avoir ni lien, ni rapport avec le troisième verset de l'*Angelus*.

— Savez-vous, mon ami, lui dit-il, si les astronomes ont fait le compte exact des étoiles que nous apercevons d'ici ?

— Peut-être bien, Monsieur, de celles que nous découvrons à l'œil nu, de celles encore que les lunettes les plus puissantes leur ont fait connaître, mais la photographie appliquée à l'étude du ciel nous en a révélé bien d'autres, sans compter celles que ni astronomes ni philosophes n'atteindront jamais.

— En sorte qu'à votre avis le monde matériel n'aurait pas de limites ?

— Pas de limites que nous puissions concevoir, mais il en a qui nous échappent.

— Ce vers fameux doit vous paraître alors, mon jeune ami, d'une exactitude douteuse :

Par delà tous ces cieux le Dieu des Cieux réside¹.

¹ Voltaire : *La Henriade*.

— J'aime mieux ceux-ci, Monsieur, dont nous pouvons constater, en ce moment, la vérité :

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles!

Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles!

O cieux! que de grandeur et quelle majesté!

J'y reconnais un Maître à qui rien n'a coûté¹.

Mais pour l'autre vers que vous citiez, il n'exprime pas une idée juste, car Dieu n'est ni en deçà ni au delà; il est partout présent, dans les mondes que nous voyons comme dans ceux que nous ne voyons pas.

— Ces limites du monde matériel, ces limites auxquelles vous avez raison de croire, bien qu'elles échappent à votre imagination aussi bien qu'à vos sens, ces limites, dites-moi, sont-elles aussi ses limites?

— Il n'en a point, Monsieur, et toutes ces étoiles, tous ces mondes connus et inconnus, perdus dans les profondeurs de l'espace, ne sont qu'un point devant lui.

— Très bien, vos maîtres n'ont pas perdu leur temps à vous instruire; poussons, si vous le voulez, un peu plus loin. Puisque tous les mondes que notre pensée aidée de notre imagination

¹ Louis Racine : *La Religion*, ch. I.

s'efforce de concevoir sont comme un point devant Dieu, il ne saurait y avoir pour lui ni choses grandes, ni choses petites, dès lors qu'elles sont des choses matérielles, et le plus petit satellite n'est pas différent du plus vaste soleil : un grain de sable vaut un monde.

— Il me semble, Monsieur, qu'il en est ainsi, et que ces mots *grand*, *petit*, *moyen*, comme tous ceux qui expriment des relations de ce genre, sont faits pour l'homme et n'ont aucun rapport à Dieu. L'homme divise, il mesure ; il compare, le plus souvent à partir de lui et par rapport à lui. Ces mots n'ont pas de sens, quand il s'agit de Dieu, infini, immuable, éternel, et ils ne sauraient lui être appliqués à aucun degré, en aucune façon.

— A ce compte, mon enfant, et pour nous exprimer avec un peu d'exactitude, ce qui est vraiment grand, d'une grandeur réelle et non d'une grandeur de convention, c'est ce qui se rapproche davantage de Dieu, ce qui a plus de rapport à Lui : l'âme, l'esprit en première ligne, et plus particulièrement dans l'âme de l'homme, la raison et le bon vouloir, comme Madame votre mère le rappelait si à propos tout à l'heure. Ce qui est grand dans l'univers matériel, ce n'est point telle étoile, telle planète, puisque ces grandeurs sont pur néant devant Dieu. C'est bien

plutôt l'astre, si petit soit-il à nos yeux, qu'il a choisi pour en faire le séjour de la créature où les deux principes, *esprit et matière*, cohabitent et sont unis par les liens les plus étroits. Et si, en ce même point du monde, s'est accompli le mystère du Dieu fait homme; s'il l'a destiné, de toute éternité, à en être le théâtre : voilà, par ce seul choix, par cet acte de sa volonté, une grandeur constituée, vraie, réelle, effective, près de laquelle ne sont rien, dans le monde des corps, toutes les grandeurs qu'il nous plaît de nommer ainsi.

— Je l'accorde, Monsieur, sans la moindre peine. Mais pourquoi semblez-vous croire que l'Incarnation du Verbe ait été pensée, résolue de toute éternité ? Le troisième verset de l'*Angelus* énonce seulement le mystère, comme le confesse également le symbole de Nicée, dans ce passage que les chrétiens entendent ou chantent, le dimanche, à deux genoux : *Incarnatus est de Spiritu sancto, Et homo factus est*. Ni l'un ni l'autre ne disent rien de plus.

— Ils ne sont pas, mon enfant, tenus de tout dire. C'est au peuple chrétien que l'*Angelus* et le *Credo*, comme on les nomme, s'adressent dans le langage qui lui convient le mieux, dans les limites que la plupart des esprits ne songent même pas à dépasser. Les philosophes chrétiens ont droit

de les franchir, quand ils soumettent leurs pensées aux décisions de l'Église, et quand ils les donnent pour ce qu'elles sont : les pensées d'un homme soumis à toutes les faiblesses, exposé à toutes les erreurs de l'humanité. A ces conditions et sous ces réserves, c'est glorifier Dieu que s'efforcer de pénétrer aussi avant qu'il est possible, avec toutes les forces d'une intelligence dont il est l'auteur, dans les secrets de ses desseins et dans ceux de sa nature infinie. Nul hommage, il me semble, n'est plus digne de sa majesté que celui de la créature raisonnable qui l'interroge en l'adorant.

Vous avez présentes à l'esprit, mon enfant, mieux qu'aucun d'entre nous, les opinions des philosophes anciens sur les rapports de Dieu et de la matière. On vous a dit, dans votre cours de philosophie, que les plus grands d'entre eux, trop sincères, trop intelligents pour les nier l'un ou l'autre, se sont consumés en de vains efforts pour expliquer comment le fini et l'infini, le monde et Dieu co-existent en face l'un de l'autre. Aristote, il vous en souvient sans doute, ne veut même pas que son Dieu ait la moindre idée de ce monde limité, fini, dont la seule pensée serait en lui comme une déchéance. En sommes-nous là, dites-moi, depuis le christianisme et ses divines révélations ? Est-ce que le troisième verset de

l'Angelus : Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, ne peut rien pour résoudre le problème sur lequel ont pâli tant de philosophes, tant d'hommes de génie ?

— J'entrevois quelque chose, mais la lumière n'est pas bien vive. Venez à mon aide, Monsieur.

— La grandeur vraie, réelle de notre planète lui vient, nous l'avons dit, n'est-ce pas, mon ami, de ce qu'elle est le séjour de créatures ayant l'idée de Dieu, raisonnables, libres, réunissant en elles la matière et l'esprit.

— Je l'ai admis tout à l'heure et je l'admets encore.

— Mais, si à ce privilège la nature humaine avait joint, par une faveur qui dépasserait toutes ses espérances, celui d'une union intime avec la nature divine dans la personne du Verbe, ne voyez-vous pas à quelle grandeur elle serait parvenue, et, avec elle, le monde matériel dont notre corps fait partie, et dont les savants assurent qu'il contient en lui les principaux éléments ? Le fini ne serait-il pas, par cette union mystérieuse, rapproché de l'Infini autant qu'il peut l'être, sans que Celui-ci en fût abaissé et sans qu'il fût exposé à la moindre déchéance ? — Le Verbe incarné, parlons maintenant au présent et conformément à notre foi, n'est-il pas, entre l'Être qui est par soi et celui qui est par emprunt, entre le Créateur et

la création comme le gage d'une union indissoluble ? Ce corps mortel dont un Dieu a bien voulu se revêtir, par amour pour nous et pour nos âmes, n'a-t-il pas communiqué quelque chose de sa vertu divine à tous les corps de tous les mondes ? La Terre où s'est accompli ce mystère, aussi certain par le témoignage des faits qu'il est impénétrable à la raison, ne devient-elle pas, dès lors, dans cet univers physique dont l'immensité est telle que les différences s'y effacent, et que l'excès de la grandeur ne permet plus qu'on y compare et qu'on y mesure les grandeurs, — ne devient-elle pas grande d'une grandeur vraie, effective, puisqu'elle le doit au décret du Dieu qui seul fait à son choix les vraies grandeurs, à la présence de Celui qui seul est vraiment grand, du Dieu fait homme : *et habitavit in nobis* ? Si l'abus de la liberté chez notre premier père, si la chute, pour l'appeler par son nom, a été, de toute éternité, présente comme la création elle-même, à la pensée de Dieu, pourquoi l'Incarnation qui unit si étroitement la Terre au Ciel, qui abrège, si j'ose m'exprimer ainsi, la distance du fini à l'Infini, le serait-elle, moins ? Y aurait-il en Dieu des pensées successives ?

— Ce serait se faire, Monsieur, l'idée la plus fausse de sa nature.

— Voilà, Messieurs, bien des choses renfer-

mées dans l'*Angelus* dont je n'avais, il m'en coûte peu de le reconnaître, qu'une idée assez vague et dont je demanderai à mon fils aîné de m'entretenir encore, si l'Église est d'accord avec vous. Je l'avouerai toutefois : comme chrétienne et comme mère, c'est la dernière partie du verset qui me touche davantage : *habitavit in nobis*. C'est elle que j'aime à méditer, l'Évangile sous les yeux, ou plutôt elle n'est rien moins que l'Évangile tout entier. C'est ma philosophie à moi, et si celle que mon fils vient d'étudier est riche en belles théories, il n'est pas, en retour, dans celle de ce livre divin, de douleur qui n'ait sa consolation, de jour sombre qui ne voie briller son rayon de soleil, d'épreuve dont on n'apprenne à tirer profit pour le perfectionnement de son âme. Il me remplit d'amour pour Dieu, de confiance en sa sagesse et en sa bonté. L'Église fait le reste, et elle m'explique jusqu'au dernier mot de ses divines leçons.

— L'Église ! l'Église ! En vérité, il n'était que temps qu'on en fit mention. Ce n'est pas trop d'elle et de ses enseignements sans cesse renouvelés pour justifier l'attitude si pieuse, si recueillie des deux campagnards qui font, en somme, tout le tableau de Millet. Le clocher est bien là, dans le lointain, pour me rappeler l'*Angelus* : mais saurai-je qu'on le sonne et quelle heure il est du jour, si leur prière ne me le faisait connaître.

L'ami aux questions et aux objections ne pouvait, comme on le voit, abandonner de sitôt la partie. Il continua de la sorte :

— Malgré tout, si intelligent, si zélé que soit leur curé, si ouvert que soit leur esprit, je ne crois pas qu'ils songent, quand ils récitent l'*Angelus*, au tiers ou seulement au quart des choses que nous venons d'y découvrir, sinon pourtant à celle dont nous a si bien parlé Madame, et que résument parfaitement les vers de Malherbe :

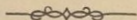
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

— Sans compter, interrompit le méditatif, que nous-mêmes, nous lès savants ou soi-disant tels, nous ne voyons, dans les mots que nous avons employés et prodigués tout à l'heure, *Matière, Esprit, Infini, Pensée, Liberté* même, qu'une faible partie de ce qu'ils contiennent. Je serais tenté de dire que notre savoir est à la Science de Dieu ce qu'est à la lumière de tant de soleils, qui éclairent les espaces célestes, l'éphémère clarté de ce météore qui vient de naître et de mourir, l'instant d'après, sous nos yeux. Mais il y a dans l'âme de l'homme une étincelle divine qui ne s'éteindra point et qui m'interdit cette comparaison, il y a la *raison*.....

— Et avec la raison, pour lui venir en aide, —

me hasardai-je à ajouter, — le *cœur* dont on a dit tant de mal de nos jours, parce qu'on ne l'a pas étudié d'assez près, le *sentiment* qu'on a bien tort d'opposer à la pensée puisqu'il possède, à mon humble avis du moins, entre autres privilèges, — j'en appelle au peintre de l'*Angelus*, à l'ordonnance de son tableau, au recueillement de ses personnages, — celui de contenir en soi, comme en abrégé, une foule de pensées. Y a-t-il même un seul sentiment sans pensée, je ne le crois pas, surtout quand je songe à ce que la reconnaissance, l'amour, l'adoration, la confiance, — l'âme des campagnards de Millet en est remplie, leur attitude le fait bien voir, — supposent d'idées, confusément peut-être, mais réellement présentes à l'esprit dans le sentiment qui les résume, en leur ajoutant une énergie, une vivacité, une émotion qui n'appartiennent qu'à lui. En vérité, plus je pense à ce chef-d'œuvre, plus j'en considère la gravure, et plus j'incline à croire que le peintre a été pour le moins aussi philosophe que les philosophes de profession, et qu'il connaissait aussi bien qu'eux l'âme humaine. — Mais, pour revenir au sentiment et à ses rapports avec la pensée, c'est tout un monde à découvrir, que les condamnations tant soit peu emphatiques de Victor Cousin ont mal à propos fermé : c'est toute une psychologie à refaire.

Nous n'eûmes garde de la commencer ce soir-là, et quelques minutes plus tard nous étions sur la route de la ville, et nous nous disions l'un à l'autre, à la lumière des étoiles éclairant, comme les lampes du sanctuaire, la Terre de l'Incarnation, au murmure des *Angelus* lointains dont notre oreille, aidée de notre imagination, croyait percevoir les sons, que grâce à l'*Angelus*, sans parler des autres pratiques de la piété chrétienne, les humbles prières et leurs compagnes inséparables, les grandes pensées, fussent-elles enveloppées et comme cachées dans la forme d'un sentiment, ne cessent jamais d'un bout de la terre à l'autre. Il n'est pas un seul instant du jour où des âmes ne soient élevées au-dessus des choses d'ici-bas par la plus simple et la plus sublime des invocations religieuses.



XI

LES ORIGINES

DE

L'UNIVERSELLE ARCHITECTURE

L'entretien du docteur et de son ami a lieu devant le portail de l'église du *Vœu national*, à Montmartre.

— Assurément voilà qui est beau, magnifique, imposant, et si ces épithètes ne conviennent pas encore, dans l'extrême rigueur, à l'édifice en l'état où nous le voyons, elles ne seront pas de trop, quand celui-ci aura reçu, avec le dôme dont j'aperçois les premières assises, sa dernière parure et son couronnement. Je souscris donc, mon cher ami, à tous vos éloges; j'y ajouterai même tous ceux que mérite, au-dessous de l'œu-

vre qui se voit celle qui ne se voit pas et qui dérobe sous nos pieds, dans les profondeurs du Mont des martyrs, sa grandeur souterraine, tous ceux encore qui sont dus à la persévérance, à l'inébranlable confiance des promoteurs, au talent des architectes, à la foi, à la générosité du peuple chrétien : permettez-moi cependant une simple question. Est-ce que cette générosité louable, admirable, inépuisable, — j'accumule en sa faveur toutes les épithètes, — ne pouvait pas trouver un meilleur emploi de ses largesses ? Fallait-il enfouir dans le sol où ils ne profitent à personne, dépenser à construire des dômes, des colonnes, des tours et des tourelles comme le monde en est plein déjà, ces trésors réclamés par des besoins plus urgents ? N'avez-vous pas assez de cathédrales ? Avez-vous assez d'écoles ? J'entends dire que, dans un pays voisin du nôtre, un illustre cardinal a refusé de recevoir les riches offrandes qu'on destinait à l'érection d'une basilique métropolitaine, tant que la plus petite, la plus humble paroisse de son diocèse n'aurait pas son école à elle, avec le traitement assuré de ses maîtres.

— Rien n'est plus vrai, cher docteur, et telle est bien la réponse du Cardinal Manning à ses généreux diocésains.

— En êtes-vous là ? Pourriez-vous affirmer qu'à Paris seulement toutes vos paroisses sont pour-

vues? J'irai plus loin et me permets de vous découvrir toute ma pensée. D'où vient (c'est la question que je me suis posée bien des fois) au clergé, au peuple chrétien, cette passion de bâtir qui s'est emparée de lui dès les premiers siècles de l'Église, quand à peine elle sortait des catacombes? Elle nous a valu, je le sais, d'incomparables cathédrales, des monuments où le génie de l'homme s'est révélé dans toute sa puissance, où la délicatesse rivalise avec la force, la grâce avec la beauté, la perfection des détails avec celle de l'ensemble, des chefs-d'œuvre de l'art de bâtir où tous les arts se sont donné rendez-vous. Mais ce qui convenait à ces âges d'une foi intacte et universelle est-il à propos dans un siècle où la foi qui languit a plus besoin d'écoles que de nouvelles églises, où l'Église, elle-même affaiblie, persécutée, n'a pas trop de toutes ses ressources pour se défendre, et bientôt peut-être pour nourrir ses prêtres? Voyez comme les protestants sont plus pratiques, — c'est le terme à la mode, bien que je le goûte peu, — comme ils ont fait en général, et font encore peu de frais pour leurs églises, comme ils dépensent à propos leur argent!

— C'est que nous avons gardé, cher docteur, ce qu'ils ont eu le malheur de perdre. Dans nos églises habite le Dieu trois fois saint, et le Verbe

incarné y parle directement aux âmes dont il veut bien devenir l'aliment. Est-ce trop, dites-moi, pour les bâtir et les orner, de toutes les ressources de la nature et de l'art ?

— Soit, soit; je n'y contredis pas, mais, en attendant, mon avis, voyez-vous, c'est qu'en tout cela les architectes tiennent plus de place que vous ne croyez, et que, si la foi des peuples suffit encore à payer les frais, c'est d'eux que vient souvent la première impulsion; c'est à eux que retourne le plus clair du profit, sans parler de l'honneur auquel je conviens qu'ils ne sont pas insensibles. Croyez-moi, le *tant pour cent*, appelons les choses par leur nom, est pour beaucoup dans ces entreprises. C'est l'esprit du siècle, c'est sa tendance irrésistible; l'Église qui n'est pas sa complice est assurément sa victime. Vous verrez où vous entraînera ce *tant pour cent*, dans quels frais accessoires il vous noiera, à quels excès il vous conduira, si vous n'y prenez garde et n'y veillez de très près. Ah! je vous connais, je vous sais par cœur, Messieurs les architectes!

— Auriez-vous eu, par hasard, docteur, quelques démêlés avec eux? Vous ont-ils fait tort?

— Pas le moins du monde, mais enfin, dans l'intérêt même de la vérité.....

— Eh bien ! dans l'intérêt même de la vérité, n'en dites pas de mal.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que le monde est plein d'architectes et que, le *tant pour cent* mis à part, vous et moi nous sommes, comme tous les autres, des architectes.

— Je voudrais bien savoir, par exemple, à part une petite maison aux environs d'Orsay et une autre guère plus grande à Versailles, ce que j'ai jamais bâti.

— Maisonnée ou maison, modeste demeure ou splendide hôtel ne sont rien auprès de l'édifice que vous élevez avec une patience infatigable, avec un amour de votre œuvre qui surpasse tout autre amour. Vous seriez désolé de n'y ajouter point chaque jour au moins une pierre.

— Et quel édifice, s'il vous plaît ?

— Celui de votre vie publique et privée dont vous avez jeté les premiers fondements aux jours de votre enfance, dont vous avez choisi, taillé, poli les matériaux sur les bancs du collège, dressé les plans entre dix-huit et vingt-cinq ans, édifice qui, par vos soins diligents, ne cesse de s'élever, d'année en année, un peu plus haut, et dont vous espérez bien, si rien de fâcheux ne survient, poser le faite et admirer le couronnement. Je ne parle point des détails de la construction modifiés

plusieurs fois par les exigences des temps, celles des ouvriers, par le prix des matériaux, les caprices de la mode, les vicissitudes du goût, le progrès des sciences.

Heureux celui qui n'a bâti, pour s'y abriter lui et les siens, pour y vivre et pour y mourir, qu'une seule maison, celle dont il avait, dans sa jeunesse, tracé le plan conforme à la modestie de ses premiers désirs ! Heureux celui dont on n'a pas miné puis renversé la demeure où il se plaisait, où il avait vécu de longues années, et qui n'a pas été contraint de bâtir à nouveau, quelquefois même sur un sol étranger, à l'âge où le goût et les forces manquent pour bien bâtir ! Malheureux, bien qu'il ne l'avoue pas, celui qui n'a cessé de remplacer les unes par les autres, de construire, pour les renverser lui-même, des demeures de plus en plus magnifiques, mais toujours au-dessous de son ambition, et dont ni la paix, ni le bonheur n'ont jamais franchi le seuil.

Oui, tous, et j'espère que vous en tomberez d'accord avec moi, nous sommes de vrais architectes, habiles ou maladroits, bien ou mal inspirés dans nos plans, édifiant des maisonnettes ou des palais, et quand nous ne pouvons faire mieux, bâtissant tout au moins des châteaux en Espagne, et appelant au secours de la réalité qui se dérobe le rêve et ses inépuisables complaisances. Je ne

parle même pas de ceux qui, mécontents de la demeure qu'ils se sont élevée, mettent au service de leurs enfants les leçons d'une douloureuse expérience et construisent pour eux, au moins en pensée, quelquefois en les y aidant de tout leur pouvoir, l'édifice d'une vie qu'ils font aussi grande, aussi belle, aussi riche que la leur a été petite et dépourvue. Bâisseurs pour nous-mêmes nous aidons, en effet, tous tant que nous sommes : parents, amis, maîtres, professeurs, conseillers de toutes les robes et de tous les noms, payés et non payés, les autres à bâtir ; et la mort nous surprend l'équerre et la truelle à la main, je veux dire la tête pleine de projets, le conseil à la bouche et le rêve au cœur.

— Et ces ouvriers, maçons, charpentiers, manœuvres, que nous voyons ici, sous nos yeux, si appliqués à leur travail et absorbés dans une œuvre purement matérielle, croyez-vous qu'eux aussi ils bâtissent au sens où vous l'entendez ?

— Tout comme vous, tout comme moi, docteur, petitement, grandement, modestement, magnifiquement, lentement, rapidement, avec ou sans habileté, en réalité ou en rêve. Le succès dépend — c'est aussi notre cas — de leur imagination, de leur caractère, de la modération ou de l'ardeur de leurs désirs, de l'idée qu'ils se sont faite de la vie et du bonheur. Qui sait même si quelqu'un

d'entre eux conquis aux idées nouvelles les plus avancées, à l'heure où nous le croyons uniquement occupé d'un travail qu'il accomplit, grâce à l'habitude, presque sans y penser, n'emploie pas ce qui lui reste d'attention à dessiner intérieurement le plan d'une Cité idéale, et s'il n'édifie pas en rêve un État fondé sur l'égalité complète, absolue, des droits, des biens et des jouissances ?

— Pour sûr, celui-là n'entrera pas souvent dans l'église qu'il aide à bâtir ; il y prendrait, au pied de la chaire et de l'autel, dans un milieu saturé de christianisme, d'autres sentiments.

— Encore un autre aspect de l'éternelle et infatigable architecture à laquelle s'emploient tous les hommes ; et c'est vous, docteur, vous l'ennemi des architectes qui nous le découvrez.

— Expliquez-vous, je n'entends pas bien.

— Rien n'est plus simple, et je n'aurai pas dit le premier mot que vous m'arrêterez court, pour achever vous-même, s'il vous plaît ainsi, et mieux que moi mon discours.

— Encore faut-il que ce premier mot vous le disiez.

— Le voici, cher docteur. N'est-ce pas, en effet, dans cette église, et dans toutes celles dont l'univers catholique est rempli, que commence et s'achève l'œuvre de formation et d'édification des

âmes qui, de degrés en degrés, d'étage en étage, les unes d'un progrès lent, mais continu, les autres.....

— Bien, bien : j'entends, ne prenez pas la peine de continuer ; d'autant plus que vous en auriez long à dire sur cet art que l'Eglise a porté si loin, dont ses docteurs, ses directeurs, ses écrivains ascétiques, dans leurs innombrables ouvrages, nous révèlent la méthode, les règles et les plus secrètes pratiques. Ce n'est point que j'en aie lu un grand nombre, mais j'en ai parcouru plusieurs, parmi lesquels, en première ligne, le beau livre de l'*Imitation*. Je sais, à n'en pas douter, que si ce travail particulier de bâtir s'arrête, pour la plupart des civilisés nés chrétiens, au lendemain de leur première communion, il en est d'autres qui ne cessent pas un seul instant d'élever toujours plus haut, durant une longue vie, l'édifice de leur perfection religieuse.

Décidément vous me convertissez, et j'entre si avant, mon cher ami, dans vos idées, que je les ai peut-être, au moins en esprit, déjà dépassées. Ce que je vous accorde, ce que nul ne saurait nier pour la vie chrétienne, je demande, à mon tour, que vous l'acceptiez pour l'âme simplement raisonnable et dans l'ordre naturel. Vous avez, d'ailleurs, dans cette voie, fait tout à l'heure les premiers pas, en me rappelant que j'étais pour le

moins l'architecte de ma vie publique et privée : je veux aller plus loin, écoutez-moi.

Que chaque âme *informe* le corps qui lui est uni, qu'elle en soit l'architecte, qu'elle le construise en quelque sorte, il est possible après tout, et j'entends dire que vos scolastiques sont, sur ce point, à peu près unanimes. On n'en saurait dire autant des médecins, mes collègues : et toutefois les plus habiles, les plus clairvoyants d'entre eux s'efforcent d'agir sur le moral pour atteindre plus sûrement et pour amender le physique de leurs malades : ils ne renoncent pas plus que nos philosophes spiritualistes à lire, dans le regard et l'aspect extérieur, les dispositions intérieures des âmes. Mais n'est-ce pas aussi une véritable architecture, que ce labeur constant d'un esprit — vous entendez bien, d'un esprit — qui peine et se fatigue dans le louable dessein de se développer, de se fortifier, de s'enrichir, de dépasser les autres esprits, tout au moins de n'être pas dépassé par eux en force, en hardiesse, en prudence, en prévoyance, en possession de soi-même, en influence sur autrui, en un mot, dans tout ce que les hommes regardent, à tort ou à raison, comme des qualités et des biens.

Voyez d'ici, à nos pieds, sur les deux rives de la Seine, cette ville immense où notre regard se perd et dont il ne réussit pas à atteindre les

extrêmes limites, ces monuments, ces palais, ces maisons où s'est déployé depuis des siècles, où s'exerce, avec un redoublement d'ardeur, l'art des architectes ornant, réparant, rectifiant, édifiant à nouveau et sur de nouveaux plans, dans tous les quartiers riches ou pauvres, anciens ou modernes. Si infatigable que soit leur travail, si imposante même que soit l'œuvre extérieure qu'il accroît incessamment, qu'est-ce que ces innombrables demeures, dont pas une ne sait seulement qui l'a bâtie et pourquoi on l'a bâtie, en comparaison des âmes qui s'y succèdent sans fin et qui, dans l'abri passager d'un corps fragile, construisent, avec plus ou moins d'art et de succès, un édifice vivant, immortel, celui d'une perfection morale qui n'a rien à redouter du temps et triomphe de la mort elle-même ? Que d'édifices cachés ; mais indestructibles, dans ces édifices visibles, maisons ou palais, dont les plus beaux, les plus magnifiques sont quelquefois les premiers, nous l'avons, hélas ! récemment constaté, voués à la destruction ! Voilà la vraie, la noble architecture dont l'autre n'est que l'ombre et la pâle image, l'architecture dont je vous accorde cette fois qu'elle fleurit partout où il y a des hommes, puisque chacun d'eux y joue son rôle, y remplit sa fonction : ceux-ci comme maîtres et directeurs, ceux-là comme simples ouvriers, les uns traçant

et communiquant leurs plans, les autres s'efforçant de les réaliser.

Dites-moi : ce langage ne vous surprend-il pas, dans la bouche d'un médecin dont vous connaissez, il est vrai, de longue date, le spiritualisme sincère, d'un homme toutefois habitué à *brasser la matière*, comme disait Napoléon I^{er} à son médecin Corvisart... ?

— Mais aussi, très capable, quand il a l'esprit juste et pénétrant, de s'élever plus haut qu'elle, jusqu'à l'âme d'abord, et de l'âme à l'Intelligence suprême, sans laquelle il est impossible de concevoir quoi que ce soit d'ordonné, de constant, de suivi : ni art, ni science, ni santé, ni maladie, ni médecine. Je sais, d'ailleurs, que, dans cette basilique du Vœu national, les médecins français auront bientôt, si la chose n'est déjà faite, leur chapelle sous le vocable de S. Luc. Cela fait honneur à leur bon sens autant qu'à leur foi, car, suivant la parole de l'un d'entre eux qui n'est pas le moins illustre¹, *ils peuvent panser, mais c'est Dieu qui guérit*.

Toutefois, je ne veux pas demeurer en reste avec vous, et puisque vous êtes monté de vous-même au point où je vous attendais, je vous

¹ Ambroise Paré : 1517-1590.

propose de nous élever ensemble encore un peu plus haut. Passons, si vous le voulez, de l'homme aux sociétés humaines, de l'architecture où nous dépensons, dans un intérêt plus ou moins personnel, celui d'une carrière ou celui de notre perfectionnement moral, nos facultés et nos forces, à celle qui leur est propre. Vous entrevoyez déjà son étonnante grandeur, sa merveilleuse beauté.

— J'y suis et je vous entends, au moins à demi. Mais à ces monuments, cités, monarchies, républiques, empires, dont l'édification exige des siècles entiers, attribuez-vous, comme à nos constructions à nous simples particuliers, un principe intérieur d'action et de direction, une âme, pour tout dire ? Cette âme elle-même, à supposer qu'elle existe, ne serait-ce point ce qu'on nomme leur génie ? Allez-vous jusque-là ? Êtes-vous spiritualiste, — vous le seriez alors plus que moi, — au point d'admettre une âme des peuples, des grands Empires surtout, qui présiderait à leur développement et les informerait peu à peu, comme l'âme humaine, toujours au dire des scolastiques et de quelques autres philosophes, informe le corps qu'elle anime ?

— Mon spiritualisme, cher docteur, se contente de voir l'esprit où il est sûrement : pour le reste il n'affirme rien et se borne à des conjectures. Une chose certaine, c'est que les grands Empires

dont vous parlez, ceux qui, comme les chênes séculaires, rois de la forêt, dominant les peuples voisins, ces Empires ne sont pas le produit du hasard et des circonstances fortuitement enchaînées les unes aux autres. Leur génie, celui de la Grèce, par exemple, celui de l'Égypte, celui de Rome distinct de tous les autres génies, ne s'est pas formé comme à l'aventure, par une suite aussi interminable qu'inconcevable d'accidents heureux. Dans ces traits si nettement accusés, si harmonieusement unis, je reconnais le dessein, l'action d'un esprit, disons-le tout de suite comme nous le pensons, du Père de tous les esprits. Mais comment opère-t-il en eux ? Par quelles voies, directes ou indirectes ? Je n'en sais rien, et il ne m'en coûte nullement d'avouer sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ma profonde ignorance.

La seule chose que j'affirme, parce que je la vois de mes yeux et qu'elle est, à elle seule, toute l'histoire, c'est que les peuples à peine nés veulent grandir ; c'est qu'ils s'étendent et s'élèvent dans l'espace, comme sur le sol nos maisons et nos monuments ; que, comme eux encore, ils prennent une forme distincte, un style, si j'ose dire ainsi, des traits, un caractère propre. C'est une architecture plus noble, plus imposante, mais soumise, elle aussi, à la double influence du prin-

cipe intérieur qui dirige, du milieu et des circonstances qui secondent son action. Si le génie de la race est médiocre, si l'espace est insuffisant, le climat excessif, si les ressources sont trop bornées, les voisins trop puissants, l'essor ne tarde pas à se ralentir, jusqu'à l'heure où il s'arrête. Si le ressort intérieur, esprit, pensée, volonté, est énergique, si le milieu lui vient en aide, la cité grandit, elle se développe, elle atteint son faite et son couronnement. Elle devient un de ces Empires, monuments incomparables devant lesquels s'arrête ravi d'admiration l'amant du beau, où l'homme politique s'instruit dans son art, comme l'architecte se forme par l'étude attentive de l'œuvre de ses prédécesseurs.

— Tout cela je vous l'accorde, et ne réserve que la nature du principe intérieur.

— M'accorderez-vous encore qu'entre ces monuments dont l'histoire est l'histoire même de l'humanité, dont l'architecture a, dans sa variété pour ainsi dire inépuisable, reproduit tous les caractères, manifesté toutes les forces cachées de l'esprit humain, le plus grand, le plus beau, qu'on l'envisage au dedans ou seulement au dehors, qu'on considère en lui ou l'œuvre extérieure ou le travail intérieur de la pensée, de l'amour et de la volonté, c'est le monument que l'Église édifie depuis dix-huit siècles. Souvent ébranlé ou me-

né d'une ruine totale, mais toujours plus haut, toujours plus vaste, il dépasse depuis longtemps en grandeur, en magnificence, tous ceux que le génie de l'homme a jamais construits, et pourtant il n'est pas terminé.

— Il serait difficile de n'en pas convenir.

— Autour de lui et dans son enceinte, une foule de monuments ne cessent de s'élever dont l'architecture est en parfait accord avec son architecture, mais qui n'en ont pas moins leur caractère propre et enrichissent de leur variété croissante son indéfectible unité. Sûr asile des âmes qui s'élèvent au pied de ses autels à tous les degrés de perfection, il a vu à l'entour de ses murs, et le plus souvent sous leur abri protecteur, naître, dans le monde moderne, cités et nations. A celles qui ne craignaient point de s'approcher de lui davantage, de s'inspirer de ses plans, il a communiqué quelque chose de sa persévérante jeunesse, de sa toute-puissance à résister aux injures du temps.

Faut-il maintenant s'étonner qu'au travail intérieur de construction, à la passion d'édifier qui, dans l'Église purement spirituelle, ne languit jamais et qui profite aux sociétés autant qu'aux individus, corresponde au dehors, et comme pour donner une forme sensible à cette architecture qui souvent se dérobe aux sens, une ardeur égale

d'édifier des temples matériels : églises, basiliques, cathédrales, admiration des siècles, honneur et joie du peuple chrétien ? Dites-moi, docteur, en êtes-vous encore surpris ?

— Assurément, beaucoup moins que je l'étais tout à l'heure, grâce à vos explications, auxquelles, vous en conviendrez, les miennes se sont ajoutées, non sans à propos.

Mais ce qui continue de me surprendre, ce qui, pour moi, n'est pas encore expliqué, dans son principe et son origine première, c'est cette ardeur elle-même, cette passion violente, cet irrésistible instinct de bâtir, qu'il s'agisse de la matière ou de l'esprit, des particuliers ou de l'État, de la société civile ou de l'Église, dont il semble que tous les hommes, toutes les nations soient intérieurement animés, on pourrait dire *possédés*, le mot ne serait que juste, même dans son sens le plus littéral. Pourquoi cet instinct est-il en nous ? D'où vient-il ? Qui l'y a mis ?

— Dieu, sans doute, cher docteur, Dieu qui a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Il n'a pas voulu qu'un seul de ses traits à Lui n'eût pas au moins son pâle reflet dans notre âme, qu'un seul de ses attributs ne reproduisît pas son image dans les plus nobles de nos facultés. Or, ne l'oubliez point : ce Dieu, c'est le Dieu dont la puissance créatrice n'est jamais suspendue, le

Dieu qui continue dans l'évolution de la matière et des mondes, dans la création des âmes, dans celle des hommes de génie et surtout des saints, l'œuvre éternelle de sa pensée et de son amour. C'est le suprême Architecte, le Créateur, et de Lui procède toute architecture qui doit tant soit peu durer.

Mais, sans nous élever à de telles hauteurs, sans descendre à de telles profondeurs où je craindrais que mon regard ne se perdît, souhaitez-vous d'entendre une explication qui ne dépasse pas les régions moyennes de la pensée? Elle m'a été donnée par un de mes amis, simple méditatif, sans nulle prétention au titre de philosophe que de plus savants et de plus érudits méritent, il l'assure, infiniment mieux que lui. Voulez-vous que je résume, en peu de mots, la réponse qu'il me fit un jour, où je lui posais, presque dans les mêmes termes, la question que vous m'adressez en ce moment?

— J'y consens de grand cœur.

— La voici donc brièvement, en style direct et comme s'il parlait lui-même. Nous éviterons ainsi les *dit-il*, *répondit-il*, et autres longueurs qui embarrassent le discours.

« Entre tous les présents que Dieu a faits à l'homme, entre tous les attributs dont il a orné

son âme, le plus beau, le plus précieux, c'est, sans contredit, la pensée. Je ne m'attarderai pas à célébrer ses louanges : les philosophes, les savants, les poètes, les écrivains s'y sont employés dans tous les temps, et ils y ont assez bien réussi. J'aime mieux vous dire, sans autres préliminaires, qu'à mon avis, deux sortes d'éléments entrent dans toutes nos pensées, aussi nécessaires les uns que les autres à leur formation. Les premiers — je les nommerai les *éléments acquis* — viennent de l'expérience, par tous les canaux, par toutes les voies : leçons, conversations, exemples, discours, lectures, spectacle du monde, étude de la nature. Les autres — les *éléments primitifs* — sont en nous tout d'abord, et dès l'origine; ils ne font qu'un avec notre âme et ils ne doivent à l'expérience qu'une seule chose : l'occasion qu'elle leur fournit de se montrer, de prendre possession d'eux-mêmes. C'est l'action des sens qui les éveille au fond de notre esprit où ils étaient endormis. *Éléments primitifs* et *éléments acquis* vont dès lors de concert, et, dans une union de plus en plus étroite, ils se pénètrent, ils se combinent, avec le secours de la *parole*, par la force du principe intérieur qui est l'âme elle-même, pour former toutes les pensées de notre esprit.

« Il nous importe peu, à vous et à moi, de savoir le nombre exact des éléments primitifs entre

lesquels se partage cette parcelle de la pensée divine à laquelle nous devons d'être des hommes, et qu'on nomme, en général, la raison. Un caractère toutefois, constant, essentiel, les distingue des *catégories*, des *concepts* : *quantité, qualité, rapport*, etc., auxquels certains philosophes attribuent le privilège d'être les éléments les plus simples et vraiment irréductibles de nos pensées. Ils n'en sont, en réalité, que le dernier terme, mais sans action propre et sans vie, composants inertes des éléments primitifs, dans lesquels surabondent, au contraire, la vie et la fécondité. Envisagez, par exemple, l'*ordre*, l'*unité*, la *grandeur*, c'est-à-dire les plus connus des éléments primitifs, et considérez comme chacun d'eux, en même temps qu'il éclaire l'esprit, est accompagné d'un sentiment qui agit, à sa manière propre, sur la volonté et parfois entraîne l'âme entière. Ce sentiment (ils procèdent tous de l'amour ou ils se ramènent à lui), peut devenir et il devient souvent une passion chez les individus ainsi que chez les peuples dont les pensées et les sentiments ne diffèrent que par la grandeur des effets des pensées, des sentiments, des passions, des simples particuliers. Vous voyez d'ici la vie de chacun de nous, celle des sociétés, l'histoire tout entière, se développer sous l'influence de ces trois premiers éléments dont la part est si grande dans les pen-

sées des hommes, et sous celle des sentiments, des passions qui ne cessent point de les suivre.

« *Ordre, unité, grandeur*, sont, en quelque sorte, chez les individus et dans les cités grandes ou petites, pour le nécessaire et l'indispensable. Ils rendent possibles, pour les premiers la culture désintéressée de l'esprit, pour les secondes la civilisation proprement dite à tous ses degrés; mais s'ils la préparent, s'ils en déposent dans le sol les germes précieux, ils ne suffisent pas à les faire éclore. C'est l'œuvre réservée à deux autres éléments, eux aussi primitifs, le *vrai* et le *beau*, plus lents à s'éveiller dans notre âme et dans l'âme des peuples.....

— Vous savez, mon cher ami, que j'ai, sur cette question de l'âme des peuples, réservé ma manière de voir.

— Je ne l'oublie point : n'oubliez pas non plus que je ne parle pas en mon nom et ne suis que l'interprète de la pensée d'autrui. En voici la suite :

« Mais aussi, quand ils y ont apparu, quand ils y ont grandi, quelles suites de cette recherche du vrai pour lui même, et non plus pour des motifs étroits et intéressés, de l'amour du beau pour lui-même, pour le noble plaisir de le contempler, pour le bonheur et l'honneur de le produire ! Quels merveilleux résultats, dont

le progrès constant des lettres, des sciences et des arts ne cesse de rendre un éclatant témoignage ! Le sentiment de la *liberté*, par lui-même si vivace, s'en accroît encore ; la recherche du *bonheur*, dont l'idée ne se sépare point, dans les raisons vraiment raisonnables, de l'idée du *bien*, devient plus ardent, plus noble aussi, à mesure que les biens de l'esprit s'ajoutent, en les dépassant à l'infini, aux plaisirs des sens, aux biens matériels. *Liberté*, *bien* et *bonheur* : celle-là comme moyen nécessaire et glorieux privilège, ceux-ci comme fin dernière, constituent, ai-je besoin de le dire, deux autres éléments primitifs, aussi nécessaires que les cinq premiers à la formation de nos pensées.

« Mais, ce que l'âme porte en elle-même dans les profondeurs de la conscience et de la raison, le don qu'elle a reçu, elle souhaite ardemment, et par un penchant irrésistible, de le communiquer, de le répandre au dehors. Elle crée, elle aussi, sur le modèle des éléments primitifs de sa pensée, comme Dieu crée sur le modèle de ses Idées, de ses attributs éternels. Faite à son image notre âme n'aspire pas seulement, pour elle-même, à une ressemblance de plus en plus parfaite ; elle tend à produire d'autres images dont les éléments primitifs fournissent les traits principaux, ceux qui ne s'effacent point et qui font valoir tous les autres.

Vienne alors, dans la suite des temps, à l'heure marquée par les décrets divins, une société dont la foi constante, agissante, adore dans ses temples le Verbe fait chair qui veut bien y résider, le Verbe, Raison de notre raison, Exemple éternel des éléments primitifs de nos pensées : quelles inspirations vont jaillir, admirables, inépuisables, pour la poésie, l'éloquence et les arts ! Quelle ardeur, quelle passion chez les peuples catholiques — appelons-les de leur vrai nom — d'élever : dans les âmes, des édifices spirituels qui grandissent et s'embellissent durant toute une vie ; — dans la hiérarchie sacrée, des édifices, qui, comme les Ordres religieux, durent des siècles et auxquels s'ajoutent sans fin de nouveaux édifices ; — dans les villages, les villes, les capitales, des édifices matériels, des basiliques, des églises qu'on ne cesse point de construire et d'orner, puisque le Verbe divin ne cesse point d'habiter parmi les hommes. On voudrait les faire toujours plus grandes, plus magnifiques, plus dignes de notre reconnaissance et de son ineffable bienfait. »

Résumée en ce peu de paroles, la pensée de mon ami le méditatif appelle, j'en conviens, des explications et des développements qu'il lui serait facile de donner. Telle que je viens de vous la transmettre, elle suffit du moins à justifier ceux

qui ont conçu l'idée de cette nouvelle et imposante basilique s'ajoutant à nos vieilles cathédrales, ceux aussi dont la générosité a permis de la bâtir et permettra de la terminer, enfin....

— Je comprends et j'achève, mon ami, pour vous. Elle justifie surtout ce titre d'architectes que vous accordez libéralement à tous les hommes, même à ceux qui croyaient n'y avoir aucun droit, et que, pour ma part, je ne refuse plus d'accepter.



XII

JUSQU'AU SEUIL DU SANCTUAIRE

Lettre de Mademoiselle Olga Z... à son amie Nadine
WASSILEFF, à St-Petersbourg, rue Grande-Dworiansky.

Paris, Octobre 1893.

MA CHÈRE NADINE,

Non, tu n'imagineras jamais de quoi je vais t'entretenir aujourd'hui. Je mets au défi toute ta sagacité, toute ta pénétration, toute ta finesse, même avec quelques ouvertures que je pourrais leur ménager, d'entrevoir le sujet de cette lettre. Donc il ne sera question cette fois ni de bals, ni de théâtre, ni de réceptions splendides à l'Élysée, à l'Hôtel-de-Ville ou chez les Ministres, ni d'au-

cunes réjouissances publiques ou privées. Nous avons eu, depuis huit jours que l'amiral Avellan est arrivé à Paris avec mon frère et ses autres officiers, trop de bonheur, trop de joie, et je sens qu'on s'en lasserait plus vite que d'une douleur tant soit peu consolée. Je commence même à m'apercevoir que l'imagination la plus fertile (Dieu sait si celle de nos hôtes a sa pareille au monde), a beau varier à l'infini les divertissements, rien ne ressemble à un plaisir comme un plaisir. Enfin nous avons pu, mon frère et moi, nous recueillir, reprendre durant quelques heures possession de nous-mêmes, et nous avons eu avec un inconnu qui ne l'est plus pour nous, je l'espère, lis bien, relis deux et trois fois, un entretien..... philosophique, oui philosophique, et même de haute philosophie. Il faut bien que tu en prennes ta part, comme tu as pris, de trop loin, ta part de tous nos plaisirs ; et si je connais bien ma chère Nadine, ce n'est pas le souvenir de la leçon de philosophie qui s'effacera le premier de son esprit. Les études que tu as, grâce à M^{me} Zévereff, poussées fort loin, mais surtout les épreuves de la vie, qui ne t'ont pas été ménagées, te préparent à me comprendre, si pourtant je sais être assez claire. Mais je compte sur mon frère qui reverra ma lettre, avant que je te l'envoie.

Je t'ai dit déjà que sa curiosité est insatiable ;

il veut tout savoir, tout connaître, tout visiter : Écoles, églises, palais, monuments, jardins publics, et, en même temps, ne manquer à aucun de ses devoirs, être prêt à répondre au premier appel de ses chefs, au moindre signe de l'amiral. Heureusement deux années de séjour dans la capitale de la France me l'ont fait connaître assez bien, et je suis, sans me flatter, un guide au moins passable, un cicérone exactement renseigné. Il en profite au point de me lasser quelquefois par des courses folles sans repos, sans arrêt; mais je suis si heureuse de le posséder ici contre tout espoir, de lui rendre ces petits services dont il fait tant de cas, que je ne sens point ou que j'oublie aussitôt la fatigue.

C'est que le Paris d'aujourd'hui, ma chère Nadine, n'est déjà plus celui que, toute jeune encore, tu as eu l'heureuse fortune d'étudier durant une année entière, le Paris que tu me décrivais, à ton retour, avec tant de charme, et que je n'espérais guère habiter moi-même aussi longtemps. Ce n'est pas que les Parisiens aient changé le moins du monde : ils sont toujours tels que tu me les dépeignais alors, vifs, légers, polis, prévenants, prompts à l'enthousiasme, curieux de toutes les nouveautés, ni sages, ni fous, ni tout au dedans, ni tout au dehors, mais si bien entre deux et mêlés de toutes choses qu'on les

pourrait croire à la fois, à de certains moments, crédules et sceptiques. Ce qui a changé, c'est la ville elle-même où les monuments se sont multipliés, mais surtout ces curiosités qu'un étranger doit voir, s'il ne veut passer pour un ignorant ou un indifférent, où les quartiers neufs s'allongent sans fin et rendent les courses très fatigantes. Mais avant-hier la fatigue n'a pas été grande, et, en tout cas, largement payée.

Nous nous étions, entre deux et trois heures de l'après-midi, rendus à Montmartre dont on parle tant dans le monde religieux, et dont une de mes amies m'avait affirmé, qu'à part la basilique elle-même, le coup-d'œil dont on jouit sur l'esplanade qui la précède, le tout Paris qu'on a sous ses pieds et qu'on embrasse comme d'un seul regard vaut la peine qu'on prend d'y monter. Tout cela est vrai, parfaitement vrai, plus vrai peut-être ce jour-là qu'aucun autre jour de ce mois d'octobre, grâce au beau et bon soleil qui ne cessa pas, un seul instant, de nous tenir compagnie. N'attends pas toutefois, ma chère Nadine, que j'entre, pour te décrire la basilique, dans des détails où je me perdrais et t'égarerais avec moi : tu les trouveras très fidèlement exposés dans la petite brochure qui part avec ma lettre. Pour moi d'ailleurs, quand il s'agit d'un monument, église ou palais, l'impression qui vient de l'ensemble

est tout ce qui demeure dans mon esprit : je dois dire qu'elle a été, ce jour-là, des plus favorables. L'édifice religieux qu'on m'aurait le plus vanté, s'il n'élève pas mon âme, s'il ne la remplit pas de l'idée de Dieu, ne mérite pas les louanges qu'on lui prodigue : la richesse ou la beauté des détails ne suffira pas à me les faire admirer. J'avais pourtant tout ce qu'il faut pour les apprécier, et non pas un guide, mais deux, les plus entendus et les plus complaisants du monde : notre ami l'architecte Natchimoff que nous trouvâmes, par la plus heureuse fortune, dans l'intérieur de la basilique, et, avec lui, un architecte français, dont le nom ne me revient pas en ce moment, qui l'y avait conduit et lui en détaillait les merveilles.

On en était, quand nous prîmes part à l'entretien, au point délicat de comparer nos églises de Saint-Pétersbourg et de Moscou à celles de Paris. A l'architecte parisien qui ne connaissait, je m'en aperçus bientôt, la Russie et l'art russe que par les livres, Natchimoff n'avait pas de peine à opposer la grandeur, la splendeur de nos édifices religieux, aussi imposants du dehors et dans leur ensemble que riches et variés dans les détails de leur décoration intérieure. Son collègue français (que je voudrais donc retrouver son nom !) ne se rendait pas aisément, et les répliques toujours courtoises de part et d'autre menaçaient de

ne point finir, quand un troisième personnage intervint qui, jusque-là s'était borné à écouter, tour à tour, Natchimoff et l'autre architecte avec lequel il semblait intimement lié. Je compris qu'il venait de les accompagner dans cette exploration qui lui était familière.

Celui qui entre en scène, ai-je besoin de te le dire, c'est mon héros, mieux que cela, mon maître de philosophie : tout à l'heure tu me diras ton avis sur sa doctrine. Grand, maigre, assez pâle, l'œil doux et intelligent, simple et distingué dans ses manières, d'âge moyen, il me parut bientôt à sa conversation qu'il appartenait à ce monde religieux parisien dont je sais seulement qu'il existe, mais où, malgré mon vif désir, je n'ai pas encore pénétré. J'entends qu'on les nomme autour de moi des noms les plus différents : catholiques, mystiques, hommes d'œuvres, hommes d'action, immobiles, retardataires, et de tous ces titres que je ne puis faire accorder, je ne sais lequel choisir et lequel est le bon. La seule chose dont on convienne c'est qu'ils savent parler et qu'ils ont toujours eu, parmi eux, de vrais orateurs. Le seul que j'aie entendu, M. Albert de Mun, n'est pas pour démentir cette bonne opinion qu'on a de leur éloquence. La sienne est dans le genre que notre excellente maîtresse, sans doute pour se conformer aux divisions et au langage

de la rhétorique, nommait le genre *sublime*, épithète qui me semble excessive. Celle que j'entendis avant-hier appartient au style *simple*, très simple : tu jugeras toi-même, s'il faut l'élever jusqu'au *tempéré* ; mais d'abord félicite-moi d'avoir si bien retenu les leçons de M^{me} Zévereff.

« Peut-être, Messieurs, dit-il, avez-vous raison l'un et l'autre, car la source du Beau est intarissable, et toutes les églises du monde, j'ajoute tous les monuments, tous les palais, toutes les œuvres de l'art ne parviendront jamais à l'épuiser. Sans doute le Beau lui-même est un, ainsi que tous en conviennent, mais il est aussi trop vaste, trop élevé au-dessus de nous, pour que les plus grands artistes puissent l'embrasser dans son unité et dans son immensité. Chacun d'eux n'en voit guère et n'en reproduit qu'un aspect conforme au génie de sa race et à son propre génie. Le climat, le sol et le soleil, les traditions, l'histoire nationale, le degré de la civilisation, celui de la culture ont leur part dans cette diversité. On peut élever de très belles églises à Paris et de très belles à Moscou qui diffèrent en une foule de points, bien qu'elles soient fort capables les unes et les autres d'éveiller dans les âmes, sans parler même du sentiment religieux, l'idée et l'amour de la beauté. C'est là ce qui demeure, ce qui est vraiment universel, ce qui relie à travers

le temps et l'espace tant d'œuvres, en apparence très différentes, en réalité fort ressemblantes, puisqu'elles satisfont les mêmes aspirations vers un idéal de beauté dont elles font mieux comprendre, par leur diversité même, la richesse inépuisable. »

Que notre philosophe, c'est ainsi que je l'appellerai désormais, se soit exprimé de la sorte mot pour mot, je ne m'en porte pas garant jusqu'à la dernière syllabe, mais du moins suis-je assurée de reproduire avec fidélité le sens et presque toutes les expressions de son petit discours. Tu sais si ma mémoire est heureuse et si je l'ai toujours cultivée avec soin. Pour ce qui suit, je réponds encore mieux de mon..., ou pour dire toute la vérité, de notre exactitude, mon frère ayant pris sa part de l'entretien qui suivit, et ses souvenirs, quand je l'interroge, concordant sur tous les points avec les miens. Car il y eut, je te le disais au début de ma lettre, un sérieux entretien philosophique, et sinon un *Banquet des sages* où chacun aurait, à tour de rôle, prononcé son discours, du moins une conversation aisée, familière, accompagnée d'une collation des plus frugales : ici nous rentrons dans la coutume des sages de la Grèce. Seulement au lieu des figues, leur régal ordinaire, au témoignage du jeune Anacharsis (encore une lecture que tu te rappelles), nous

eûmes des raisins parfaitement beaux et mûrs, détachés pour nous de la treille où ils pendaient l'instant d'avant, et, pour nous rafraîchir, une de ces boissons gazeuses dont je ne crois pas que les philosophes grecs aient eu la moindre idée. D'aussi bonne grâce qu'elle nous était offerte, nous avons accepté l'invitation de nous reposer quelques instants dans une petite villa que notre philosophe possède au sommet de la colline, l'ayant reçue en héritage d'un de ses parents. Il y passe seulement quelques semaines de l'automne : ses occupations le retiennent dans l'intérieur de Paris le reste de l'année. La soirée qui commençait à peine était des plus belles, l'air des plus tièdes : aussi c'est sous la treille située derrière la maison, sur une petite terrasse qui domine au loin la plaine, que nous nous assîmes tous les cinq autour d'une table rustique.

Nos architectes ne pouvaient abandonner si aisément l'église qu'ils venaient d'étudier ensemble : ils revinrent bientôt sur un point qui les avait une première fois divisés. Natchimoff prétendait, contre l'avis de son collègue, que la tour un peu maigre et très haute qui n'est pas encore construite, mais dont il avait vu l'esquisse sur les plans de l'édifice, doit être abandonnée : selon

lui elle en trouble le bel ordre, elle en modifie le caractère, elle en détruit l'unité. Comme il ne cessait, dans le cours de la discussion, de répéter ces mots : *ordre, unité*, notre hôte l'interrompant :

— « Je vois, dit-il, qu'en architecture comme dans les autres arts, on pourrait dire en toute œuvre de l'homme, la place de l'ordre et de l'unité est considérable. Et, en effet, ce qui n'est que chaos et confusion par là même n'est pas intelligible et n'offre aucune prise à la pensée. La pensée, à son tour, est d'autant plus claire et plus facile à saisir qu'elle est mieux ordonnée en elle-même et dans les termes qui l'expriment. La première condition pour qu'un discours par exemple, comme on en a prononcé déjà plusieurs, et comme on ne tardera pas à en entendre tous les jours dans cette basilique, soit tout ensemble utile et beau, c'est que dans un sujet parfaitement un, les idées s'enchaînent dans un ordre apparent ou caché, mais toujours nécessaire. Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que si l'ordre et l'unité ne sont pas à eux seuls toute la beauté, il n'y a pas du moins de beauté sans eux ? »

Nous en convîmes tous, sans la moindre opposition.

« L'ordre, l'unité, la beauté, sont donc, à votre avis, trois choses distinctes, avec cette différence

en faveur de la beauté, qu'elle contient en elle l'ordre et l'unité, mais que l'ordre et l'unité ne suffisent pas seules à constituer la beauté. Permettez-moi, puisque j'ai la bonne fortune de m'entretenir avec deux architectes formés à des écoles et parmi des modèles très différents, de pousser un peu plus loin mes questions. Vous semble-t-il, Messieurs, que la grandeur soit, elle aussi, un caractère essentiel de l'architecture religieuse ?

— « Essentiel assurément, si toutefois j'entends bien le sens de ce mot, et si, dans votre belle langue française, si exacte, si précise, il n'est pas synonyme d'absolument nécessaire. Nous avons en Russie et vous possédez en France un assez grand nombre de petites églises et des chapelles dont la grâce nous ravit, mais où n'apparaît pas la grandeur. Quant aux basiliques et aux cathédrales, c'est-à-dire à l'édifice religieux dans son type accompli et sa perfection, il réclame la grandeur et on ne le conçoit pas sans elle. Il n'est pas beau, s'il n'est pas grand. »

A cette réponse de Natchimoff, notre philosophe d'ajouter :

— « Je n'étais pas, je l'avoue, en peine de la grâce, et s'il est malaisé de la définir, il l'est beaucoup moins de la rattacher à la beauté. Mais voici que la grandeur, à son tour, — votre témoignage

confirme sur ce point mes pressentiments, — fait valoir ses droits à être un des éléments du Beau, non pas sans doute au même titre que l'ordre et l'unité dont il ne se sépare jamais, mais au moins dans ses manifestations les plus imposantes et les plus durables. »

— Ajoutez, interrompit mon frère dont un souvenir historique avait, en ce moment, traversé l'esprit, que cette grandeur unie à la beauté, et comme fondue avec elle, se fait voir aussi bien dans le monde moral, politique, social, que dans les œuvres où domine la matière.

Puis avec une verve, une abondance d'idées et de souvenirs, une facilité d'expression qui m'étonnaient moi-même, notre officier de marine de nous proposer, comme exemple décisif à l'appui de sa thèse, la *grandeur romaine* dont l'idée a survécu, dans la mémoire des hommes, à la domination depuis longtemps disparue qu'elle résume en elle : édifice majestueux, immense, immortel, au prix duquel les plus vastes édifices des civilisations les plus célèbres, pyramides, palais, temples, théâtres, sont moins que des pygmées en face d'un géant,..... et la suite dont je te fais grâce, le tout relevé par un demi-vers de Virgile qu'il vient de me dicter et que tu placeras à ta convenance dans le corps de son discours : *Capitoli immobile saxum.*

Le philosophe écoutait mon frère avec une sympathie, un intérêt qui se peignaient sur son visage, et sans doute il allait prendre à son tour la parole, quand l'architecte français, — voulait-il effacer l'impression que sa critique du style de nos églises avait produite :

— Assurément, dit-il, la grandeur romaine est de toutes les grandeurs que nous présente l'histoire ancienne, la première, la plus justement célèbre, mais le passé est le passé ; il est mort, il ne vit plus que dans la mémoire des hommes, il n'a pas épuisé les forces de l'esprit humain. Est-ce que le siècle présent lui-même, sans remonter plus haut, n'a pas vu naître un Empire éphémère, il est vrai, mais grand, lui aussi, par l'étendue de la domination, plus grand encore par le génie de celui qui l'avait créé ? Est-ce qu'il n'en voit pas un autre se former, s'étendre, uni, compact, plus compact et plus uni que celui de la Rome antique, abritant sous le même drapeau, soumettant aux mêmes lois une partie considérable de l'Europe et plus du tiers de l'Asie.....

Nous voyions tous où il en voulait venir, mais notre hôte ne lui laissa pas le temps et il lui ravit le plaisir de prononcer le nom qui était déjà sur ses lèvres.

— « L'Empire russe, s'empressa-t-il d'interrompre, est si loin de démentir les choses que

nous avons dites relativement à l'ordre, à l'unité, à la grandeur, qu'au contraire il les confirme, et cela sous nos yeux. Surtout il nous permet de les mieux entendre, car rien ne vaut un illustre exemple, à plus forte raison un exemple contemporain, pour vérifier la valeur de la théorie et pour y porter la lumière. Admirez avec moi combien fidèlement cet édifice dont les premières assises ont été si longues, si difficiles à établir, mais qui s'est élevé si haut depuis un siècle, obéit à la loi universelle d'ordre, d'unité, de grandeur qui préside au développement des sociétés, de même qu'elle dirige au moins dans l'ensemble celui des individus, et, dans un ordre différent, la production des œuvres de l'art. C'est à croire qu'il y a là plus qu'un commandement de la raison auquel on peut toujours désobéir : un instinct puissant, irrésistible, qui agit au sein des sociétés, sans qu'elles en aient conscience et qui les entraîne. »

— Et auquel toutefois, reprit Natchimoff, en ce qui concerne la Russie, l'œuvre d'un profond politique, le Testament de Pierre-le-Grand, n'est pas sans prêter un utile concours.

— « Qu'il soit ou ne soit pas de son auteur présumé, continua le philosophe, il lui a été dicté, — admettons sa parfaite authenticité, — au moment où lui-même il le dictait à son secrétaire, par le sentiment intérieur qui anime les grands peuples

et se concentre dans l'âme de leurs chefs avec une intensité, une énergie dont l'histoire nous offre de nombreux exemples. On dirait que l'ordre et l'unité nécessaires aux sociétés même les plus restreintes, ne sont pour eux que le point de départ et le fondement de leur grandeur. Les petits États, ceux que des limites naturelles infranchissables ou de puissants voisins emprisonnent dans d'étroites frontières, se dédommagent comme ils peuvent de ne pas agrandir leur territoire, par l'émigration, l'industrie, le commerce, les Lettres. Ceux que la Providence réserve, dans le plan de l'histoire, à de hautes destinées, voient s'ouvrir devant eux des espaces immenses où leur passion de grandir peut se déployer à l'aise, quels que soient d'ailleurs le nombre et la puissance des obstacles. Vos Tsars.....

— « Nos Empereurs », interrompit mon frère.

— « Vos Empereurs ont suivi, croyez-le bien, le mouvement national au moins autant qu'ils l'ont dirigé, et tous ensemble, souverains et sujets, ont obéi à la loi intérieure, celle qui gouverne les États, par la raison très simple qu'elle préside à toutes nos pensées. Observez celles-ci avec un peu d'attention, et vous verrez quelle place y tiennent l'ordre, l'unité, la grandeur même, sous ses différents aspects, car elle en a plusieurs. Mais ce n'est point le lieu de vous rappeler de quelle ma-

nière, suivant quelles lois se forment nos pensées, et comment les éléments, en nombre infini, acquis par l'expérience et les sens viennent s'y grouper autour de quelques éléments primitifs qu'on peut réduire à six ou sept. Ces éléments parmi lesquels l'ordre, l'unité, la grandeur sont au premier rang, animent, vivifient toutes nos pensées, et par celles-ci donnent le branle à toute l'histoire, car individus et sociétés n'agissent, au moins dans l'ensemble de leur vie, que conformément à ce qu'ils pensent. Tout cela je demande que vous me l'accordiez sur mon seul témoignage, car je ne prétends pas, en si peu de mots, vous l'avoir prouvé. »

— J'accorde tout ce qu'il vous plaira, — c'est mon frère qui prit alors la parole, — à condition, Monsieur, que vous nous expliquiez comment dans une société, et surtout dans un Empire, la beauté vient à la suite de l'ordre, de l'unité, de la grandeur, ainsi que nous l'avons admis pour l'architecture. Y a-t-il une beauté propre aux grands États et qui n'appartiendrait qu'à eux? Quels sont ses caractères? D'où vient-elle? Qu'est-ce qui la distingue des autres genres de beauté, des beautés de l'art, par exemple?

— « La liberté de l'âme dans son plein épanouissement. — Cette réponse ne s'adresse en apparence qu'à votre dernière question; en réalité,

elle convient à toutes celles qui la précèdent. La beauté d'une société, c'est la liberté morale se déployant sur un vaste théâtre, avec la vérité pour guide, le bien et le bonheur pour but : la liberté aussi belle, aussi triomphante dans les défaites héroïques que dans les victoires les plus éclatantes. Peuples et souverains dans les monarchies, citoyens et magistrats dans les républiques, contribuent, chacun pour leur part, à faire épanouir cette beauté qu'accroissent encore le charme des Lettres et des Arts, le progrès de la politesse et des mœurs. Quand les souverains et les magistrats sont grands par la religion, la vertu, la justice, le courage, les peuples se forment sur leurs exemples, au point que l'histoire a peine parfois à distinguer ce qui appartient aux uns et ce qui vient des autres. La seule chose qu'elle admire dans les conquérants, parce qu'elle y reconnaît le signe de la beauté, c'est leur génie, don précieux qu'ils avaient reçu pour un autre emploi et qu'ils ont trop souvent fait servir au malheur de nations entières. Mais elle loue sans réserve, elle contemple sans se lasser, elle propose à l'admiration des siècles un Titus, un Saint-Louis, un Washington, l'honneur de leur temps et de l'humanité.

« Voilà les beautés dont elle est justement orgueilleuse ; elle se fait une parure que ni le

temps, ni l'oubli ne sauraient flétrir, des œuvres de l'intelligence et de l'amour, de tous les dévouements, de tous les sacrifices, de la justice aussi exactement rendue aux petits qu'aux puissants, de la bienfaisance encouragée, de la charité florissante, de la paix maintenue par une volonté ferme et droite, intelligente du présent, prévoyante de l'avenir, de la liberté accordée avec les précautions nécessaires, aux serfs d'un vaste Empire. Que si une mort prématurée, violente¹, est ici-bas la triste récompense de ces actes généreux, l'histoire lui fait sa place parmi ses spectacles de sublime et sévère beauté. Elle se charge d'illustrer, pour les siècles à venir, la mémoire de ces glorieuses actions que Dieu seul peut dignement récompenser. »

Nous aurions été, ma chère amie, bien peu intelligents de ne pas saisir l'allusion que renfermaient ces dernières paroles, bien peu reconnaissants de n'en point remercier l'auteur. Je voudrais te dire, par le menu, en combien de manières il reprit sa pensée, sous combien de formes il la présenta pour nous la faire admettre. Il faudra que tu te contentes, pour aujourd'hui du

¹ Alexandre II fut, on s'en souvient, assassiné par les nihilistes, en mars 1881.

moins, d'un pâle résumé. A l'en croire donc, tout se fait ici-bas, dans l'esprit de chacun de nous et au sein des sociétés, par l'action ininterrompue des éléments primitifs de la pensée, qu'il ramène à sept principaux : *l'ordre, l'unité, la grandeur, la beauté, la liberté, la vérité, le bien ou le bonheur*. Il ne fait qu'un seul élément de ces deux derniers dont l'union lui semble indissoluble. Qu'ils agissent isolément, ou que plusieurs agissent de concert, ils sont animés, soutenus par un sentiment également primitif, qui diffère pour chacun d'eux et s'harmonise à sa nature. Si tu me demandes, comme nous l'avons demandé nous-mêmes à notre philosophe, d'où vient à ces éléments primitifs de la pensée et aux sentiments qui les accompagnent, l'étonnant pouvoir qu'ils possèdent de mettre en mouvement l'âme entière, et par l'âme, les Cités, les Sociétés, les Empires : il te répondra, comme il nous a répondu, « qu'on n'explique rien dans cette question, non plus que dans une foule d'autres, si l'on ne remonte jusqu'au moteur premier, tout intelligent, tout bon, tout puissant, jusqu'à Dieu. Il est la Pensée éternelle d'où découlent les éléments premiers de toutes nos pensées, l'Amour infini où prennent leur source nos amours les plus purs, les plus forts, celui du bien et du bonheur en première ligne, puis celui du beau, puis tous les autres. »

A ce mot d'amour prononcé plusieurs fois par notre hôte d'un accent ému, mon espoir s'accrut d'avoir enfin découvert et de pouvoir interroger un philosophe mystique. Le sens de cette expression qu'on ne cesse d'employer depuis quelque temps n'est pas clair à mon esprit, et quand on dit des Lettres, par exemple, qu'elles commencent à se teindre légèrement de mysticisme, qu'elles pourraient bien avoir, dans un avenir prochain, leur phase mystique, le positivisme lui-même ayant eu la sienne qui n'est pas close encore, je l'avoue, mes idées s'embrouillent et je n'y suis plus du tout. Quelle bonne fortune, dans cet embarras, d'avoir sous sa main, à sa disposition, non pas un poète, ou un dramaturge, ou un romancier, mais un penseur, un philosophe mystique ! C'est être d'emblée à l'origine, à la source, et s'il dit clairement, sincèrement ce qu'il est, je saurai ce que sont tous les autres. Voyons, essayons : si nous lui demandions par exemple ce que signifient ces mots *Vœu national*, mais surtout *église du Sacré-Cœur* : bon gré, mal gré, il lui faudra, pour répondre, nous dévoiler sa pensée tout entière, et nous voilà en plein dans la question de l'amour, c'est-à-dire au cœur même du mysticisme.

Courageusement donc, je posai mes deux questions, et lui très simplement, sans se faire prier, il me donna la réponse que je sollicitais de sa com-

plaisance. Mon frère et moi nous fûmes d'ailleurs seuls à la recevoir. Natchimoff et son collègue, que l'amour de la philosophie ne possédait pas sans doute au même degré, avaient imaginé le prétexte de quelque monument à visiter, avant la chute du jour, pour nous tirer fort poliment leur révérence.

— « Du *Vœu national* vous savez, dit-il, madame, — les termes dans lesquels votre demande est conçue le font assez voir, — tout ce qu'on en sait dans le monde, et même dans le monde religieux. Il n'y a pas deux manières d'exposer un fait aussi bien connu et qui appartient désormais à l'histoire : je n'y pourrais ajouter que des détails sans importance. Admirez cependant, au point de vue qui nous occupait tout à l'heure, avec quelle générosité, quelle paternelle bonté Dieu a comblé la nation française, et quel repentir doit être le sien d'avoir abusé de ses dons ! Dans l'âme, dans le génie de quel peuple (j'emploie, faute de mieux, ces termes qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mais dans un sens figuré) a-t-il aussi profondément imprimé, éclairé d'une lumière aussi vive les éléments primitifs de nos pensées, aussi largement développé les sentiments qui en accroissent la puissance, au point de la rendre irrésistible. Notre histoire tout entière témoigne, durant de longs siècles, de la constance, de l'ardeur, mais

très souvent aussi de la sage mesure avec laquelle nos chefs, nos guides, nos grands hommes soutenus par l'instinct populaire, se sont efforcés, non sans succès, d'établir ou de maintenir l'ordre, de constituer l'unité, d'atteindre à la grandeur, de conquérir la vérité et la liberté, de concevoir et de reproduire dans leurs œuvres l'idéal du bien et de la beauté. C'est à travers des luttes sans nombre, des obstacles sans cesse renaissants, des périodes obscures alternant avec des périodes de lumière, que cet édifice, comme toute œuvre où la liberté humaine a sa large part, s'est lentement, mais glorieusement élevé, au point de devenir pour les autres peuples l'objet de leur admiration, de leur noble émulation, quelquefois aussi de leur jalousie et de leur haine. Mais un jour vint....., permettez-moi, je vous prie, d'oublier ces amers souvenirs ; soyons tout entiers aux sentiments, aux pensées qu'éveille dans nos âmes cette basilique du Sacré-Cœur, symbole de repentir et d'espérance, gage assuré d'un avenir digne du passé qu'il continuera sur des plans nouveaux, avec de nouvelles beautés. »

Ce n'était là pour moi que le prélude, et le Vœu national dont je savais l'histoire, comme tout le monde la sait, me tenait moins à cœur que l'autre

nom de la basilique, celui sous lequel, dans la société religieuse, on la désigne le plus souvent, celui qui devait nous conduire droit à l'amour et au mysticisme. Cette fois, au lieu de répondre directement à ma question, ce fut notre hôte qui d'abord nous interrogea.

— « N'est-il pas vrai, nous dit-il, que vous honorez comme nous catholiques romains, et que vous invoquez les amis de Dieu, ceux qu'il a favorisés de grâces toutes particulières, les saints? »

Et sur notre réponse affirmative.

— « Qu'au-dessus des saints vous placez la plus pure, la plus parfaite des créatures, la Vierge Marie, la mère du Sauveur, et que vous l'invoquez avec une filiale confiance? »

Et comme sur ce point encore nous nous entendions parfaitement.

— « Ne vous semble-t-il pas, continua-t-il, qu'en dehors des raisons purement théologiques et d'ordre surnaturel par lesquelles ces invocations, ces hommages sont pleinement justifiés, un penchant naturel nous porte à conjurer dans nos épreuves, dans nos défaillances, dans nos douleurs, celle qui, pétrie de la même argile que nous, est plus capable d'y compâtrer, plus puissante aussi pour les secourir ! Ne savons-nous pas ce que peut une mère sur le cœur de son fils ? Mais sans insister sur ces réflexions et à n'envisager que le

point de vue philosophique, cette chaîne du ciel à la terre et de la terre au ciel dont les hommes de bonne volonté, les vrais chrétiens, et au-dessus d'eux les saints, forment les plus brillants et les plus solides anneaux, cette chaîne ne serait-elle pas interrompue, s'il y manquait, pour la souder au monde divin, la plus accomplie des créatures, celle qui réunit dans ses épreuves, ses dons, ses douleurs, sa sainteté, tous les dons, toutes les épreuves, toutes les saintetés des saints ? N'est-il point dans l'ordre, et absolument conforme à la loi suprême de continuité, d'hierarchie, qu'au moment où le Verbe de Dieu s'abaissait jusqu'à revêtir notre nature, celle qu'il avait choisie pour devenir sa mère fût élevée, par ce glorieux privilège, au plus haut degré de perfection dont une créature est capable, c'est-à-dire au-dessus des hommes et des anges ?

« Ce sont là sans doute des raisons d'ordre naturel, raisons où la théologie proprement dite n'a que peu ou point de part, mais la lumière dont Dieu a, dès l'origine, éclairé notre intelligence ne saurait être contraire à celle que la révélation y a, dans la suite des temps, ajoutée. L'âme humaine renferme, dans ses profondeurs, je ne sais quelles semences de christianisme et comme une disposition naturelle qui l'incline, quand la volonté n'y fait pas obstacle, vers les

enseignements de la foi. Elle a son témoignage à elle, discret, voilé, confus même, si vous le voulez, mais qui précède l'autre, comme l'aurore précède et annonce le grand jour du soleil. Parfois on dirait que les deux lumières se confondent, tant elles ont d'affinité l'une pour l'autre. Une chose certaine, c'est que celle de la raison, sans perdre ses qualités propres, a reçu de la révélation une force, un éclat qu'elle ne possédait pas auparavant. »

Ces préliminaires posés, notre philosophe en déduisait deux conclusions. La première, c'est que la théologie ou science des vérités révélées pouvait seule, avec une autorité et une lumière suffisantes, répondre à ma question sur les origines et sur le culte du Sacré-Cœur. La seconde, c'est que la philosophie entendue ici dans son sens le plus large, si elle ne pénétrait pas dans le sanctuaire de l'amour divin, ne s'interdisait pas d'en explorer les abords et de dire ce qu'elle sait, ou croit savoir, de l'attribut de Dieu le plus admirable et le plus consolant. La théologie d'ailleurs s'arrête elle-même bien en deçà du terme, et elle ne prétend pas tout connaître et tout dire du mystère de l'amour divin. Dieu ne révèle à l'homme que ce qu'il lui plaît des secrets de sa nature insondable, dans ses profondeurs, à des regards mortels.

Soit défiance de lui-même, soit réserve extrême, soit toute autre cause, notre hôte ne semblait pas disposé à nous en dire, sur ce point, davantage. Mais mon frère avait pris goût à cette philosophie clairement exposée, moi de même, et comme Dieu veut ce que femme veut, des instances, où nous mîmes toute la politesse et toute la délicatesse possibles, nous valurent d'entendre sur l'amour divin et sur l'amour en général, des choses que je voudrais te répéter exactement comme elles nous furent dites, mais je sens que ma mémoire n'y consent pas. L'effort qu'elle a fait jusqu'ici, même avec l'aide de mon frère, est déjà bien grand. Il faut donc que tu te contentes aujourd'hui, en attendant nos entretiens futurs, d'un résumé très simple. Appelle à ton aide, ma chère Nadine, l'imagination dont tu es richement douée, pour combler les lacunes et suppléer les transitions : ce n'est pas un petit travail que je t'impose. Et d'abord vois-nous tous trois assis sur nos sièges rustiques, au déclin de l'après-midi, sous cette treille où se glissent parfois quelques rayons égarés du soleil d'octobre penché de plus en plus vers l'horizon : nous très attentifs, lui très simple dans sa parole, parfois assez ému pour nous communiquer son émotion. Écoute avec nous, et entends même ce que je ne dirai point. L'épreuve à laquelle je te sou mets ne sera pas d'ailleurs de longue durée.

— « Les poètes dit-il, et les philosophes n'ont pas cessé un seul jour, depuis la naissance de la philosophie et des Lettres, les premiers de peindre l'amour dans ses effets, les seconds de l'étudier dans sa nature et ses origines les plus lointaines. Mais il faut convenir que si les peintures sont infinies au théâtre et dans les livres, si un grand nombre d'entre elles ont autant de vérité que de charme, en revanche la définition de l'amour et celle de la beauté sont encore à découvrir. La raison de cette différence est des plus simples. L'amour comme le peignent les poètes et, à leur suite, le plus souvent d'après leurs indications, les artistes : peintres, sculpteurs, musiciens, est un amour où les sens, l'imagination, la passion, ont leur place grande ou petite ; l'amour dont les philosophes voudraient pénétrer la nature est purement de l'âme, et n'a rien à voir avec l'agitation et le trouble des sens. Et toutefois il y a bien un peu de celui-là même dans les autres ; et ce qui relève, ce qui ennoblit chez la créature raisonnable, quand elle n'est pas dégradée par le vice, les amours inférieurs, c'est la présence d'une parcelle, si petite soit elle, de cet amour supérieur et souverainement chaste dont la vertu est telle qu'elle suffit souvent à les purifier.

« Il n'en est pas moins vrai que les troubles, les faiblesses, les défaillances de l'amour pure-

ment humain sont un grand obstacle à la connaissance de l'amour, tel qu'il s'épanouirait dans nos âmes entièrement libres de son joug, tel qu'il est en Dieu. On conçoit dès lors que Platon ait fait dire à Socrate, le matin du jour où il allait boire la ciguë, que mourir c'est, pour le philosophe digne de ce nom, l'heureux instant d'une délivrance ardemment désirée. Affranchi de l'insupportable tyrannie des sens qui l'empêchait de connaître la vérité dans sa pure essence, il peut enfin la posséder, non plus dans ses pâles et fragiles images, mais en elle-même, telle qu'elle est, tout entière. On conçoit également les énergiques figures dont se servent les grands mystiques chrétiens, alors qu'ils souhaitent d'être délivrés de ce corps qui les courbe vers la terre, et on s'explique leur évidente exagération. Ils n'ignorent pas, surtout ils ne nient pas la doctrine de l'Église qui fait de l'âme et du corps un *tout naturel*; mais ils désirent ardemment que ce corps soit moins lourd, moins rebelle à la raison, qu'il cesse d'être soumis au péché et d'arrêter l'élan de leur amour vers le Bien suprême qu'il aspire à posséder.

« Et toutefois ces nobles âmes déjà si détachées, quoiqu'elles ne l'avouent pas, de la terre et des choses terrestres, ravies d'avoir seulement entrevu la céleste beauté, semblent d'autant

moins capables de la décrire qu'elles ont été inondées d'une lumière plus abondante. Ce n'est pas un discours suivi qui s'épanche de leurs lèvres : c'est, le plus souvent, un cri d'amour qui se répète sans fin, comme sur la scène antique, dans les drames de Sophocle, les personnages dominés par une violente émotion ne savent d'abord que pousser de longs et monotones gémissements. Sans doute il n'en est pas ainsi de nos mystiques chrétiens, et leurs élans d'amour, s'ils n'ont pas la précision réservée à l'analyse des choses finies, sont tout pleins d'une éloquence qui enflamme les âmes bien disposées, et n'est pas sans action sur les autres. Dans les *Élévations*, les *Méditations* de plusieurs d'entre eux divinement inspirés, la doctrine se déploie riche et profonde, mais elle est tout entière d'ordre surnaturel ; elle va droit au sanctuaire dont nous n'osons pas, modestes philosophes, dépasser le seuil. Chez les autres, l'amoureuse contemplation s'exprime comme elle sent, par de courtes phrases, par mots entrecoupés, par exclamations qui traduisent tour à tour son bonheur, son ravissement, sa reconnaissance. Ce que l'âme voit alors, ce qu'elle admire, ce qu'elle aime d'un amour auquel nul autre amour ne saurait être comparé, ce n'est point successivement la perfection de l'ordre, puis celle de l'unité, puis celle de la gran-

deur, de la vérité, de la beauté, de la liberté, du Bien : c'est comme une Perfection unique, vivante, agissante, faite de toutes ces perfections. Ce que son regard contemple dans une harmonie que ne trouble aucune dissonance, dans une unité que sa richesse infinie ne divise point, son discours s'efforcerait en vain de le partager par une rigoureuse analyse. Ou elle ne l'essaie même pas, ou elle n'y réussit que très imparfaitement.

« Que faire donc nous qui, demeurés dans la plaine, soupignons après ces sommets où nos forces ne sauraient atteindre, sinon diriger tour à tour nos regards sur le monde et sur l'histoire, descendre au plus intime de nous-mêmes, pour chercher partout, et faire accorder de notre mieux, les traits épars que de plus favorisés contemplent sans effort dans leur divine harmonie ! Si les éléments primitifs de nos pensées nous ont dit quelque chose de Celui où toute pensée vraie s'alimente, et dont on a le droit d'affirmer qu'il est par excellence *La Pensée*, les sentiments, les amours auxquels ces éléments doivent leur fécondité, leur force d'action et d'expansion, ne nous diraient-ils rien de l'Amour infini où ils ne cessent de puiser, sans rien diminuer de son éternelle abondance ? N'est-il pas tout Amour, comme il est tout Pensée, Celui qui meut le monde, individus et nations, qui conduit doucement, sans les con-

traindre, l'homme et l'histoire à leurs fins, par la force intérieure de ces éléments et de ces sentiments primitifs, dont il a fait comme le ressort inusable et toujours en action de nos âmes !¹

« De plus habiles, de plus savants diront un jour ce que l'amour de l'ordre, celui de l'unité, celui de la grandeur, de la beauté, de la vérité, de la liberté, du Bien, étudiés dans l'âme humaine et dans l'histoire, nous apprennent de l'impénétrable foyer où leur flamme s'entretient. Le peu que, pour ma part, j'en ai découvert, ne vaut pas qu'on l'expose. Du moins puis-je vous rappeler, qu'entre tous les amours purement humains, il en est un dont le nom consacré par son origine et ses bienfaits ne sera jamais remplacé par un autre nom, dont le charme a triomphé des cœurs les plus durs, des résistances les plus opiniâtres, dont la force unit en elle les forces de plusieurs autres amours et y joint celle de la pensée. Est-il, en effet, rien de mieux ordonné, de plus grand, de plus beau que *la charité* dans l'âme où elle règne sans partage, rien qui de l'homme nous élève plus directement à Dieu, et nous fasse pé-

¹ Voir *L'Histoire et la Pensée*, surtout l'*Introduction* et le Discours qui a pour titre : *Les éléments de la pensée et les éléments de l'histoire*.

nétrer plus avant dans le secret de sa nature et de ses œuvres. Voyez-la dans l'histoire : elle y marque d'un caractère unique et ineffaçable les nations régénérées par l'Évangile ; elle provoque, dans les conditions les plus obscures aussi bien que dans les classes les plus élevées, des vertus, des sacrifices, des héroïsmes d'abnégation et de patiente immolation que n'ont jamais connus les Cités antiques les plus glorieuses de leur civilisation déshonorée par l'excès de l'égoïsme et par l'esclavage. Voyez-la dans l'homme : elle y opère ce prodige de l'élever plus il s'abaisse, de lui donner d'autant plus qu'il se donne lui-même avec un abandon plus complet, d'accroître sa liberté dans la mesure où il la sacrifie, sa pensée en la plaçant tous les jours, à tous les instants, en regard du Bien qu'il faut préférer à tous les biens.

« Dites-moi : n'y a-t-il pas dans cet amour que tous les autres amours semblent avoir formé, en lui donnant chacun ce qu'il a de meilleur, comme une image de l'amour tel qu'il est en Dieu ? Ah ! sans doute nous ne saurons jamais ce que contient cet Océan sans fond, ni rives. Et pourtant ce qui est en nous à l'état d'ombre et d'esquisse, n'est-il pas en Lui dans sa pleine réalité et sa perfection ? L'amour libre dans l'homme, d'une liberté qu'entravent mille obstacles, n'est-il pas

libre en Dieu d'une liberté sans limites? Uni à la pensée, à la vérité, dans notre âme, par des liens toujours prêts à se rompre, n'est-il pas en Lui égal à sa pensée, n'est-il pas sa Vérité même? Notre charité qui se répand, dans un coin de la terre, sur un petit nombre de nos semblables, a-t-elle en Lui d'autres bornes que son immensité et son éternité? La nôtre nous grandit, et la sienne le diminuerait! La nôtre entretient un souffle de vie dans quelques créatures, et la sienne ne sèmerait pas, à pleines mains, la vie dans les solitudes de l'espace! La nôtre crée des œuvres d'un jour, elle fait des heureux d'un instant, et la sienne ne créerait pas des mondes, c'est peu de chose, mais des âmes immortelles pour un bonheur sans fin! Notre charité va jusqu'au don de nous-mêmes; elle se donne sans s'affaiblir, sans se lasser, tous les jours, à ceux qui le méritent, à ceux qui ne le méritent pas, et la sienne.....!

« A cette dernière question ce n'est pas moi qui répondrai; c'est la basilique où nous venons de prier ensemble qui répondra pour moi, et, avec elle, toutes les églises du monde catholique. Élevée par l'amour pénitent, par l'amour reconnaissant, par l'amour tout plein d'un invincible espoir, les augustes mystères qu'on y célèbre, le pain sacré qu'on y distribue tous les

jours sont le dernier mot de l'Amour parfait, le don suprême d'une charité infinie dont nous ne comprendrons jamais tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle opère et comment elle l'opère, mais dont nous savons qu'elle n'a pas de limites. »

Je m'arrête, ma chère amie, où notre philosophe s'est arrêté, au seuil du sanctuaire, et d'une philosophie à laquelle je reviendrai, nous reviendrons ensemble. Si c'est là le mysticisme, j'avoue qu'il ne ressemble guère à l'idée assez vague et un peu frivole que je m'en étais faite. Celle qu'il m'en a donnée vaut cent fois mieux; elle est plus sage, elle est plus chrétienne, elle me fera longtemps penser. En vérité, je ne savais pas qu'il y eût tant de philosophie dans les fondements de notre foi. Adieu.



XIII

L'ERMITE D'AUTEUIL

Octobre 1888.

« Ne viendrez-vous jamais visiter l'ermite d'Auteuil? » — « N'oubliez pas, à votre premier voyage à Paris, de venir demander à déjeuner à l'ermite d'Auteuil. » — « L'ermite d'Auteuil vous attend avec impatience. »

C'est par ces appels affectueux, et de plus en plus pressants, que se terminaient toutes les lettres de mon ancien et excellent professeur de philosophie au Collège Sainte-Barbe. Nos séjours à Paris étant rares et de courte durée, je fus longtemps sans pouvoir y répondre au gré de mon désir. C'est seulement en 1888, tout au commencement d'octobre, que, disposant d'une journée entière, je pris, huit heures sonnant à l'horloge du Luxembourg et à la chapelle des Carmes, la

route d'Auteuil où j'étais attendu. De la rue Cassette à la rue Molitor le chemin ne laisse pas d'être long, plus long surtout que je ne me l'étais figuré, ces quartiers m'étant peu connus, et mes explorations n'ayant guère dépassé, même quand j'habitais Paris et l'École Normale, l'ancien bois de Boulogne avec ses allées sablonneuses et ses arbres rabougris. Toutefois je n'en voulus pas avoir le démenti, et réservant pour le retour bateau à vapeur et tramway, je partis à pied, fermement résolu d'arriver à pied jusqu'au terme de ma course. Que faire, durant cet interminable trajet, sinon penser comme pensait ou songeait en son gîte le lièvre de La Fontaine, la marche rapide et le repos produisant, chose étrange, les mêmes effets. Mais non, me dis-je, ce qui provoque la pensée ce n'est point la marche ou le repos, c'est bien plutôt la solitude, l'homme ayant comme une inclination constante à s'entretenir avec d'autres hommes, et, quand ils lui font défaut, avec lui-même : et c'est précisément, dans le cas de notre lièvre et dans le mien, ce qu'on nomme penser qui se réduit souvent à songer.

Puis ces pensées que je ne prétendais nullement diriger, mais que je laissais courir çà et là, au gré de leur caprice, de me conduire droit à Boileau et à son jardin d'Auteuil. Je m'étonnais d'en avoir retenu si peu de chose et de revenir,

sans pouvoir les dépasser, à *l'if et au chèvrefeuille* qui font tout juste un demi-vers de l'épître apprise par cœur dans ma jeunesse. Peu à peu l'idée principale finit par se dégager avec assez de précision : la voici. Poète et jardinier travaillent, chacun à sa manière, et le plus occupé, le plus tourmenté des deux, c'est encore celui qui s'efforce de poursuivre des rimes, d'enchaîner des pensées et de les accommoder, pour cette fois, à l'humble intelligence de son jardinier. Il se fatigue, il se lasse ; il abandonne, puis il reprend son bizarre dessein ; il ajoute, il retranche, il polit. Dieu ! que de travail, quel pénible effort, quelle persévérance pour arriver à écrire une centaine de vers, — il est vrai qu'on les lira toujours, -- et pour démontrer, à qui ne le demandait pas, que

.....le travail, à l'homme nécessaire,
Fait sa félicité plutôt que sa misère.

Ces deux vers y sont bien, sans doute : c'est leur vraie place, ils sont trop de circonstance pour n'y être pas. Et moi qui, par je ne sais quelle illusion, et peut-être aussi à cause d'une légère imperfection de la rime, avais fini par les attribuer à Voltaire !

De Voltaire à Helvétius, d'Helvétius à sa femme, l'aimable et généreuse Mademoiselle de Ligni-

ville¹, la route est aisée, d'autant qu'on ne sort point d'Auteuil. Cette fois, ce n'est plus un jardin, c'est un cénacle, une façon de petite église ouverte seulement à quelques savants, économistes, médecins, philosophes : Cabanis, Condorcet, d'Holbach, Destutt de Tracy..... La maîtresse du logis préside, mais n'intervient pas. On ne discute d'ailleurs que sur les détails, car on est d'accord sur les principes. Un jeune homme écoute, silencieux, respectueux, aux trois-quarts convaincu par ces beaux discours que toutes les idées viennent des sens, que l'âme elle-même, à supposer qu'elle existe, — plusieurs membres de la petite société d'Auteuil sont loin d'en être certains, — est en tout ceci absolument passive. Elle reçoit sans cesse et ne donne rien, car d'elle-même elle n'a rien ; elle ne possède que ce que les sens lui ont apporté. En résumé, elle est leur ouvrage ; ils l'ont faite, et c'est par eux qu'elle vit. Ce jeune homme, simple garde-du-corps, Maine de Biran², pour l'appeler par son nom, commence

¹ Nièce de Madame de Graffigny auteur des *Lettres péruviennes*.

² 1766-1824, métaphysicien aussi exact dans ses observations que profond dans ses réflexions. Nous devons à M. François Naville et surtout à son fils, M. Ernest Naville, professeur de philosophie à l'Université de Genève, l'édition la plus complète et la meilleure de ses œuvres.

par douter faiblement des choses que ses amis lui avaient enseignées. De jour en jour, l'observation et la réflexion aidant, le doute grandira, et l'âme attentive à elle-même retrouvera, un à un, tous les attributs dont on l'avait dépouillée. Elle se sentira vivre, agir, vouloir, et, dans cette volonté même, en l'analysant, en l'observant avec plus de soin, elle découvrira, — ce que n'ont pu faire les stoïciens, — le principe premier, l'auxiliaire aussi fidèle que discret de notre libre volonté, toujours prêt à répondre à sa prière et à l'assister. Sensualiste à Auteuil, sous l'influence de Cabanis et de ses amis, Maine de Biran, maître enfin de lui-même et de sa pensée par un long travail intérieur, deviendra spiritualiste d'abord, et bientôt chrétien. Ce n'est plus l'effort de Boileau, encore moins celui de son jardinier, mais c'est toujours l'effort, et, dans l'effort de l'être raisonnable, la liberté.

Je demande pardon au lecteur de lui faire part ainsi des pensées plus ou moins décousues qui me viennent à l'esprit durant ma longue étape. Plus tard, s'il veut bien me suivre, il comprendra pourquoi celles-là et non pas d'autres, et quel lien secret les unissait. Il faut pourtant que je l'arrête encore en face d'une construction étrange, étonnante, qu'on élevait alors sur l'autre rive de la Seine, car j'avais franchi les ponts et pris par la

rive droite. La tour Eiffel était parvenue, du moins il me parut, à peu près à la moitié de sa hauteur. Plus de doute; elle serait achevée au jour dit, pour l'ouverture de la grande Exposition : inutile d'ajouter qu'elle promettait d'en être, sinon le plus beau, du moins le plus curieux ornement. Ici nouvelles, mais courtes réflexions. — Non, tous les savants du monde ne me persuaderont jamais, — et la plupart d'entre eux, j'en conviens, n'y songent point, — que la force qui unit entre elles les molécules du fer à l'état brut, et la force qui les contraint de se combiner pour revêtir ces formes si diverses, soient une seule et même force. Celle que dépensent ces ouvriers, et dont ils ralentissent à leur gré ou précipitent l'action, ne ressemble en rien aux forces invisibles, toujours égales à elles-mêmes, qui agissent au sein de la matière. Elle-même n'a que peu de points communs avec la force intérieure, disons le mot, avec la pensée qui a conçu le plan et réglé d'avance les moindres détails de ce prodigieux édifice. Il était tout entier dans l'esprit de son auteur, avant qu'une seule de ces barres de fer eût été forgée. Ouvriers intelligents, soit, ceux que je vois de loin si appliqués à leur travail, mais ouvriers dirigés par une intelligence bien supérieure à leur intelligence, car ils ne font que réaliser, sous sa conduite, ce qu'elle a pensé. Partout donc, et

toujours, des degrés, et au sommet, le plus haut degré de l'intelligence et de la liberté.

De pensées en pensées, ami lecteur, de quais en quais, car nous allons droit devant nous, sans nous inquiéter des raccourcis, nous arrivons enfin au cœur même d'Auteuil. Dix heures sonnent à l'horloge de l'église élégante et vaste dans laquelle ni Boileau, ni son jardinier, ne reconnaîtraient assurément la modeste chapelle où ils allaient, maître et serviteur, entendre la messe et prier ensemble. De l'église à la rue Molitor, la distance n'est pas grande : l'air est frais, le soleil tiède, le ciel sans nuages : les arbres de la longue avenue ont gardé leur parure à peine effeuillée. Interrogeons du regard les villas qui se succèdent sans se ressembler ; cherchons laquelle pourrait bien être l'ermitage où l'on nous attend. Sans nul doute ce n'est point celle-ci qu'entoure un vaste parc aux allées sablées, aux épais ombrages : c'est l'habitation d'un grand seigneur ou d'un riche bourgeois. Cette autre est trop maniérée, trop prétentieuse dans son architecture ; celle de mon ermite doit être simple, de modeste apparence, comme il convient à un philosophe épris de l'*aurea mediocritas*. La voici très probablement, à droite, à cent pas à peine du mur d'enceinte : ce doit être elle. Voyons le numéro : nous y sommes.

Nous ne la décrivons pas, car nous sommes sur les terres de Boileau, et nous nous souvenons des traits dont il poursuit la fureur de décrire ; mal commun de son temps, mais devenu de nos jours bien plus grave encore, et qui n'épargne pas nos écrivains les plus en renom :

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promène après de terrasse en terrasse...

et la suite, que j'aurais honte de citer ; il est trop certain que vous la savez par cœur. Ici toutefois, point de palais, point de terrasse ; mais ce n'est pas non plus la chaumière de Philémon et Baucis, dont Ovide et La Fontaine ont embelli, à l'envi l'un de l'autre, la rustique simplicité. Les mêmes vertus, dans un âge, grâce à Dieu, beaucoup moins avancé, habitent à l'intérieur, mais elles n'en sont pas le seul ornement. Si l'ermite n'a pas bâti lui-même sa maison, du moins est-elle le fruit de son travail et des économies d'une vie aussi modeste que laborieuse. C'est sur ses plans et sous sa direction qu'on l'a construite.

Pour peindre d'un dernier trait ses maîtres, j'ajouterai qu'ouvrant sur le petit jardin dont il est séparé par un simple vitrail, un atelier de peinture et de sculpture confine à la bibliothèque, bibliothèque de lettré délicat, de philosophe, voire

d'historien, plutôt que d'érudit et de bibliophile. C'est un double luxe que Philémon et Baucis n'ont pas même soupçonné, si l'on peut appeler luxe ce qui est, de nos jours surtout, le superflu nécessaire des esprits cultivés, amants du beau aussi bien que du vrai. De ce luxe-là nul péril à craindre, et la société y puiserait plutôt des forces pour résister aux dangers que l'autre lui fait courir.

Les plus heureuses journées de la vie sont celles où l'on se retrouve avec tous les siens, sans qu'il en manque un seul, dans la maison paternelle, au retour d'une longue absence : la joie de revoir un ami suit de bien près celle-là. Mais si cet ami est un ancien maître, guère plus avancé que nous dans la vie, si l'on est avec lui en parfaite communion de sentiments et de pensées ; si, riches de souvenirs communs, on mêle dans la conversation le passé au présent : condisciples, collègues, études, projets, espérances, tous les sujets et toutes les questions, les heures vont s'écouler comme des minutes, et c'est toujours trop tôt que viendra celle de se quitter. Heureusement nous ne sommes encore qu'au début, à la première dispersion des demandes et des réponses, que cette demande va fixer pour quelques instants.

— Où en est, cher Maître, votre projet de fonder une Revue philosophique : *La Liberté*

morale? J'en attends avec impatience le premier Numéro.

— Je crains fort, mon ami, qu'il ne paraisse de longtemps. Non, je n'aurais jamais pensé que sur cette question de la liberté, il fût si malaisé de s'entendre, au moins entre philosophes. Ce n'est point l'argent qui nous manque; j'en ai trouvé sans peine au premier appel, beaucoup plus qu'il n'en fallait et n'ai qu'à me louer de la générosité de mes anciens élèves, Barbistes et Lycéens. Ce qui manque, l'auriez-vous soupçonné, ce sont les rédacteurs, oui, les rédacteurs. Je vous ai inscrit tout d'abord et d'office, sans vous consulter.

— Il m'en souvient, et je vous en remercie.

— En vous envoyant mon programme rédigé, imprimé, bien sûr qu'il serait le vôtre.

— Et vous ne vous êtes point trompé.

— Mais ceux auxquels je me suis ensuite adressé, des hommes de valeur pourtant, des professeurs, des Maîtres, soulèvent des difficultés, multiplient les objections; ils acceptent sans accepter, ils refusent sans refuser. Je ne sais plus que penser et à quoi me résoudre.

— Et la Revue, notre Revue ne paraîtra pas?

— Peut-être oui, peut-être non; mais pour dire vrai, les chances favorables diminuent de jour en jour.

— Adieu, mes pauvres articles.

— Quoi ! vous en aviez déjà, d'avance, préparé, composé, écrit quelques-uns ?

— Pas précisément, et la chose n'est pas si avancée. Toutefois, bien des idées s'étaient aussitôt présentées à mon esprit. Retenant au passage celles qui me semblaient les plus fécondes, j'avais laissé, au moins pour un temps, courir celles dont l'importance n'était pas, à première vue, si grande. Le nombre des unes et des autres était si considérable, et le sujet d'une telle richesse, que mon premier article n'aurait fait autre chose que mettre en lumière cette fécondité dont je me doutais à peine. C'eût été comme un véritable et interminable catalogue. Vous voyez d'ici accourir et se presser, dans ces premières pages, les *lois*, les *causes*, les *forces*, le *mouvement* avec leurs variétés infinies, les *phénomènes* eux-mêmes que peut-être on n'attendait pas. Tout cela, sous ma plume, je veux dire dans mon esprit, s'ordonnait, se disposait, prenait sa place, son rang ; mais bien entendu que la raison gardait le premier et que, dans cette question de la liberté, elle établissait solidement ses droits à une alliance étroite et indissoluble.

— Faites mieux encore ; donnez à ces rapports si intimes, à cette parenté de la liberté et de la raison un article spécial ; ce ne sera ni le plus court, ni le moins utile. C'est ici comme le centre

et le cœur de la question. Peut-être même faudra-t-il y revenir plusieurs fois.

— De grand cœur ; mais comment parler de la raison, sans parler des principes, sans remonter jusqu'au Principe de tous les principes, pour emprunter à Victor Cousin une expression qu'il avait créée et qu'il aimait ? C'est en Lui, et en Lui seul, que la raison et la liberté nous révèlent le secret de leur union : impossible de lui découvrir une autre source. Mais cette source est inépuisable, ce n'est rien moins que la Théodicée tout entière.

— J'en conviens.

— D'un autre côté, c'est dans l'homme, au plus intime de son âme, que la liberté se montre d'abord et qu'elle réside ; c'est au sein de la famille, de la cité, de la société, dans les circonstances et les milieux les plus divers, qu'elle s'exerce. Des auxiliaires et des adversaires sans nombre accourent de toutes parts pour l'aider ou pour l'entraver. Il en vient de l'âme, il en vient du corps, de l'intelligence, du sentiment, des passions, de l'hérédité, du caractère, de l'habitude, de la culture, de l'éducation, de la Nature. Voilà que l'univers entier entre peu à peu, par mille voies directes ou indirectes, dans cette question de la liberté, et, avec l'univers, toutes les sciences qui s'efforcent de le décrire ou de l'expliquer. Elle s'étend à mesure qu'on la veut

circonscrire ; plus on la creuse, plus elle devient profonde. On pourrait dire, sans exagération, que c'est tout un monde.

— Vous découvrez ici, mon ami, l'extraordinaire erreur de ceux qui enferment la liberté dans la liberté, et qui voudraient en traiter sans parler que d'elle seule.

— Aussi était-ce pour moi le sujet très intéressant, l'ample matière d'un autre article. J'y cherchais pour quelles causes la question de la liberté est à la fois définitivement fermée et toujours ouverte, pourquoi, tandis que la conscience rend, en sa faveur, un témoignage universel et indiscuté par le plus grand nombre, les philosophes ne cessent d'écrire pour et contre la liberté des traités, des livres, des mémoires, quelque-uns très remarquables.

A cet article d'autres venaient s'ajouter à la file les uns des autres : on n'en voyait pas la fin et le seul embarras était de choisir, de donner des rangs. Et toutefois, faut-il l'avouer..... La *Liberté morale* aurait paru, elle paraîtrait un jour, qu'aucun de ces articles, je le crains fort, ne figurerait dans ses colonnes, à moins que le Directeur en chef ne les eût acceptés.....

— Sans conditions, il vous le promet.

— Sous la forme du dialogue...

— Y pensez-vous, mon ami, y pensez-vous, et

croyez-vous qu'une telle innovation, une telle dérogation à d'anciens et respectables usages eût la moindre chance de succès ?

— Je pense, mon cher Maître, que chacun doit suivre sa nature, et que les idées s'ordonnant de plus en plus sous cette forme dans mon esprit, il me devient difficile, pour ne pas dire impossible, d'en employer une autre. Vous souvient-il d'une lettre de Sénèque à Lucilius, dont vous nous donniez un jour le savant commentaire à la Conférence de philosophie ? L'auteur y rappelle à son ami qu'on distingue, quand on veut établir les grandes divisions de la parole, la *Rhétorique* de la *Dialectique*, le discours suivi de la conversation. Il fait ensuite la part de l'une et de l'autre, dit quelles qualités elles requièrent, à quels sujets on les applique de préférence, dans quelles circonstances on les emploie. Eh bien ! je suis décidément pour la Dialectique, dans le sens que lui donne Sénèque, c'est-à-dire pour la conversation. La pensée d'autrui anime et aiguise ma pensée : j'ai besoin de l'entendre, pour mieux entrer dans la mienne et pour la pousser jusqu'à son terme. Il me semble que je puis écrire — mais peut-être ai-je tort de le croire, — un Dialogue passable, mais sur le même sujet je ne composerai certainement qu'un article indigeste et lourd, sans aisance et sans vie. Je n'ai pas, je

le sens bien, ce qu'il faut de gravité, de noblesse, de tranquille confiance en soi-même pour tenir convenablement ma place dans une Revue dogmatique. J'aurais essayé, pour vous être agréable, mais avec le pressentiment bientôt justifié d'un piteux échec.

— Prenez-y garde, mon cher ami, et résistez de toute votre énergie à une tendance qui, sans doute, n'est pas en soi condamnable, mais qui ne doit pas être exclusive et vous faire oublier la mesure : *in medio virtus*. Loin de moi la pensée de proscrire cette forme si naturelle du dialogue ; mais, vous ne l'ignorez pas, il y faut bien des choses que peut-être vous n'avez pas toutes : *des idées* étroitement enchaînées sous l'apparence d'une marche irrégulière, d'une libre et capricieuse allure ; — *un cadre*, il y en a si peu de simples, de vrais, de vraisemblables ; — *des personnages* assez connus, assez intéressants pour mériter et captiver notre attention. Il faut, de plus, qu'ils n'aient rien écrit, qu'on les connaisse par leurs tendances et par leur esprit, nullement par leurs livres. Sans cela, que pourriez-vous, sinon comme un médiocre traducteur, un servile commentateur, reprendre en sous-œuvre leurs pensées et leurs discours : on aimera mieux, avec juste raison, puiser à la source elle-même. De nos jours, je ne dis point que tout le monde

pense, mais tout le monde écrit. J'ai moi-même beaucoup écrit.....

— Et des livres¹, j'en ai eu maintes fois la preuve, — vos éditeurs ne me contrediront pas, — très lus, très répandus.

— Soit, soit ; mais voyez-vous, dans l'histoire de la pensée humaine, il n'y a qu'un Socrate et il n'y en aura pas un autre, comme il ne s'est trouvé qu'un Platon pour recueillir et agrandir sa parole dans des Dialogues immortels, qu'un peuple athénien, le plus intelligent des peuples, pour la recevoir et la transmettre, dans sa langue « *sonore, aux douceurs souveraines* », à la postérité la plus reculée. Je n'oublie pas ces beaux et aimables jeunes gens, Phèdre, Phédon, Simmias, Cébès, Alcibiade, Charmide, dont les heureuses réparties, les questions, les objections varient et animent l'entretien, ni ces sophistes, Protagoras, Gorgias, Polus, qui tantôt attaquent le Maître avec violence et ouvertement, tantôt à l'aide d'artificieux détours. C'est plus qu'un dialogue, c'est

¹ *Précis d'un Cours complet de philosophie élémentaire*, 8^e édition, un vol. in-12. — *Grands Monuments de la philosophie*. — *Les grandes Leçons de l'antiquité chrétienne*. — *Le XVIII^e siècle : Monarchie et Révolution*. — *Le XVI^e siècle : La Renaissance et la Réforme*. — *Les gloires de la France chrétienne au XIX^e siècle*, etc., etc.

un drame dont les scènes se succèdent sans jamais se ressembler, dans les cadres les plus variés, parfois les plus poétiques, avec les personnages les plus vivants, les plus intéressants. Cela ne s'est vu qu'une fois, vous dis-je, et cela ne se reverra plus.

— Je conviens qu'à part le *Songe de Scipion* l'antiquité n'offre rien qui en approche. Je reconnais que les Eugène, les Théodore, les Philalèthe, les Eudoxe, les Théophile, voire même les Hylas et les Philonoüs du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècles, sont à cent lieues de Socrate et de ses jeunes amis. Mais qu'y faire, mon cher Maître, et comment résister au penchant qui nous entraîne, quand il n'a rien en soi, vous en conviendrez, de condamnable, quand on est prêt enfin à subir, en toute résignation, les conséquences d'une faute à laquelle on a pleinement consenti.

— Dans tous les cas effacez-vous, si vous entrez en scène, le plus qu'il vous sera possible : laissez à vos interlocuteurs le beau rôle, les belles, les importantes parties du dialogue. Ne soyez là que pour les interroger, les animer, les faire valoir.

— Il me sera facile, mon cher Maître, de suivre vos conseils ; ils sont trop bien d'accord avec ma naturelle inclination. J'aimerais mille fois mieux n'avoir pas à paraître et qu'il y eût eu, dans la

première moitié de ce siècle, un Socrate enseignant, discutant sans écrire; mais nos philosophes contemporains sont tous, sans exception, des écrivains, quelques-uns même des écrivains de premier ordre. Je n'oserai jamais les mettre en scène, les faire parler.....

— Osez, Monsieur, osez : *audentes fortuna juvat*. Que risquez-vous, et qui sait même si plusieurs d'entre eux... Et pourtant n'allez pas les prendre au hasard de la fève ou du coup de dé; choisissez, éliminez sans pitié ceux qui ne respectent ni le bon sens, ni la langue et le génie de la France, ceux encore qui parlent mathématiques en psychologie, physique en métaphysique, chimie en morale, électricité en logique; qui mêlent, qui confondent les sciences et les choses les plus distinctes, qui saupoudrent tour à tour leurs ragoûts soi-disant philosophiques d'*x*, d'*y*, de *z*, d'antinomies finement découpées, de concepts soigneusement desséchés, de cellules nerveuses réduites en poudre impalpable. Surtout pas de néologismes aussi barbares qu'inutiles, pas de grands mots longs d'une aune, où langues anciennes et langues modernes se déchirent entre elles et déchirent nos oreilles. Faites parler vos personnages comme tout le monde parle, afin

que tout le monde des gens sensés et des esprits tant soit peu cultivés vous comprenne.....

Dieu ! quel langage, me disais-je intérieurement ! Quel français pour qui n'aime que le pur français, et d'où nous vient cet inconnu qui est entré si familièrement, en nous saluant, pour toute politesse, d'une légère inclination, et qui jette, au travers de la conversation, ses idées bizarres et des conseils qu'on ne lui demandait pas ?

Mais lui, sans s'émouvoir de notre silence, et avec une véhémence croissante :

— Ah ! vous choisissez bien votre temps, de vous enfermer dans vos petites questions et vos subtiles décompositions, quand le monde se meurt faute de haute et large philosophie. Voyez : depuis que vous les avez abandonnés pour qu'émaner les suffrages des savants et des étrangers, pour mendier les miettes de leur table ; depuis que vous ne parlez plus qu'entre vous et pour vous, eux ils sont réduits à faire de la politique à un sou dans les journaux à un sou ; ils ne lisent plus que des romans, — encore s'ils les choisissaient bien, — qui affadissent leur esprit, quand ils ne souillent pas leur imagination et leur cœur. La poésie se dessèche, elle s'étirole, parce que vous ne la nourrissez plus. L'histoire devient, dit-on, plus exacte, plus précise dans les détails ;

soit, mais elle se rétrécit, elle s'abaisse dans l'ensemble, parce que vous n'y êtes plus. De l'archéologie, de la philosophie on pourrait dire : *pendent opera interrupta, minæque Murorum ingentes*¹ : elles vous attendent pour se compléter. Tout le monde vous attend dans un siècle où les âmes, — elles sont nombreuses, — qui ont perdu la foi n'ont pas retrouvé cette philosophie qui faisait la force et la gloire des Cités antiques. Ils ne sont plus chrétiens et ils ne sont pas philosophes ; ils ne croient plus et ils ne pensent pas ; ils vont avec passion, avec fureur, à leurs intérêts, à leurs plaisirs, à leurs débauches, et nous allons tous à la décadence. La faute en est à vous pour une bonne part, car si l'on ne peut exiger que vous soyez, comme au moyen âge et au dix-septième siècle, des alliés fidèles du Christianisme, on a droit d'attendre que vous l'aidiez à relever les âmes, à fortifier les volontés, à nourrir la pensée d'aliments sains et substantiels. Le faites-vous ? Faites-vous votre devoir, tout votre devoir ? Allez donc, mes amis, continuez à fendre les cheveux en six ou en seize, à vous plonger, à vous noyer dans les infiniment petits de la nature et de l'his-

¹ Virgile, *En.*, l. IV.

Tours, remparts menaçants cessent de s'élever,
Tout s'arrête.....

toire, à vous enfoncer dans des trous sans air : on ne vous y suivra pas, croyez-le bien. Ah ! les beaux philosophes qui ne philosophent plus ! Adieu, Messieurs, et bon courage !

— Non pas, interrompit l'ermite, demeurez, je vous prie, et déjeunez avec nous. Mon ancien élève du collège Sainte-Barbe sera heureux de vous entendre : mon cousin de Lille, — il nous arrivera dans un instant, — n'est pas non plus pour vous troubler ; vous le connaissez de longue date. C'est tout ce que nous serons de convives.

— Merci mille fois, mais pour aujourd'hui ce n'est point possible. Je ne serai pas libre avant une heure et demie ou deux heures de l'après-midi.

— Juste au moment où nous irons prendre le café sous la petite tonnelle, dont la vigne vierge est encore assez bien fournie pour nous abriter du soleil. Jamais ses feuilles n'ont été aussi belles et leurs nuances aussi variées.

— Vous me prenez par mon faible, car je n'aime rien tant que ce petit coin de votre jardin, ce bosquet où ¹ *Sylvestris raris sparsit labrusca*

¹ Virgile, *Églogue* V.

..... que la vigne sauvage
De ses pampres dorés, de ses festons ombrage.

racemis. Nous n'en jouirons pas longtemps, car l'automne s'avance, et les beaux jours comme celui-ci vont se faire de plus en plus rares. Donc, j'accepte, à condition que vous ne m'attendrez pas, si je suis en retard. Adieu.

— Adieu et à bientôt.

— Vous avez là, cher Maître, un voisin, peut-être un ami, dont je ne parviens pas bien à déchiffrer le caractère. Il parle avec mesure et il s'emporte à des exagérations déraisonnables ; il est ridicule de s'attaquer à des philosophes qui n'existent pas, de s'acharner contre des fantômes. Même opposition dans son langage où le mot propre et l'expression vulgaire, où la simplicité et l'affectation se suivent de si près qu'on a tout juste le temps de les distinguer. Est-ce qu'il vous honore souvent de ses visites ? Les fait-il toujours aussi brusques, aussi rapides ? Aime-t-il Virgile avec tant de passion et le possède-t-il si bien qu'il le mêle, comme tout à l'heure, à tous ses discours ?

— C'est le droit, vous en conviendrez, d'un ancien professeur de rhétorique, bien qu'il l'ait été quelques années seulement. Si vous le connaissiez mieux, vous seriez pour lui plein d'indulgence, tant il a de bonté dans l'âme, toujours

prêt, malgré son premier abord de misanthrope et de pessimiste, à rendre service, tant il est charitable de sa bourse et de ses démarches au profit des humbles et des pauvres. Une disgrâce imméritée qu'il a subie au début de sa carrière, ou plutôt, car je ne suis pas exactement renseigné sur ce point, une place de professeur de philosophie qu'il demandait avec instances et qu'on lui a refusée, l'ont décidé à donner sa démission et à quitter l'Université. Il a essayé ensuite de plusieurs autres voies, toujours avec peu de succès, et il a fini par se retirer ici, dans un petit ermitage fort semblable au mien, où il vit seul et modestement, bien qu'il dispose d'assez beaux revenus, mais les pauvres en ont la meilleure part. Est-ce son amour de Virgile ou une inclination naturelle, mais on dirait qu'il a voulu reproduire, trait pour trait jusqu'au dernier, le vieillard de Tarente :

« *Namque sub Œbaliæ memini me turribus altis
Corycium vidisse senem*¹. »

¹ Virgile, *Géorg.*, l. IV.

Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné
Possesseur d'un terrain longtemps abandonné.

Traduction de Delille.

Je crois qu'à force de l'entendre, et si je n'y prenais garde, j'émaillerais comme lui ma conversation des vers de son poète favori.

Amoureux de fleurs et d'arbustes, plus habile que les plus habiles jardiniers d'Auteuil à la taille et à la greffe, il m'a rendu dans mon petit enclos des services que je ne saurais trop reconnaître. Avec ces belles qualités, on peut passer sur des bizarreries d'humeur qu'une disposition naturelle et sans doute aussi certains souvenirs de ses disgrâces passées contribuent à entretenir. Il ne faudrait pas d'ailleurs, même en matière philosophique, le juger uniquement par ses écarts de langage et prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. En réalité, il applaudit aux grands progrès des sciences de la nature ; il est convaincu que ces progrès ne peuvent que profiter à la science de l'âme, puisque celle-ci est, dans l'homme, étroitement unie à la matière, et, on pourrait dire, à l'univers matériel tout entier. Mais les exagérations, les intolérances, les simples soupçons donnés comme des résultats définitifs, les hypothèses les plus téméraires transformées soudain en lois indiscutables, les théories les plus aventureuses et parfois les moins nouvelles, pourvu qu'elles viennent de l'étranger, acceptées comme des dogmes, notre belle langue, la langue de Descartes, de Malebranche, de Bossuet, de

Fénelon, torturée, défigurée, méconnaissable : tout cela le révolte, le met hors de lui, le porte à dire, par un autre genre d'excès, des choses qu'il ne pense pas.

Vous le verrez tout à l'heure, je n'ose dire vous l'entendrez, car il a ses périodes de mutisme absolu, dont il est aussi malaisé de le faire sortir que de l'arrêter, quand il parle d'abondance.

C'est la période silencieuse, à quelques interruptions près, qui eut son tour à l'heure du café sous la charmille ; mais nous ne nous y rendrons pas, avant d'avoir repris des forces dans un déjeuner qui, pour être simple et sans prétentions culinaires, n'en fut pas moins plus varié que les classiques repas des ermites du désert. Poule ou poulet qu'on nous servit d'abord me fit souvenir du beau vers de La Fontaine, le seul que j'aie retenu de son poème de Philémon et Baucis :

« Baucis en répandit, en secret, quelques larmes. »

Je ne pense pas que notre aimable hôtesse en ait versé sur le sort de quelqu'un de ses élèves, car aucun chant de coq, aucun gloussement de poule ne m'avaient révélé l'existence d'une basse-cour ; et, de fait, il n'y en avait pas à l'ermitage d'Au-

teuil. La conversation s'en fut où il lui plaisait, durant ce déjeuner très intime de quatre convives. On parla de la guerre, des Lettres, des colonies, des arts, mais surtout, à l'occasion de l'Exposition prochaine, de l'état et des progrès de l'industrie.

Les questions si complexes qui s'y rattachent étaient parfaitement connues du cousin de notre hôte. Il en pouvait parler en homme qui les possède et en esprit cultivé qui les dépasse. Seule la philosophie fut complètement oubliée ; elle prit sa revanche sous la tonnelle où l'ancien professeur, philosophe, horticulteur, misanthrope, comme il vous plaira, qui n'avait pu ou voulu déjeuner avec nous, ne tarda pas à nous rejoindre.

Nous revînmes presque aussitôt, comme il était naturel chez le Directeur de *La Liberté morale*, à la grande, à l'inépuisable question de la liberté. Nous abordions bien, de temps à autre, mais en les effleurant et sans les approfondir, quelques-unes des questions secondaires dont elle est inséparable ; mais toujours, je ne sais quel mouvement naturel ou quelle secrète fascination nous ramenait au point central. Bien qu'unis dans la même conviction, dans une foi commune et profonde à la liberté, nous cherchions à obtenir encore plus de lumière ; ou bien, à l'exemple des futurs collaborateurs dont me parlait notre chef, nous soulevions, comme à plaisir, des objections

qui ne nous paraissaient pas au fond très redoutables, mais auxquelles nous souhaitions de trouver des réponses absolument décisives, capables de réduire au silence les contradicteurs les plus obstinés.

Au plus fort de la discussion, le jeune parent de l'ermite qui nous avait écoutés avec un vif intérêt, prit à son tour la parole :

— Messieurs, nous dit-il, j'ai beaucoup de plaisir à vous entendre, et volontiers je prendrais part aux débats qui vous passionnent. Par malheur, je dispose de bien peu de loisirs, et depuis que j'ai quitté les bancs du collège la philosophie et les sciences ont marché. Je ne suis plus au courant, et je m'en aperçois bien, quand il m'arrive de parcourir un livre ou un article de Revue dont on m'a signalé la valeur : je manque de ce qu'il faudrait pour le comprendre et l'apprécier. Ma grande ressource alors, c'est un ami plus âgé que moi de quelques années ; nous avons toujours, l'un et l'autre, beaucoup aimé la philosophie, mais ce qui me plaît en lui, comme d'ailleurs chez mon cousin dont nous avons été tour à tour les élèves, c'est, avec la grande liberté de son esprit, l'extrême simplicité de son langage. Vous nous avez enseigné, mon cher Maître et parent, à parler comme tout le monde parle, dans les questions qui intéressent également tous les hommes et

dont la conscience humaine fournit le plus souvent les solutions, et, en tout cas, renferme les éléments les plus nombreux et les plus importants. Quand je l'entends, il me semble que j'entends l'écho de votre voix. Par malheur, cela m'arrive plus rarement que je ne voudrais, en moyenne deux fois l'an : — au cœur de Paris où il habite pendant l'hiver et le printemps, — à Montmartre, dans une petite villa qu'il possède et où il séjourne de la fin de l'été aux derniers beaux jours de l'automne. Il ne quitte pour ainsi dire jamais la capitale.

Voici donc ce qu'il me dit un jour, à propos d'une question qui n'est point celle de la liberté, mais qui n'y est pas non plus tout à fait étrangère. Comme je goûtais fort sa manière de voir, je l'ai, à plusieurs reprises, dans nos deux derniers entretiens, longuement interrogé, et lui, avec une extrême complaisance, il m'a de nouveau, presque dans les mêmes termes, exposé son sentiment. Je suis certain de vous rendre fidèlement sa pensée, mais je ne me porte pas garant de l'expression.....

— *Numeros memini, si verba tenerem*¹,
interrompt, en passant, le dévot de Virgile.

¹ Virgile, *Églogue IX*.

J'ai retenu le sens, les mots m'ont échappé.

— Il ne faut jamais, me dit-il, en philosophie, s'inquiéter quand paraît un mot nouveau, salué, acclamé, célébré comme le mot suprême et l'explication définitive : sa fortune, croyez-le bien, sera celle de tous ceux qui l'ont précédé, que les mêmes honneurs avaient accueillis, que le même enthousiasme avait exaltés. On l'oubliera bientôt pour en admirer un autre et lui transférer toutes ses vertus. Ces choses-là sont de tous les temps, et si, de nos jours, elles sont ou nous paraissent plus fréquentes, c'est aussi que nous vivons plus vite, et que l'échange des idées est devenu presque aussi rapide sur notre planète que celui des productions de la terre. Ce qui mettait jadis un siècle à s'user dure présentement deux ou trois fois moins. Que le *Mouvement* succède, dans les préoccupations de nos savants et de nos philosophes, à l'*Évolution*, comme celle-ci a succédé au *Progrès*, ne vous en inquiétez pas : rien au fond n'est changé. En fin de compte, après toutes les acclamations et toutes les apothéoses, il restera de chacun d'eux juste ce qui en peut et doit demeurer : la parcelle de vérité se dégagera du faux qui l'enveloppait ; tout ce qui est excès, exagération disparaîtra. En effet, supprimez les êtres et les choses qui progressent, qui évoluent, qui se meuvent, le progrès, l'évolution, le mouvement ne sont plus que des abstractions vides de toute

réalité. Les questions que l'esprit humain se pose, depuis tant de siècles, au sujet de ces êtres et de ces choses, de leur nature, de leur principe, de leur fin, ces questions demeurent entières. Les mots nouveaux se succédant sans fin ne les supprimeront pas, et chacun d'eux n'en expliquera qu'une toute petite partie.

Il en est un qui n'aspire pas le moins du monde à être le dernier mot des choses, mais qui toutefois rend compte d'un grand nombre d'entre elles, et porte la lumière avec l'ordre dans leur apparente confusion. Il s'en faut d'ailleurs qu'on l'ait toujours négligé, bien qu'il tienne aujourd'hui peu de place dans les théories de nos contemporains ; en revanche, celle qu'il occupe dans la Nature et dans l'esprit de l'homme est immense. Qu'il s'agisse des phénomènes du monde physique ou de ceux du monde moral, des plus visibles ou des plus cachés, des esprits ou des corps, des espaces célestes ou de notre humble planète, tout s'accomplit, tout se perçoit par les rapports du plus petit au plus grand, du plus faible au plus fort, du bon au meilleur, du meilleur à l'excellent, en un mot par tous les degrés de l'ordre, de la force, de la vie, de la bonté, de la beauté. J'ai nommé l'ordre ; si rien sans lui n'est intelligible, il n'est lui-même intelligible que par les divisions, les subdivisions, les degrés qui le manifestent.

Partout donc et toujours, — c'est la loi universelle, absolue, — partout des degrés, une *hiérarchie des êtres et des choses*. C'est de tous les faits le plus apparent, le plus incontesté : ceux-là mêmes qui l'oublient ne songent pas à le nier. On peut entendre de différentes manières, circonscrire dans des limites plus ou moins étroites ou étendre à l'infini le progrès et l'évolution, le fait de *l'ordre hiérarchique* est universel, il est perçu par tous les esprits.

Laissons de côté les espaces célestes où l'évolution et le progrès peuvent se donner libre carrière, où les astres qui les peuplent peuvent, au gré des théories les plus variées, naître, grandir, mourir, s'illuminer, s'éteindre, briller tour à tour des feux les plus ardents et les plus doux, tourner autour d'un astre central, ou poursuivre dans des routes sans fin un but qu'ils n'atteindront jamais, recommencer dans le même ordre, quand elle est révolue la *Grande année* des Anciens¹, ou ne reconnaître du temps qu'une année éternelle : c'est, par de là toutes les observations et tous les calculs, le domaine de l'inépuisable hypothèse. Bornons-nous à y voir ce que l'observation découvre, un *ordre hiérarchique parfait* : des

¹ Voir Cicéron : *Songe de Scipion*.

satellites, des planètes, des comètes, des soleils, des astres de toutes les dimensions, dont l'action les uns sur les autres est en proportion de leur masse jointe à celle de la distance, et, dans notre système solaire en particulier, comme un roi majestueux auquel on a pu comparer les plus grands rois de la terre, communiquant la lumière et la chaleur à ceux qui l'entourent et qui dépendent de lui. Laissons-le lui-même suivre, dans leurs courses les plus lointaines, des astres plus grands, plus puissants, dont il n'est peut-être que l'humble satellite ; hâtons-nous de redescendre sur notre terre.

Si le progrès s'y fait voir mobile, inégal, avançant ici et plus loin reculant ; si l'évolution s'y déploie plus largement qu'on ne croyait d'abord, mais toutefois entre des limites infranchissables, en revanche c'est dans tous les siècles et dans toutes les contrées, dans la Nature et dans l'homme, que l'ordre hiérarchique apparaît avec ses degrés, ses rangs, ses nuances, source inépuisable de paix, d'harmonie et de beauté. Laissons à Bernardin de Saint-Pierre, à ses successeurs, aux artistes, aux poètes de toutes les nations civilisées, le soin de les peindre avec des couleurs parfois aussi brillantes que celles de la Nature elle-même, aux savants celui de les décrire avec une rigoureuse précision. De l'hysope au chêne

et au cèdre, de la gracieuse colline aux cimes imposantes des plus hautes montagnes, du ruisseau dont l'onde transparente s'écoule avec un doux murmure jusqu'aux abîmes et aux tempêtes de l'Océan, que d'images pour les uns, quelle variété, quels contrastes, quelles délicatesses, quelles grandeurs ! Mais les autres, les savants, les naturalistes sont-ils moins riches, moins favorisés ? Ces variétés, ces nuances infinies que l'observation leur découvre, sans que la suite des êtres et des choses : végétaux, fleurs, plantes, arbustes, poissons au fond des mers, oiseaux dans les airs, animaux grands et petits sur la terre, soit en un seul point interrompue ; cette suite si harmonieusement développée, du plus petit au plus grand, du plus faible au plus puissant, de la grossière ébauche à l'organisme le plus parfait, est-elle moins digne d'admiration, moins capable d'élever nos pensées, de remuer nos âmes ? En vérité, je ne le crois pas.

Et toutefois, si beau, si imposant qu'il soit, l'ordre hiérarchique dont la Nature nous offre le magnifique spectacle n'est pas comparable à celui que nous découvrons dans l'homme. On dirait qu'en lui toutes les formes de la vie, successivement réalisées dans les êtres inférieurs, sont unies et comme fondues en une vie physique d'ordre supérieur, celle-ci, à son tour, complétée et do-

minée par la vie de l'âme. Sans doute, l'esprit dont le règne est universel, l'esprit auquel toute matière est subordonnée, ne manque pas à la Nature physique, mais il y est comme appliqué, il n'en fait pas partie intégrante. Il s'y montre au dehors, dans la géométrie de ses formes, parfois dans leur grâce et leur beauté ; il la pénètre au-dedans par les lois de l'organisation et de la vie : on ne saurait dire qu'il fait un avec elle. Dans l'homme, au contraire, l'union est si étroite, si profonde, que des deux ensemble, le corps et l'âme, on peut dire que tout en gardant leurs propriétés et leurs facultés distinctes, ils ne font qu'un. Mais aussi quels actes lui sont propres et marqués de quels caractères ! Comme ils l'élèvent à une distance infinie au-dessus de tous les êtres qui habitent la terre avec lui, pour orner celle-ci ou pour le servir !

En effet, j'ai beau regarder ici-bas au-dessous de l'homme et autour de lui, mesurer avec une rigoureuse exactitude, prédire par le calcul les révolutions des astres les plus éloignés, je n'aperçois dans le ciel et sur la terre, sous la diversité infinie des formes et des mouvements, que des *actes agis* : dans l'homme seul, je découvre *l'acte agissant*, celui dont, pour une part au moins, le principe est en nous-mêmes. Avec tant de perfection que les cristaux, — permettez-moi cet

unique exemple, — si admirablement hiérarchisés les uns par rapport aux autres, et dans les cristaux, les gemmes, émeraudes, rubis, diamants, ces derniers placés au rang suprême, infléchissent leurs arêtes, arrondissent leurs faces et conquièrent par ce long et pénible travail des formes irréprochables ; avec tant de précision que les masses immenses des astres les plus puissants dirigent, dans des rapports hiérarchiques constamment observés, leur course dans l'espace : en tous ces actes petits et grands, mais également prodigieux dans leur petitesse ou leur grandeur, où est la pensée qui conçoit, la force qui dirige, l'amour de l'ordre et du beau qui passionne ? En eux ou en dehors d'eux ? En eux : qui l'a jamais sérieusement soutenu ? Qui s'est jamais avisé de les admirer, de les aimer pour eux-mêmes, et comme auteurs de ce qui s'accomplit en eux de beau, de grand, de parfait ? Si leur étude, si leur contemplation provoquent nos pensées, celles-ci les dépassent bientôt pour s'élever jusqu'à la Pensée suprême, Acte pur, éternel, auquel sont suspendus tous les mouvements, de qui dépendent toutes les perfections de l'univers. Ils sont si peu capables d'amour, ces corps d'une délicatesse infinie et ces corps d'une prodigieuse grosseur, que nous, à notre tour, nous les admirons sans les aimer, et que notre amour va droit à la

Beauté parfaite, dont ils ne sont que le support matériel, comme la toile et les couleurs servent au peintre, le marbre au sculpteur, l'air et les sons au musicien, pour manifester ce qu'ils portent au plus profond de leur âme et de leur génie.

Je découvre bien sans doute, dans la nature de l'homme, toute une longue suite d'actes incessamment renouvelés, auxquels il ne concourt que d'une manière très indirecte. Il appartient, qui ne le sait, à l'univers physique et à ses lois inflexibles par une portion considérable de sa vie, il se rapproche de l'animal par ses instincts, par ses passions d'ordre inférieur ; mais ses actes les plus élevés, les actes qui lui sont propres, n'en ont pas moins un caractère qu'on chercherait vainement ailleurs et qui se résume dans ces trois mots inséparables, comme les idées et les actes qu'ils expriment : il pense, il aime, il veut librement. Au fond de toutes ses pensées, pour en unir et pour en fixer les éléments venus de partout, de la famille, de l'école, du spectacle de la nature, des conversations, des livres, un petit nombre d'éléments se retrouvent sans cesse, absolus, invariables, dont l'origine est dans l'âme elle-même, tandis que les autres sont *acquis* et lui viennent du dehors. On peut compter jusqu'à sept de ces éléments *primitifs*. Les nommer, c'est nommer en même temps un nombre égal de sentiments ou

de passions dont chacun d'eux est accompagné ; c'est dire que l'ordre ne va pas sans l'amour de l'ordre, l'unité sans l'amour et quelquefois la passion de l'unité, la grandeur, la beauté, la vérité, la liberté, le bien, sans l'amour plus ou moins développé de toutes ces choses. A lui seul l'élément primitif est seulement lumière, il éclaire, mais il meut faiblement. C'est son union avec le sentiment qui en fait une force, qui le rend capable d'une action dont l'intensité du sentiment mesure la puissance et multiplie les effets.

Voilà donc l'homme placé dans la hiérarchie des êtres, entre la nature et Dieu, car il faut aller jusqu'au terme, et dire que les éléments primitifs de la pensée procèdent directement de sa Pensée éternelle, comme les sentiments primitifs qui les accompagnent n'ont d'autre source que la source intarissable de son Amour. Les puissances de la Nature gouvernent impérieusement notre vie inférieure : Dieu préside, dans la mesure où nous y consentons, à notre vie supérieure. Il attire à lui sa créature doucement, sans la contraindre, par l'attrait du beau, du bien, du vrai, en un mot de tous les principes qu'il a déposés à l'origine dans son âme pour être la lumière de sa pensée, les guides de sa volonté. Ces principes, ces amours suppriment ou entravent si peu notre liberté que sans eux la liberté ne serait point ; ils en sont, si

je puis ainsi parler, partie intégrante. Elle ne saurait être où n'est pas la raison et un amour tout au moins commencé du bien : vouloir l'en séparer, ce serait la confondre avec les forces aveugles de la Nature, ce serait l'anéantir. Que serait-elle, en effet, si elle ne savait ce qu'elle veut, pourquoi elle le veut, si elle n'avait à choisir entre les plaisirs grossiers, les excitations malsaines des sens et les chastes attraites du vrai, du beau, du bien. A quoi bon garder le nom, quand on retranche la chose et ce qui la fait ce qu'elle est ? »

— Votre ami de Montmartre, mon ancien élève n'oublie pas, sans doute, que les plaisirs grossiers et les excitations des sens ne font pas seuls, dans l'âme humaine, obstacle à l'idée et à l'attrait du beau, du vrai, du bien, donnant ainsi lieu d'agir à la liberté. Les Anciens, excellents observateurs s'il en fut, de notre vie morale, avaient entrevu déjà la chute originelle dont certaines de leurs hypothèses se rapprochent d'une manière surprenante. Leurs plus illustres philosophes ne croyaient pas que l'imperfection naturelle d'un être raisonnable, mais fini, suffît à expliquer tout le mal qu'on voit sur la terre. Il est parfois trop profond et sa malice est trop noire pour qu'on puisse l'attribuer à nos seules limites.

— C'est aussi, je me hâte de le dire, sa ferme

conviction et il est demeuré sur ce point, comme sur tous les autres de quelque importance, fidèle à la vérité et à vos leçons. Mais son but, veuillez vous le rappeler, n'était point d'affermir son ancien camarade et son ami dans la foi au libre arbitre ; c'était de lui rappeler à quel point les grands mots nouveaux, dont je m'effrayais bien à tort, ne cessent d'être remplacés par d'autres mots adoptés puis rejetés par quelques savants, acclamés puis oubliés par la foule, alors que l'*ordre hiérarchique* des êtres et des choses est partout visible dans le monde physique et le monde moral, et qu'il ne s'y efface jamais. J'aurais craint, bien plutôt, que mon philosophe de Montmartre, sacrifiant à la fin la réalité à la spéculation, ne confondît la liberté avec la pensée et l'amour, et qu'il n'en fit un seul tout. Quelques éclaircissements que je lui demandai me firent voir qu'il n'en était rien, et qu'il les distingue autant qu'ils doivent l'être, la pensée et l'amour donnant lieu à la liberté de se produire, comme la sève qui n'est pourtant, dans l'arbre ou dans l'arbuste, ni la fleur, ni le fruit, n'en est pas moins nécessaire à leur formation et à leur complet achèvement.

— Non, mes amis, reprit alors l'ermite, non,

je le vois de mieux en mieux, nous n'aurions jamais épuisé, si longtemps que nous eussions écrit et pensé, l'inépuisable question de la liberté, et notre Revue « *La Liberté morale* » eût-elle duré vingt ans, la matière n'aurait pas manqué à ses rédacteurs. Quels rapports étroits, par exemple, de la liberté dans l'homme à la liberté de Dieu, et comme ces liens si faciles à détendre qui unissent en nous la pensée, l'amour et la liberté, nous aident à concevoir l'immuable, l'indissoluble union de ces trois attributs dans les profondeurs de son Être ; comme ils nous éclairent sur la nature de sa volonté ! Ni le caprice, ni l'arbitraire, au sens où l'entendent les hommes, n'y ont la moindre part. A l'Amour infini, à la Pensée infinie s'adapte d'elle-même une Liberté infinie, et, pour reprendre votre comparaison de tout à l'heure, si elle peut ici trouver sa place, la sève la plus riche, la plus pure, la sève intarissable de la Sagesse éternelle, engendre éternellement un fruit délicieux, la Liberté divine qui n'est plus assurément la Sagesse, mais dont les vertus renferment toutes ses vertus.

Revenons à l'homme ; nous y voyons la liberté greffée sur la pensée et l'amour, comme le jeune bourgeon sur une tige vigoureuse (je continue et j'étends votre comparaison), recevoir d'eux les sucs nourriciers qui la développent et porter tou-

tefois des fruits qui lui appartiennent, ces actes de vertu qui rapprochent l'homme de Dieu autant qu'il peut l'être. N'ont-ils pas, comme l'Acte divin lui-même, leur point de départ dans l'amour et dans la pensée ? Leur fin dernière n'est-elle pas de réaliser une partie de ce Bien dont Dieu enferme en lui la plénitude ? Par l'effort de la volonté droite nous devenons, en effet, dans la mesure et les proportions que comportent nos limites, ce que Dieu est par essence. Les Stoïciens disaient de leur sage qu'il rivalise de bonheur avec les dieux, puisque de lui-même et par l'énergie de sa volonté il se fait ce qu'ils sont. Cela serait plus vrai de l'homme de bien et surtout du chrétien. Nourri des pensées les plus hautes puisées dans la doctrine de l'Église, fortifié par le gage mystérieux d'amour que le Christ nous a laissé la veille de sa mort, il est prémuni, dans l'acte quasi-divin de la liberté, contre l'orgueil philosophique, par le sentiment profond du peu que nous sommes au regard de Dieu tout-puissant, par le souvenir de ce qu'il doit de reconnaissance et d'amour au Verbe Rédempteur.

La grandeur infinie de Dieu éclate, qui en doute, dans les splendeurs de ce Cosmos où tout est, dans l'ensemble et dans les moindres détails, si bien ordonné, si imposant, si magnifique ; mais peut-être qu'on la découvre encore mieux et qu'il

y a plus de beauté dans ce concours à la fois évident et mystérieux de la créature et du Créateur, chaque fois que se produit un acte de bon vouloir. Cette condescendance de l'Être suprême, cette parcelle qu'il nous remet de son pouvoir souverain, cette liberté qu'il nous laisse de nous associer ou de nous refuser, de nous opposer même à ses desseins, n'enlèvent rien à sa toute puissance. Il semble plutôt que si Dieu n'était pas immuable et éternellement ce qu'il Est, tant de renoncements, de sacrifices, de dévouements, en un mot d'actes bons produits par la liberté de l'homme, répondant à l'appel de Dieu, s'ajouteraient plutôt au Bien suprême qu'ils ne lui raviraient la plus faible portion de Lui-même. Quelque chose manquerait à l'univers, si ce concours n'existait pas, s'il n'y avait pas, entre la Nature soumise à des lois inflexibles, à un déterminisme absolu, et Dieu, Liberté parfaite, notre Liberté à nous avec ses imperfections et sa grandeur, avec sa soumission et son indépendance. L'ordre hiérarchique que notre philosophe de Montmartre rétablit avec tant de raison dans ses droits exige qu'il en soit ainsi. Bien loin de troubler l'harmonie du monde et d'y introduire un élément étranger, notre liberté l'achève ; elle y comble une lacune au lieu d'y porter la confusion. La Création serait, sans elle, une œuvre incomplète.

Et, après un court silence, interrompu seulement par le chant d'un petit oiseau qui, sur un arbre voisin, gazouillait quelque adieu au soleil d'automne :

Ces pensées j'aimais autrefois, j'aime encore, — car je ne cesserai d'enseigner qu'en cessant de vivre, et je me suis fait, dans ma retraite, le maître des petits et des humbles, des préférés du Christ, des enfants du peuple, — à les exposer à mes élèves, à les leur faire accepter, en les exprimant dans les termes les plus simples. C'est vous, mes amis, qui m'avez conduit à hausser peu à peu le ton de mon discours, et j'avoue que le sujet y prête par son importance et sa grandeur.....

*Sicelides Musæ, paulo majora canamus*¹

murmura faiblement, avec plus ou moins d'à-propos, une voix qui ne se prodiguait plus.

..... J'employais, pour bien les convaincre que nous possédons, dans la vie morale, la libre disposition de notre vouloir éclairé par la raison, fortifié par la prière, toutes les ressources de ma

¹ Virgile, *Églogue* IV.

Abordons des sujets plus grands, plus relevés,
O Muses de Sicile.

vieille expérience des hommes et des choses, tout ce que m'ont appris à moi-même la conscience, la raison, la Nature, l'histoire. Je leur faisais voir ce qui se passe là où la liberté n'est pas du tout, dans le monde matériel, et comment elle est en Dieu, sans réserve et sans limites. Nous en découvrons l'ébauche, la grossière image chez les animaux, et parvenus à l'homme, nous avons moins de peine à comprendre comment sa liberté s'harmonise avec toute sa personne faite de corps et d'esprit, avec son caractère d'être fini, mais directement éclairé par la lumière infinie. Nous voyons, d'autre part, les sciences devenir moins précises et leurs affirmations moins absolues, à mesure qu'elles remontent vers l'homme et qu'un élément nouveau, d'ordre purement humain, s'y introduit : la *biologie* déjà, parce que, au fond, elle ne sait rien du principe et des origines de la vie, la *sociologie* ou *poliologie*, la *politique* proprement dite, l'*histoire*, parce que la liberté de l'homme y intervient sans cesse pour donner un démenti formel aux théories les plus spécieuses, pour bouleverser l'ordre des événements et confondre toutes les prévisions.

Surtout, je ne me bornais pas à leur répéter, dans la forme ordinaire et par trop concise, que la meilleure et peut-être l'unique preuve de la

liberté, c'est le témoignage de la conscience. Je les habituais à descendre en eux-mêmes, à constater par une expérience personnelle de tous les jours, de tous les instants, comment, dans ce flux et ce reflux perpétuel des phénomènes intérieurs, l'âme intervient par sa force propre, pour régler, exciter, contenir. — Voyez, leur disais-je, voici qu'en vous, à un moment donné, les impressions succédaient aux impressions, les images se combinaient avec les images, sans que vous y preniez garde, car votre moi, votre volonté sommeillait, quand, à la fin, une image se présente, et une excitation des sens la suit..... : « assez, dites-vous soudain, c'est assez », et reprenant possession de vous-même vous rompez le courant, et de la vie inférieure où les forces aveugles de la nature se donnaient libre carrière, vous rentrez, parce que vous l'avez voulu, dans la vie supérieure de la raison et de la liberté. La victoire assurément n'est pas toujours sans combat, mais c'est dans ces combats, dans ces luttes intérieures, que se fait mieux voir et sentir, telle qu'elle est, toute la liberté. Indivisible dans le fond de sa nature, autour d'elle les circonstances, les milieux, les influences varient à l'infini, elle-même ne change point ; mais tantôt elle sommeille, tantôt elle reprend l'empire qu'il lui plaît parfois d'abdiquer de nouveau.

Ai-je réussi à fortifier, car tout est là, chez la plupart de mes jeunes élèves, le sens du monde intérieur, à le rendre plus pénétrant, à leur prouver qu'ils sont libres, en les exerçant à saisir, au moment même où il se produit, à prendre sur le fait l'acte de la liberté, à le dégager de tout ce qui le précède et le suit, en y distinguant la part de l'homme et celle de Dieu, celle des auxiliaires et celle des obstacles. Je l'espère un peu, et pourtant ni moi, ni tous les maîtres de philosophie nous ne ferons pas avec toute notre bonne volonté, avec les meilleures méthodes et les preuves les plus convaincantes, que la question de la liberté ne soit une de celles qui, définitivement fermées et pourtant toujours ouvertes, donnent lieu à des polémiques interminables, font éclore des livres, des Mémoires, des Études parfois d'une grande valeur et dont le nombre s'accroît d'année en année. D'où vient cette contradiction au moins apparente ? Comment l'expliquer ? Faut-il donc croire qu'à vouloir comprendre, au sens absolu de ce mot, le monde et la pensée, les choses et l'esprit qui les conçoit, on ne réussit qu'à faire naître des *antinomies* irréductibles, comme Kant l'a prétendu et comme il en a dressé la liste.....

— Kant ! Kant ! ah ! ah ! ah ! Lui, d'abord, l'honnête homme, mais peu ou point mêlé à la vie,

logicien et théoricien de cabinet, puis ses commentateurs, puis ses continuateurs, puis ses trahisseurs, toujours le comprenant et se comprenant moins bien, puis les malheureux enfants qu'on nourrit de ces subtilités, de ces entortillements de vérités écourtées et de sophismes venus à point, de ces grands mots creux, de ces deux raisons dont l'une n'a pas raison et l'autre a raison, j'en passe¹..... Un bon point au *Devoir* enfin

¹ KANT (1724-1804), qu'on nomme souvent le philosophe de Königsberg, oppose, dans l'esprit de l'homme, à la *Raison pure* qui n'atteint, selon lui, que des ombres, la *Raison pratique* sûre au moins d'une réalité, le *Devoir*. Ce devoir va d'abord seul, en attendant le bien et la liberté qui suivent à la trace. Dieu paraît enfin : encore pourrait-on, à la rigueur, se passer de lui. (Voir *Critique de la Raison pratique*, l. II, c. 2, § 8.)

La vérité, c'est que la conscience morale est un tout parfait dans lequel il n'y a ni avant, ni après, et dont tous les éléments sont nécessaires les uns aux autres. L'analyse peut les distinguer, elle n'a pas le droit de les isoler. Le Devoir n'a plus ni valeur, ni sens, si on le sépare, ne fût-ce qu'un instant, de la liberté et du bien, c'est-à-dire de Dieu. Quelle que soit sa grandeur il n'a pas même, dans l'ordre chronologique, le premier rang qu'on voudrait lui attribuer. Les impulsions, les aspirations instinctives, et, si l'on veut, irréfléchies, vers le bien et le beau le précèdent dans la vie morale. Elles agissent longtemps avant qu'il ait pris conscience de lui-même.

découvert, après s'être si bien caché depuis l'origine du monde ! Un bon point pour la vraie morale naissant enfin dix-huit siècles après l'Évangile ! Encore un bon point pour la petite place qu'on offre à Dieu en troisième classe, tout au bout du train, à condition qu'il se taise et ne fasse point parler de lui ! Ah ! Ah ! La belle, bonne et claire doctrine qu'on enseigne parfois à cette jeunesse ; et comme elle relèvera bien, quand ils auront grandi et qu'ils se souviendront, la philosophie dans leur estime !.....

Puis répondant à je ne sais quelle divagation de son esprit, ou plutôt pour satisfaire son innocente manie, notre pessimiste de murmurer à demi-voix, en finissant :

« *O imitatores, servum pecus....* »

« Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que fasse aux grands esprits la colère céleste. »

— Que Kant, continua l'ermite, soit ou ne soit pas un de ces grands esprits dont on ne discute pas la valeur, un de ceux qu'on place, sans hésitation, au premier rang des Maîtres de la pensée ; qu'il ait fait, avec les intentions les plus droites, plus de mal ou plus de bien, peu nous importe à l'heure présente et dans la question qui nous préoccupe. Du moins pouvait-il, au lieu

de multiplier ces antinomies qu'il croyait découvrir entre sa pensée et les objets de sa pensée, les ramener à l'unique et irréductible opposition de l'infini et du fini, de Dieu et du monde. Distinct, absolument distinct de Dieu, le monde dont l'homme fait partie n'en est pas moins uni à son auteur par mille liens visibles et invisibles, et il ne vit que de la vie dont celui-ci renouvelle, à chaque instant, le bienfait. Cette communication, de quelque nature qu'elle soit, tantôt plus cachée et tantôt plus apparente, au fond toujours mystérieuse, la constance, la régularité, quelquefois la grossièreté des phénomènes, l'habitude enfin nous la font oublier dans la vie ordinaire et négliger dans l'étude du monde physique. Parce que les choses vont d'un train régulier, sans changement appréciable dans les lois qui les régissent, nous finissons par nous persuader qu'elles ont ainsi été, toutes seules, depuis l'origine, et qu'elles iront ainsi jusqu'à la fin des temps, le temps lui-même n'étant plus qu'un terme assez vague où notre curiosité s'arrête et s'endort, par une secrète appréhension de se réveiller, si elle le sondait, dans l'infini. Ainsi font les habitants d'une île dont ils connaissent seulement, pour ne les avoir jamais quittés, les cantons tout à fait intérieurs. Ils nient l'Océan qui les entoure, parce qu'ils n'en ont pas visité les rivages, ni découvert les

horizons sans limites : il leur arrive même de railler ceux qui en parlent.

Pour nous, au contraire, pour tout esprit vraiment philosophique, la réalité de l'Océan n'est jamais l'objet d'un doute : nous y croyons aussi bien à l'intérieur de l'île que sur ses rivages. Au cœur des plus vastes continents, un nuage, une vapeur, le mince filet d'eau d'une humble source, nous rappellent que venus de la grande mer il leur tarde d'y retourner. Ainsi du monde physique, et ainsi du monde moral par rapport à Dieu : avec cette différence qu'invisible et présent dans l'un comme dans l'autre, il se dérobe sous des voiles moins transparents dans les phénomènes de la Nature où nombre de savants ne le voient pas, parce que leur regard n'a pas la puissance de les percer. Ils s'imaginent que ces sciences dont l'étude les absorbe peuvent se constituer et qu'elles s'achèveront, tôt ou tard, sans nul recours à Dieu, et sans qu'on ait seulement soupçonné sa présence : semblables en cela aux insulaires dont nous parlions, qui, n'ayant jamais vu la mer, n'y croient pas et affirment qu'elle leur serait d'ailleurs parfaitement inutile, les pluies du ciel, l'eau des fontaines suffisant, et au-delà, à leurs besoins.

L'illusion qui abuse parfois les savants dont chacun, en général, ne cultive qu'un domaine de

peu d'étendue par rapport à l'immensité du savoir universel, cette illusion ne saurait égarer les philosophes. Les plus petits, les plus ordinaires des phénomènes de l'âme, soit que nous creusions jusqu'à leurs dernières racines, soit que nous les admirions dans leur plein épanouissement, soit enfin que nous les étudiions dans leurs rapports avec l'ordre moral tout entier, ces phénomènes nous conduisent directement à Dieu. A plus forte raison les questions capitales qui ont l'amour, la raison, la vie, le temps, l'espace, la liberté pour objet, si par un de leurs aspects elles rappellent les sciences de la Nature, si ce qu'elles ont de fini persuade à quelques-uns qu'ils en sauront la fin, en revanche par celle de leurs faces qui regarde l'infini elles nous font entrevoir des abîmes, des profondeurs insondables. On peut tout dire de leurs limites puisqu'elles n'en ont pas ; se fatiguer à d'incessants et interminables calculs, parce que la loi du nombre n'est pas leur loi ; multiplier les raisonnements, les fortifier, les recommencer sans fin, parce que le raisonnement les effleure à peine et qu'elles le dépassent infiniment.

La conscience, il faut toujours en revenir là, l'expérience, la raison, l'histoire nous révèlent de l'amour, de la sagesse, de la liberté de Dieu tout ce qu'il nous importe d'en connaître, et de là vient que les grandes vérités de l'ordre moral sont abso-

lument certaines, qu'on peut en parler avec connaissance de cause, qu'on peut les démontrer à nos jeunes élèves. Mais ce dernier mot de la pensée, de l'amour, de la liberté que notre curiosité voudrait savoir, — et qui peut l'en blâmer? — ces questions dont les philosophes disputent, depuis tant de siècles, que nous songions à soulever et à traiter à notre tour dans la *Liberté morale*; ces rapports du fini et de l'infini, de la Création et du Créateur, qu'on souhaite d'évaluer aussi exactement qu'on détermine ceux de deux corps, de deux angles, de deux lignes, on en parlera, on en disputera, tant que Dieu ne se sera pas révélé à nous *face à face, facie ad faciem*. Méritons, mes chers élèves, mes amis, par le bon usage de la liberté morale, de savoir un jour tout ce qu'est en soi, dans son principe et sa perfection, cette liberté dont la certitude nous est prouvée par l'observation de nous-mêmes, dont la direction est en nos mains, mais qui, mieux que le Nil, dérobe à nos regards, dans le sein de Dieu, sa source éternellement féconde.

C'est sur ces dernières paroles de notre vénéré Maître que se termina l'entretien; je ne me doutais guère alors, à le voir si plein de vie et de santé, sous sa belle couronne de cheveux blancs, que je l'entendais pour la dernière fois. Lui-même voulut bien nous reconduire, son jeune parent et

moi, jusqu'à la station des bateaux assez éloignée de son ermitage. Un peu de causerie agréable remplaça, durant le trajet, mes réflexions solitaires du matin, mais ne dissipa point les souvenirs que je m'empressai d'ailleurs de fixer, le soir même, en quelques notes rapides.



TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

PHILOSOPHIE

	Pages.
I. Le Songe de Platon.....	7
II. La Naissance d'une philosophie....	47
III. La Loi de l'expiation.....	77
IV et V. { Préface.....	123
{ Le Temps et l'Unité de Temps.....	133
{ L'Espace et la Matière.....	163
VI. Plaisir et Douleur ; Joie et Tristesse	203
VII. Au Mont Saint-Michel.....	227
VIII. Le Beau et l'Ame humaine.....	241
IX. L'Art dans la Cité chrétienne.....	261
X. L'Angelus.....	289
XI. Montmartre : les Origines de l'universelle architecture.....	317
XII. Montmartre : Jusqu'au seuil du sanctuaire..	341
XIII. L'Ermite d'Auteuil.....	375



TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
Introduction	9
I. Au Tombeau d'Œdipe.....	27
II. L'Avant-garde de la Cité chrétienne.....	35
III. Un Missionnaire à l'École Normale.....	43
IV. Les Trois Visions de Saint Bruno.....	57
V. L'auteur de l'IMITATION.....	65
VI. Le Monde et la Solitude	75
VII. Le Chant des arbres.....	79
VIII. Le Médecin de Granville.....	83
IX. Une Journée à Domrémy.....	99
X. Notre-Dame du Hêtre.....	127
XI. La Baie d'Akaroa.....	139
XII. Le Convoi d'un enfant.....	173
XIII. Méditation dans une église inachevée.....	175
XIV. Pionniers et Cités naissantes.....	183
XV. La Tentation, la Chute.....	215
XVI. Rêves et Réalités.....	223
XVII. L'Exilé lorrain.....	229
XVIII. Le Sommet de la Cité chrétienne.....	261
XIX. Un Cycle religieux (1802-1878).....	275



DU MÊME AUTEUR

CHEZ PEDONE-LAURIEL, ÉDITEUR,

13, Paris, rue Soufflot, 13

De l'Esprit et de l'Esprit philosophique, 1 vol. in-12,
avec une Introduction générale.

De la Pensée, 1 vol. in-12.

Notes et réflexions (Pensées et portraits), 1 vol. in-12.

L'Histoire et la Pensée, 1 vol. in-12.

Les Principes de la philosophie morale, 1 vol. in-18.

L'Ombre de Socrate, 1 vol. in-12.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Pensées et Portraits, un fort volume in-12 (Cinquième
et définitive édition du livre : *Notes et Réflexions*.)





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

121007/2